



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

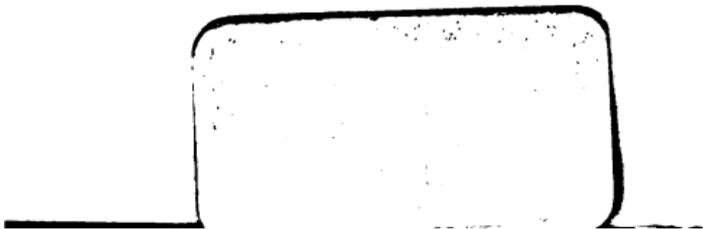
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

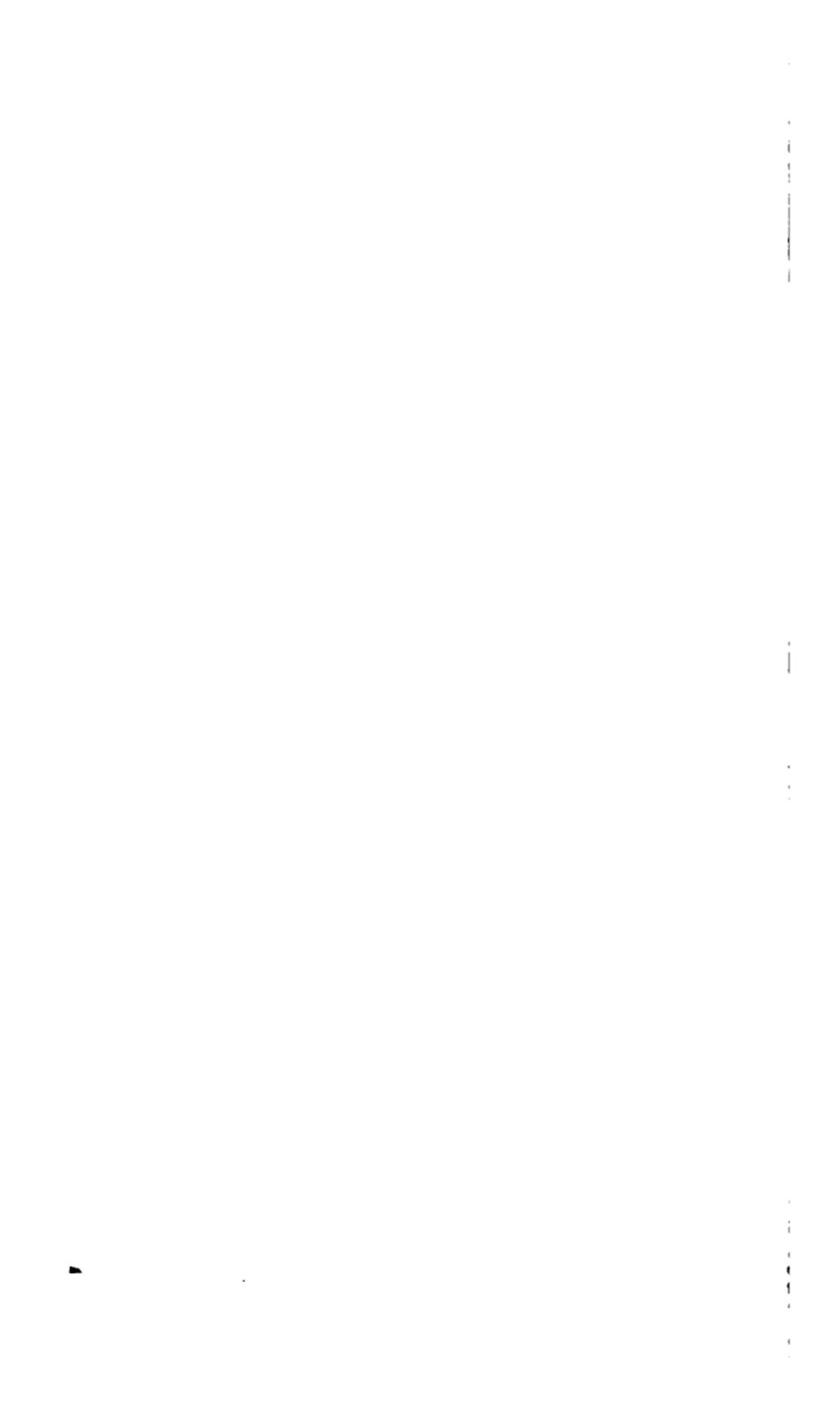
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

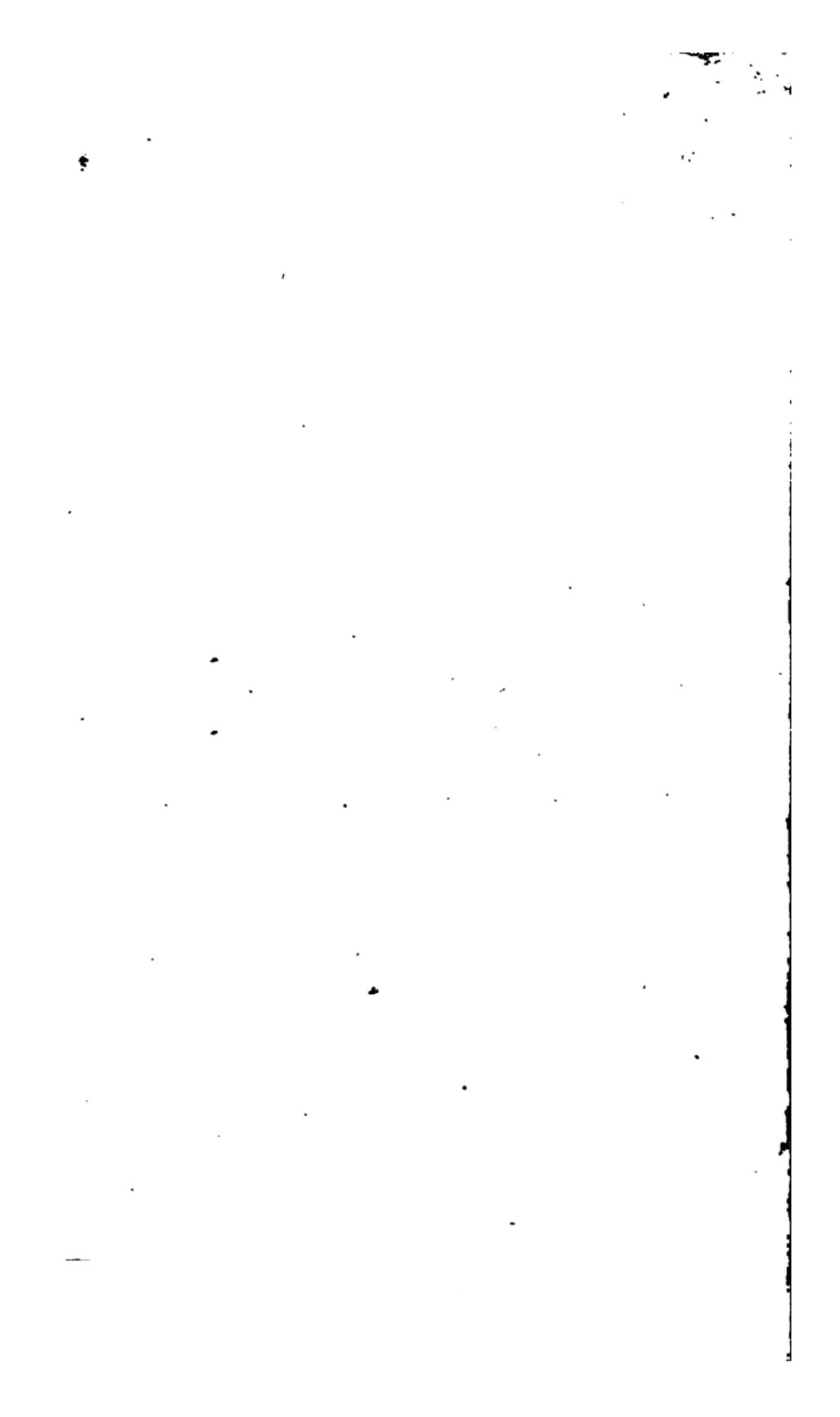
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





DE
LA SAGESSE.

TOME PREMIER.



DE
LA SAGESSE,
TROIS LIVRES.

Par PIERRE CHARRON, Parisien,
Chanoine Theological & Chantre en l'Eglise
Cathedrale de Condom.

NOUVELLE EDITION,
conforme à celle de Bourdeaux, 1601.

TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ,

A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire,
quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

848

C485s

F89

v. 1

1000

À MY LECTEUR,

IL me semble que l'on peust faire le mesme jugement des livrés, que des fleuves ou rivieres, dont les eaux sont moins pures, & perdent peu à peu leur premiere qualité naturelle, à proportion qu'elles s'esloignent de leur source, par le meslange des autres eaux qui se joignent avec elles. Il en est de mesme des livres dont il se faict plusieurs impressions. On y faict tant de changemens, tantost par des corrections, ou des retranchemens, tantost par des augmentations, & d'autres deguifemens, qu'il arrive qu'un ouvrage paroist autre qu'il n'estoit auparavant; & que souvent l'on faict dire à un auteur des choses auxquelles il n'a jamais pensé, ou bien autrement qu'il n'a eu intention. Cela s'est practiqué en cest ouvrage, lequel à peine peust-on reconnoistre que par son nom qui luy est demeuré. Ceste consideration m'a obligé, desirant le restablir en son premier estat, de rechercher la premiere impression que M. de Charron en fit faire à Bordeaux en l'année 1601, par Simon Milanges, & laquelle il avoit dediée à Monseigneur le Duc d'Es-

a iij

pernon ; & l'ayant recouverte, j'ay fait sur
cette premiere copie ceste nouvelle impres-
sion avec autant de curiosité qu'il m'a esté
possible, afin que vous puissiez voir la pic-
ce dans sa premiere pureté, sans aucune al-
teration ny deguisement.

*Cet avis exprimant le but qu'on s'est pro-
posé en donnant cette nouvelle édition, on
a cru devoir le faire imprimer.*



P R E F A C E,

*Où est parlé du nom, subject, deſſein,
& methode de ceſt œuvre.*

Il eſt requis avant tout œuvre, ſça- Du mot
de ſageſſe.
voir que c'eſt que ſageſſe, & com-
ment nous entendons la traiter en ce
livre, puisqu'il en porte le nom &
le tiltre. Or dès l'entrée nous adver-
tiſſons que nous ne prenons icy ce
mot ſubtilement au ſens hautain &
enflé des Theologiens & Philoſo-
phes (qui prennent plaisir à deſcrire
& faire peinture des choſes qui
n'ont encores eſté veues, & les re-
lever à telle perfection, que la na-
ture humaine ne s'en trouve capable,
que par imagination) pour une cog-
noiſſance parfaitte des choſes divines
& humaines, ou bien des premieres
& plus hautes cauſes & reſſorts de
toutes choſes : laquelle reſide en

S P R E F A C E.

L'entendement seul, peust estre sans
 probité (qui est principalement en
 la volonté, sans utilité, usage, ac-
 tion, sans compaignée & en solitude;
 & est plus que très rare & difficile,
 c'est le souverain bien & la perfec-
 tion de l'entendement humain: ny
 au sens trop court, bas & populaire,
 pour discretion, circonspection,
 comportement advisé & bien reiglé
 en toutes choses, qui se peust trou-
 ver avec peu de pieté & preud'hom-
 mie, & regarde plus la compaignée
 & l'autruy que soy-mesme. Mais
 nous le prenons en sens plus univer-
 sel, commun & humain, comprenant
 tant la volonté que l'entendement,
 voire tout l'homme en son dedans &
 son dehors, en soy feul, en compai-
 gnée, cognoissant & agissant. Ainsy
 nous disons que sagesse est preude
 prudence, c'est-à-dire preud'homme.

Descrip-
 tion de
 sagesse.

avec habilité , probité bien advisée. Nous sçavons que preud'homme sans prudence est sotté & indiscrette ; prudence sans preud'homme n'est que finesse : ce sont deux choses les meilleures & plus excellentes , & les chefs de tout bien ; mais seules & separées , sont defaillantes , imparfaites. La sagesse les accouple , c'est une droicteure & belle composition de tout l'homme. Or elle consiste en deux choses : bien se cognoistre , & constamment estre bien reiglé & moderé en toutes choses par toutes choses : j'entens non seulement les externes qui apparoissent au monde , faicts & dictz ; mais premierement & principalement les internes , pensées , opinions , creances , desquelles (ou la feinte est bien grande , & qui enfin se descouvre) fourdent les externes. Je dis conf-

tamment, car les fols par fois contrefont, & semblent estre bien sages. Il sembleroit peust-estre à aucuns qu'il suffiroit de dire que la sagesse consiste à estre constamment bien reiglé & moderé en toutes choses, sans y adjouster bien se cognoistre : mais je ne suis pas de cest avis ; car advenant que par une grande bonté, douceur & soupléssé de nature, ou par une attentive imitation d'autrui, quelqu'un se comportast modérement en toutes choses, ignorant cependant & mescognoissant soy-mesme, & l'humaine condition, ce qu'il a & ce qu'il n'a pas ; il ne seroit pourtant sage, veu que sagesse n'est pas sans cognoissance, sans discours, sans estude. L'on n'accordera pas peust-estre ceste proposition : car il semble bien que l'on ne peust reiglement & constamment se com-

porter par-tout sans se cognoistre , & suis de cest advis. Mais je dis que , combien qu'ils aillent inseparablement ensemble , si ne laissent-ils d'estre deux choses distinctes : dont il les faut separement exprimer en la description de sagesse , comme ses deux offices , dont se cognoistre est le premier , & est dict le commencement de sagesse. Parquoy nous disons sage , celuy qui cognoissant bien ce qu'il est , son bien & son mal , combien & jusques où nature l'a estrené & favorisé , & où elle luy a deffailly , estudie par le benefice de la philosophie , & par l'effort de la vertu , à corriger & redresser ce qu'elle luy a donné de mauvais , reveiller & roidir ce qui est de foible & languissant , faire valoir ce qui est bon , adjouster ce qui deffaut , & tant que faire se

peust la secourir ; & par tel estude
se reigle & conduict bien en toures
choses.

Dessein
& me-
thode de
l'auteur
en cest
œuvre.

Suivant ceste briefve declaration,
nostre dessein en cest œuvre de trois
livres est premierement enseigner
l'homme à se bien cognoistre, &
l'humaine condition, le prenant en
tout sens, & regardant à tous visa-
ges ; c'est au premier livre : puis
l'instruire à se bien reigler & mode-
rer en toutes choses ; ce que nous
ferons en gros par advis & moyens
generaux & communs au second
livre ; & particulierement au troi-
siesme, par les quatre vertus mora-
les, sous lesquelles est comprise
route l'instruction de la vie humaine,
& toutes les parties du devoir &
de l'honneste. Voilà pourquoy cest
œuvre, qui instruit la vie & les
mœurs, à bien vivre & mourir, est

intitulé Sageſſe , comme le noſtre precedent , qui inſtruiſoit à bien croire, a eſté appellé Verité, ou bien les trois Veritez , y ayant trois livres en ceſtuy-cy comme en celuy-là. J'adjouſte icy deux ou trois mots de bonne foy; l'un , que j'ai queſté par-cy par-là , & tiré la pluſpart des materiaux de ceſt ouvrage des meilleurs auteurs qui ont traité ceſte matiere morale & politique , vraye ſcience de l'homme , tant anciens , ſpecialement Seneque & Plutarque , grands docteurs en icelle , que modernes. C'eſt le recueil d'une partie de mes eſtudes ; la forme & l'ordre ſont à moy. Si je l'ay arrangé & ageancé avec jugement & à propos , les ſages en jugeront : car meſhuy en ce ſubjeçt autres ne peuvent eſtre mes juges , & de ceux-là volontiers recepvrai la reprimande ; & ce que

j'ay prins d'autruy, je l'ay mis en leurs propres termes, ne le pouvant dire mieux qu'eux. Le second, que j'ay icy usé d'une grande liberté & franchise à dire mes advis, & à heurter les opinions contraires, bien que toutes vulgaires & communement receues, & trop grandes, ce m'ont dict aucuns de mes amys, auxquels j'ay respondu que je ne formois icy ou instruisois un homme pour le cloistre, mais pour le monde, la vie commune & civile; ny ne faisois icy le theologien, ny le cathedrant, ou dogmatifant, ne m'assujettissant scrupuleusement à leurs formes, reigles, style, ains uois de la liberté academique & philosophique. La foiblesse populaire, & delicatesse feminine, qui s'offense de ceste hardiesse & liberté de paroles, est indigne d'entendre chose

qui vaille. A la fuitte de cecy, je dis encores que je traité & agis icy non pedantesquement, selon les reigles ordinaires de l'eschole, ny avec estendue de discours, & appareil d'eloquence, ou aucun artifice. La sagesse, *quæ si oculis ipsis cernetur, mirabiles excitaret amores sui*, n'a que faire de toutes ces façons pour sa recommandation, elle est trop noble & glorieuse; les veritez & propositions y sont espaiſſes, mais souvent toutes seiches & crues, comme aphorismes, ouvertures & semences de discours. J'y ay parsemé des sentences latines, mais courtes, fortes & poetiques, tirées de très bonne part, & qui n'interrompent ny ne troublent le fil du texte françois. Car je n'ay pu encores estre induict à trouver meilleur de tourner toutes telles allegations en fran-

çois (comme aucuns veulent) avec tel dechet & perte de la grace & energie qu'elles ont en leur naturel & original, qui ne se peust jamais bien représenter en autre langage.



T A B L E
DES CHAPITRES
DE CES TROIS LIVRES
DE SAGESSE.

Preface, où est parlé du titre, subject, deſſein & methode de ceſt œuvre.

L I V R E P R E M I E R.

Qui est de la cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition.

CHAP. 1. Exhortation à s'eſtudier & cognoiſſre, ſubject de ce premier livre, page 1
Premiere conſideration de l'homme en ſoy & en gros.

CH. 2. Generale peinture de l'homme, 13

CH. 3. Vanité, 16

CH. 4. Foibleſſe, 25

CH. 5. Inconſtance, 44

CH. 6. Miſere, 46

CH. 7. Preſomption, 73

Seconde conſideration de l'homme, qui est par comparaison de luy avec les autres creatures.

CH. 8. Comparaiſon de l'homme avec les beſtes, 89

Troisième consideration de l'homme, qui est en detail par toutes les pieces dont il est composé & estably.

CH. 9. Distinction première & generale de l'homme,	111
CH. 10. Du corps humain en general,	113
CH. 11. De la santé, beauté, & du visage,	117
CH. 12. Des sens de nature, plus nobles pieces ext. rnes du corps,	126
CH. 13. Du voyr, ouyr, parler,	134
CH. 14. Des vestemens & convertis du corps,	141
CH. 15. De l'ame humaine en general,	143
CH. 15. Des parties de l'ame, & premièrement de l'entendement, raison, esprit, jugement,	165
CH. 17. De la memoire,	188
CH. 18. De l'imagination & opinion,	189
CH. 19. De la volonté,	194
CH. 20. Des passions & affections en general,	198
CH. 21. Des passions en particulier, & premièrement de l'amour,	205
CH. 22. Ambition,	207
CH. 23. Avarice,	216
CH. 24. Amour charnel,	220
CH. 25. Desirs & cupiditez,	227
CH. 26. Espoir, desespoir,	217
CH. 27. Cholere,	228
CH. 28. Hayne,	235
CH. 29. Envie,	236
CH. 30. Jalousie,	237

DES CHAPITRES. 19

CH. 31. Vengeance,	238
CH. 32. Cruauté,	241
CH. 33. Triſteſſe,	243
CH. 34. Compaſſion, miſericorde,	271
CH. 35. Crainte,	252

Quatrieſme conſideration de l'homme par ſa
vie.

CH. 36. Eſtimation, briefveté, & deſcription
de la vie humaine, & de ſes parties, 257

Cinquieme & derniere conſideration, par la
grande diverſité de ſes naturels, ſuffiſances, eſ-
tats, professions, vacations.

CH. 37. De l'inegalité & difference des hom-
mes en general, 268

CH. 38. Diſtinction premiere des hommes,
qui eſt de leurs naturels, 271

CH. 39. Diſtinction ſeconde des hommes,
qui eſt de leurs eſprits & ſuffiſances, 283

CH. 40. Diſtinction troiſieſme des hommes,
qui eſt de leurs charges & eſtats, tirée
de la ſuperiorité & inferiorité premiere-
ment miſe en table, 288

Explication particuliere des membres de la pre-
cedente table & diſtinction : & premierelement,

CH. 41. Du commander & obeyr, 293

CH. 42. Du mariage, 296

CH. 43. Des parens & enfans, 314

CH. 44. Des ſeigneurs & eſclaves, maîtres
& ſerviteurs, 319

CH. 45. De l'eſtat, ſouveraineté & ſouve-
rains, 325

CH. 46. Des magiſtrats, 338

CH. 47. Des législateurs , prescheurs , instructeurs ,	340
CH. 48. Du peuple & vulgaire ,	342
Distinction quatriesme des hommes , tirée de leurs professions & conditions de vie.	
CH. 49. Distinction & comparaison des trois manieres & degrez de vie ,	349
CH. 50. De la vie civile ou sociale & solitaire ,	352
CH. 51. Comparaison de la vie menée en commun , & menée en propriété ,	355
CH. 52. Comparaison de la vie rustique & menée ès villes ,	357
CH. 53. De la profession militaire ,	359
Distinction cinquieme & dernière différence des hommes , tirée des faveurs & defaveurs de la nature & de la fortune .	
CH. 54. De la liberté & du servage ,	362
CH. 55. Noblesse ,	364
CH. 56. Honneur , dignité ,	369
CH. 57. Science ,	372
CH. 58. Richesses ,	379

L I V R E S E C O N D ,

Contenant les instructions & reigles generales de sagesse.

Preface ,	379
CH. 1. Exemption & affranchissement des erreurs & vices du monde & des passions , première disposition à la sagesse ,	385

DES CHAPITRES. 28

- CH. 2. Universelle cognoissance, & pleine liberté d'esprit tant en jugement qu'en volonté, seconde disposition à la sagesse, 396
- CH. 3. Vraie & essentielle prend'homme, première & fondamentale partie de sagesse; & de la meschanceté, 416
- CH. 4. Avoir un but & train de vie certain, second prealable aux reigles de sagesse, 446
- CH. 5. La vraie piété, premier office de sagesse, 451
- CH. 6. Reigler ses desirs & plaisirs, second office de sagesse, 479
- CH. 7. Se porter moderelement & egalement en prosperité & aduersité, troisieme office de sagesse, 491
- CH. 8. Obeyr & observer les loix, coustumes & ceremonies du pays autant & comme il faut, quatriesme office de sagesse, 509
- CH. 9. Se bien comporter avec autrui, cinquiesme office de sagesse, 527
- CH. 10. Se conduire prudemment aux affaires, sixiesme office de sagesse, 535
- CH. 11. Se tenir tousiours prest à la mort, fruiet de sagesse, 551
- CH. 12. S'acquérir & maintenir en vray repos & tranquillité d'esprit, la couronne de sagesse, & conclusion de ce livre, 582

LIVRE TROISIÈME,

Contenant les avis particuliers de sagesse
par les quatre vertus morales.

Preface,	589
De la prudence, premiere vertu.	
CH. 1. De la prudence en general,	590
De la prudence politique du souverain, ou gouvernement d'estat, sçavoir :	
CH. 2. De la provision des choses necessaire au soubtien & à la conservation du prin- ce & de l'estat, premiere partie de la prudence politique,	600
CH. 3. De l'action & gouvernement du prin- ce, seconde partie de la prudence poli- tique,	646
CH. 4. De la prudence requise aux affaires difficiles & mauvais accidens, tant pu- blics que privez,	699
De la justice, seconde vertu.	
CH. 5. De la justice en general,	726
CH. 6. De la justice & debvoir de l'homme envers soy-mesme,	732
De la justice & debvoir de l'homme envers autrui, & premierement en general de tout hom- me envers tout homme, sçavoir :	
CH. 7. De l'amour ou amitié,	749
CH. 8. De la foy, fidelité, perfidie,	758
CH. 9. Verité & admonition libre,	765

DES CHAPITRES, 23

CH. 10. Flatterie, menterie, dissimulation, 769

CH. 11. Du bienfaict, obligation & reconnaissance, 778

De la justice & debvoir de l'homme envers autrui, par raison speciale & certaine, sçavoir :

CH. 12. Des mariez, 800

CH. 13. Mesnagerie, 803

CH. 14. Des parens & enfans, 806

CH. 15. Des maistres & serviteurs, 861

CH. 16. Des princes & des subjects, 864

CH. 17. Des magistrats, 875

CH. 18. Des grands, puissans, & des petits, 882

De la force, troisieme vertu.

CH. 19. De la force ou vaillance en general, 886

Premiere partie, des maux externes.

CH. 20. Des maux externes considerez en leurs causes, 895

CH. 21. Des maux externes considerez en leurs effects & fruiſts, 905

Des maux externes en eux-mesmes & particuliers, & premierement,

CH. 22. De la maladie & douleur, 910

CH. 23. Captivité, 915

CH. 24. Exil & bannissement, 918

CH. 25. Pauvreté, indigence, perte de biens, 921

CH. 26. Infamie, 925

CH. 27. Perte d'amis, 926
Mort, 928

24 TABLE DES CHAPITRES.

Seconde partie, des maux internes, & passions
fâcheuses, & premièrement,

CH. 28. Contre la crainte,	930
CH. 29. La tristesse,	933
CH. 30. La compassion & miséricorde,	935
CH. 31. La cholere,	936
CH. 32. La haine,	943
CH. 33. L'envie,	944
CH. 34. La vengeance,	946
CH. 35. La jalousie,	948

De la temperance, quatrième vertu.

CH. 36. De la temperance en general,	951
CH. 37. De la prosperité, & advis sur icelle,	954
CH. 38. De la volupté,	956
CH. 39. Du manger, boire, & sobriété,	966
CH. 40. Du luxe & desbauche en tous pare- mens, & de la frugalité,	970
CH. 41. Plaisirs charnels, chasteté, conri- nence,	972
CH. 42. De la gloire & de l'ambition,	975
CH. 43. De la temperance au parler, & de l'éloquence,	979





DE
LA SAGESSE.

LIVRE PREMIER.

QUI est la cognoissance de Soy, & de
l'humaine condition.

Exhortation à s'estudier & cognoistre.

CHAPITRE PREMIER

ET PRÉFACE A TOUT CE LIVRE.

LE plus excellent & divin conseil, le meilleur & plus utile advertissement de tous, mais le plus mal practiqué, est de s'estudier & apprendre à se cognoistre : c'est le fondement de sagesse & acheminement à tout

1.
Se cog-
noistre
est la pre-
miere
chose.

Tome I.

A

bien : folie non pareille que d'estre attentif & diligent à cognoistre toutes autres choses plustost que foy-mefme : la vraye science & le vray estude de l'homme , c'est l'homme.

2.
Enjoin-
cte à tous
par toute
raison.

Dieu, nature, les sages, & tout le monde presche l'homme & l'exhorte de faict & de parole à s'estudier & cognoistre. Dieu éternellement & sans cesse se regarde, se considere & se cognoist. Le monde a toutes ses veues contrainctes au dedans, & ses yeux ouverts à se voir & regarder. Autant est obligé & tenu l'homme de s'estudier & cognoistre, comme il lui est naturel de penser, & il est proche à foy-mefme. Nature raille à tous ceste besongne. Le méditer & entretenir ses pensées est chose sur toutes facile, ordinaire, naturelle, la pasture, l'entretien, la vie de l'esprit, *cujus vivere est cogitare*. Or, par où commencera, & puis continuera-t'il à méditer, à s'entretenir plus justement & naturellement que par foy-mefme ? Y a-t-il chose qui lui touche de plus près ? Certes, aller ailleurs & s'oublier est chose desnaturée & très injuste. C'est à chascun sa vraye & principale vacation, que se penser & bien tenir à foy. Aussi

voyons-nous que chafque chose penfe à foy, s'estudie la premiere, a des limites à fes occupations & defirs. Et toy, homme, qui veul embrasser l'univers, tout cognoif-tre, contreroller & juger, ne te cognois & n'y estudies : & ainfi en voulant faire l'ha-bile & le scindic de nature, tu demeures le feul sot au monde. Tu es la plus vuide & neceffiteufe, la plus vaine & miserable de toutes, & néantmoins la plus fiere & or-gueilleufe. Parquoy, regarde dedans toy, recognois-toy, tiens toy à toy : ton esprit & ta volonté, qui fe confomme ailleurs, ra-mene-le à foy-mefme. Tu t'oublies, tu te respends, & te perds au dehors, tu te tra-his & te desrobes à toy-mefme, tu regardes tousjours devant toy, ramaffe-toy & t'en-ferme dedans toy : examine-toy, efpie-toy, cognois-toy.

Nofce teipsum, nec te quaeris extrà.

Respue quod non es, tecum habita, &

Noris quam fit tibi curta supplex.

Tu te confule.

Teipsum concute, numquid vitiorum

Infecerit olim natura, aut etiam confuetudo mala.

Par la cognoiffance de foy, l'homme monte & arrive pluftoft & mieux à la cog-
Eschelle
à la divi-
nité.

noissance de Dieu, que par toute autre chose; tant pource qu'il trouve en foy plus de quoy le cognoistre, plus de marques & traicts de la divinité, qu'en tout le reste qu'il peut cognoistre; que pource qu'il peut mieux sentir, & sçavoir ce qui est & se remue en foy, qu'en toute autre chose. *For-*

Psal. 138.

maſti me & poſuiſti ſuper me manum tuam, ideo mirabilis facta eſt ſcientia tua, id eſt, tui ex me : Dont estoit gravée en lettres d'or sur le frontispice du temple d'Apollon, Dieu (selon les payens) de science & de lumiere, ceste sentence, *Cognois-toy*, comme une salutation & un advertissement de Dieu à tous, leur signifiant que pour avoir accez à la divinité & entrée en son temple, il se faut cognoistre; qui se meſcognoist en doit

Cantic.

eſtre debouté, ſi te ignoras, o pulcherri- ma, egredere; & abi poſt hados tuos.

1.

4.

Dispo-
ſition à la
ſageſſe.

Pour devenir ſage & mener une vie plus réglée & plus douce, il ne faut point d'instruction d'ailleurs que de nous. Si nous eſtions bons Eſcholiers, nous apprendrions mieux de nous que de tous les livres. Qui remet en ſa memoire & remarque bien, l'excez de ſa cholere paſſée, juſques où

ceste fièvre l'a emporté, verra mieux beaucoup la laideur de ceste passion, & en aura horreur & hayne plus juste, que de tout ce qu'en dient Aristote & Platon : & ainsi de toutes les autres passions, & de tous les branles & mouvemens de son ame. Qui se souviendra de s'estre tant de fois mescompté en son jugement, & de tant de mauvais tours que lui a fait sa memoire, apprendra à ne s'y fier plus. Qui notera combien de fois il lui est advenu de penser bien tenir & entendre une chose, jusques à la vouloir pleuvir, & en respondre à autrui & à soy-mesme, & que le temps luy a puis fait voir du contraire, apprendra à se defaire de ceste arrogance importune & que-releuse présomption, ennemie capitale de discipline & de verité. Qui remarquera bien tous les maux qu'il a couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres occasions qui l'ont remué d'un estat en un autre, combien de repentirs lui sont venus en la teste, se preparera aux mutations futures, & à la recognoissance de sa condition, gardera modestie, se contiendra en son rang, ne heurtera personne, ne troublera rien, n'en-

treprendra chose qui passe ses forces : & voilà justice & paix par-tout. Bref nous n'avons point de plus beau miroir & de meilleur livre que nous-mêmes, si nous y voulons bien estudier comme nous devons, tenant toujours l'œil ouvert sur nous & nous espiant de près.

Contre
ceux qui
se mesco-
gnois-
sent.

~ Mais c'est à quoy nous pensons le moins, *nemo in sese tentat descendere*. Dont il advient que nous donnons mille fois du nais en terre, & retombons toujours en mesme faute, sans le sentir, ou nous en donner beaucoup. Nous faisons bien les sots à nos despens : les difficultez ne s'apperçoivent en chascune chose, que par ceux qui s'y cognoissent ; car encore faut-il quelque degré d'intelligence à pouvoir remarquer son ignorance : il faut pousser à une porte pour sçavoir qu'elle nous est close. Ainsi de ce que chascun se voit si resolu & satisfait, & que chascun pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout : car si nous nous cognoissions bien, nous pourvoyrions bien mieux à nos affaires : nous aurions honte de nous & nostre estat, & nous rendrions bien autres que

ne sommes. Qui ne cognoist ses défauts, ne se soucie de les amender; qui ignore ses necessitez ne se soucie d'y pourvoir; qui ne sent son mal & sa misere, n'advise point aux réparations, & ne court aux remedes, *deprehendas te oportet priusquam emendes; sanitatis initium, sentire sibi opus esse remedio.* Et voyci nostre malheur: car nous pensons toutes choses aller bien & estre en seureté: nous sommes tant contents de nous-mesmes, & ainsi doublement misérables. Socrates fut jugé le plus sage des hommes, non pour estre le plus sçavant & plus habile, ou pour avoir quelque suffisance par dessus les autres, mais pour mieux se cognoistre que les autres, en se tenant en son rang, faire bien l'homme. Il estoit le Roy des hommes, comme on dict que les borgnes sont roys parmy les aveugles, c'est-à-dire doublement privez de sens: car ils sont de nature foibles & misérables, & avec ce ils sont orgueilleux, & ne sentent pas leur mal. Socrates n'estoit que borgne: car estant homme comme les autres, foible & misérable, il le sçavoit bien, & recognoissoit de bonne foy sa con-

dition, se régloit & vivoit selon elle. C'est ce que vouloit dire la vérité à ceux qui, pleins de présomption, par mocquerie luy ayant dict, nous sommes donc à ton dire *Joann. 9.* aveugles ? Si vous l'estiez, dict-il, c'est-à-dire le pensiez estre, vous y verriez ; mais pource que vous pensez bien y voir, vous demeurez du tout aveugles : car ceux qui voyent à leur opinion sont aveugles en vérité ; & qui sont aveugles à leur opinion, ils voyent. C'est une misérable folie à l'homme de se faire beste pour ne se cognoistre pas bien homme, *homo enim cum sis, id fac semper intelligas*. Plusieurs grands pour leur servir de bride & de regle, ont ordonné que l'on leur sonnast souvent aux oreilles qu'ils estoient hommes. O le bel estude, s'il leur entroit dedans le cœur comme il frappe à leur oreille ! le mot des Athéniens à Pompeius le grand : *Autant es-tu Dieu comme tu te recognois homme*, n'estoit pas trop mal dict : au moins c'est estre homme excellent que de se bien cognoistre homme.

^{6.}
Moyens
de se cognoistre,
faux.

La cognoissance de soy (chose très difficile & rare, comme se mescompter & tromper très facile) ne s'acquiert pas par autruy,

c'est-à-dire par comparaison, mesure, ou exemple d'autrui ;

Plus aliis de te, quam tu tibi credere noli.

moins encore par son dire & son jugement, qui souvent est court à voir, & desloyal ou craintif à parler, ny par quelque acte singulier, qui sera quelquesfois eschappé sans y avoir pensé, poussé par quelque nouvelle, rare & forte occasion, & qui sera plustost un coup de fortune, ou une saillie de quelque extraordinaire enthousiasme, qu'une production vraiment nostre. L'on n'estime pas la grandeur, grosseur, roideur d'une riviere, de l'eau qui luy est advenue par une subite alluvion & desbordement des prochains torrens & ruisseaux ; un faict courageux ne conclud pas un homme vaillant, ny un œuvre de justice l'homme juste ; les circonstances & le vent des occasions & accidens nous emportent & nous changent : & souvent l'on est poussé à bien faire par le vice mesme. Ainsi l'homme est-il très difficile à cognoistre. Ny aussi par toutes les choses externes & adjacentes au dehors ; offices, dignitez, richesses, noblesse, grace, & applaudissement des grands ou du peu.

ple. Ny par ses desportemens faicts en public : car comme estant en eschec, l'on se tient sur ses gardes, se retient, se contrainct ; la crainte, la honte, l'ambition, & autres passions, luy font jouer ce personnage que vous voyez. Pour le bien cognoistre il le faut voir en son privé, & en son à-tous-les-jours. Il est bien souvent tout autre en la maison, qu'en la rue, au palais, en la place ; autre avec ses domestiques qu'avec les estrangers. Sortant de la maison pour aller en public, il va jouer une farce : ne vous arrestez pas là ; ce n'est pas luy, c'est tout un autre ; vous ne le cognoistriez pas.

7.
Vrays.

La cognoissance de foy ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne devons nous y fier ; mais par un vray, long, & assidu estude de foy, une sérieuse & attentive examination non-seulement de ses paroles & actions, mais de ses pensées plus secretes (leur naissance, progresz, durée, répétition) de tout ce qui se remue en foy, jusques aux songes de nuict, en s'espiane de près, en se tastant souvent & à toute heure, pressant & pinçant jusques au vif

Car il y a plusieurs vices en nous cachez , & ne se sentent à faute de force & de moyen , ainsi que le serpent venimeux qui , engourdi de froid , se laisse manier sans danger. Et puis il ne suffit pas de reconnoître la faute en destail & en individu , & tâcher de la réparer ; il faut en général reconnoître sa foiblesse , sa misere , & en venir à une réformation & amendement universel.

Or , il nous faut estudier sérieusement en ce livre premier à cognoître l'homme , le prenant en tout sens , le regardant à tous visages , lui tastant le poux , le sondant jusques au vif , entrant dedans avec la chandelle & l'esprouvette , fouillant & furetant par tous les trous , coins , recoings , detours , cachots & secrets , & non sans cause : car c'est le plus fin & feinct , le plus couvert & fardé de tous , & presque incognoissable. Nous le considérerons donc en cinq manieres représentées en ceste table , qui est le sommaire de ce livre.

8.
Proposition &
partition
de ce pre-
mier li-
vre.

CINQ CONSIDÉRATIONS
DE L'HOMME
ET DE L'HUMAINE CONDITION.

- I. En soy & en gros , par
Sa générale peinture ,
Ses cinq qualitez plus essentielles , qui sont ,
 Vanité ,
 Foiblesse ,
 Inconstance ,
 Misere ,
 Présomption.
- II. Par comparaison de luy avec les bestes;
- III. Par toutes les pieces dont il est composé ,
Corps & ses appartenances ,
 Santé ,
 Beauté ,
 Sens naturels ,
 Vestemens.
- Esprit & ses parties ,
 Entendement ,
 Raison ,
 Imagination ,
 Opinion ,
 Volonté ,
 Passions.
- IV. Par sa vie en bloc ;
- V. Par les différences qui sont entre les
 hommes , sçavoir en leurs
1. Naturels ,
 2. Esprits & suffisances ,
 3. Charges & degrez de supériorité & infériorité ,
 4. Professions & conditions de vie ,
 5. Avantages & désavantages naturels ,
 acquis & fortuits.

PREMIERE CONSIDÉRATION

DE L'HOMME,

EN SOY ET EN GROS.

Générale peinture de l'homme.

CHAPITRE II.

TOUTES les peintures & descriptions que les sages & ceux qui ont fort étudié en ceste science humaine ont donné de l'homme, semblent toutes s'accorder & revenir à marquer en l'homme quatre choses, vanité, foiblesse, inconstance, misere, l'appellant despouille du temps, jouet de la fortune, image d'inconstance, exemple & monstre de foiblesse, trebuchet d'envie & de misere, songe, fantosme, cendre, vapeur, rosée de matin, fleur incontinent espanouye & fanée, vent, foin, vessie, ombre, feuilles d'arbre emportées par le vent, orde semence en son commencement, esponge d'ordures, & sac de miseres en son milieu, puantise & viande de vers en sa fin, bref la plus-calamiteuse & miserable chose

Tome I.

B

du monde. Job, un des plus suffisans en ceste matiere, tant en théorique qu'en pratique, l'a fort au long depeinct, & après luy Salomon en leurs livres. Pline, pour estre court, semble l'avoir bien proprement représenté, le disant estre le plus misérable, & ensemble le plus orgueilleux de tout ce qui est au monde, *solum ut certum sit nihil esse certi, nec miserius quicquam homine aut superbius*. Par le premier mot (de misérable) il comprend toutes ces précédentes peintures, & tout ce que les autres ont dict : mais en l'autre (le plus orgueilleux) il touche un autre grand chef bien important : & semble en ces deux mots avoir tout dict. Ce sont deux choses qui semblent bien se heurter & s'empescher que misere & orgueil, vanité & présomption : voilà une estrange & monstrueuse cousture que l'homme.

2. D'autant que l'homme est composé de deux pieces fort diverses, esprit & corps, il est malaisé de le bien descrire entier & en bloc. Aucuns rapportent au corps tout ce que l'on peult dire de mauvais de l'homme ; le font excellent & l'eslevent par des-

sus tout pour le regard de l'esprit : mais au contraire tout ce qu'il y a de mal, non-seulement en l'homme, mais au monde, est forgé & produict par l'esprit : & y a bien plus de vanité, inconstance, misere, présomption en l'esprit, qu'au corps; auquel peu de chose est reprochable au prix de l'esprit; dont Démocrite appelle cet esprit un monde caché de miseres; & Plutarque le Lib. utrū graviores morbi animi quā corporis. prouve bien par un livre exprès, & de ce subject. Or ceste premiere générale considération de l'homme, qui est en soy & en gros, sera en ces cinq poincts; *vanité, foiblesse, inconstance, misere, présomption*, qui sont les plus naturelles & universelles qualitez : mais les deux dernieres le touchent plus au vif. Au reste il y a des choses communes à plusieurs de ces cinq, que l'on ne sçait bien à laquelle l'attribuer plustost, & spécialement la foiblesse & la misere.



I. *Vanité.*

C H A P I T R E III.

1. LA Vanité est la plus essentielle & propre qualité de l'humaine nature. Il n'y a point d'autre chose en l'homme, soit malice, malheur, inconstance, irrésolution (& de tout cela y en a tousjours à foison) tant comme de vile inanité, sottise & ridicule vanité. Dont rencontroit mieux Democrite se riant & mocquant par desdain de l'humaine condition, qu'Heraclite qui ploroit & s'en donnoit peine, par où il tesmoignoit d'en faire compte & estime : Et Diogenes qui donnoit du nais, que Tymon le hayneux & fuyard des hommes. Pindare l'a exprimé plus au vif que tout autre, par les deux plus vaines choses du monde, l'appellant songe de l'ombre, *ovsias ôrtipos âv-θρωπος*. C'est ce qui a poussé les sages à un si grand mespris des hommes ; dont leur estant parlé de quelque grand dessein & belle entreprinse, la jugeant telle, souloient dire, que le monde ne valoit pas que l'on se

mit en peine pour luy, (ainsi respondit Scatilius à Brutus, luy parlant de la conspiration contre Cesar) que le sage ne doit rien faire que pour soy, que ce n'est raison que les sages & la sagesse se mettent en danger pour des fots.

Cette vanité se demonstre & tesmoigne 2.
 en plusieurs manieres; premierement en nos Pensées.
 pensées & entretiens privez, qui sont bien souvent plus que vains, frivoles & ridicules : ausquels toutesfois nous consommons grand temps, & ne le sentons point. Nous y entrons, y sejourrons & en sortons insensiblement, qui est bien double vanité, & grande inadvertance de soy. L'un se promenant en une salle, regarde à compasser ses pas d'une certaine façon sur les carreaux ou tables du plancher : Cest autre discours en son esprit longuement & avec attention, comment il se comporteroit s'il estoit Roy, Pape, ou autre chose, qu'il sçait ne pouvoir jamais estre : & ainsi se paist de vent, & encore de moins, car de chose qui n'est & ne sera point : Cestuy-cy songe fort comment il composera son corps, ses contenances, son maintien, ses

paroles d'une façon affectée, & se plaît à le faire, comme de chose qui luy sied fort bien, & à quoy tous doivent prendre plaisir. Et quelle vanité & sottise inanité en nos desirs & souhaits, d'où naissent les créances & espérances encore plus vaines, & tout cecy n'advient pas seulement lors que n'avons rien à faire, & que sommes engourdis d'oïveté, mais souvent au milieu & plus fort des affaires : tant est naturelle & puissante la vanité, qu'elle nous desrobe & nous arrache des mains de la vérité, solidité & substance des choses, pour nous mettre au vent & au rien.

^{3.}
Soin de
l'adve-
nir. Mais la plus sottise vanité de toutes, est ce soin pénible de ce qui se fera icy, après qu'en serons partis. Nous estendons nos desirs & affections au-delà de nous & de nostre estre; voulons pourvoir à nous estre fait des choses lors que ne serons plus. Nous desirons estre louez après nostre mort; quelle plus grande vanité! Ce n'est pas ambition, comme l'on pourroit penser, qui est un desir d'honneur sensible & perceptible si cette louange de nostre nom peut accommoder & servir en quelque chose à

nos enfans, parens, & amis survivans; bien foit, il y a de l'utilité. Mais defirer comme bien une chose qui ne nous touchera point, & dont n'en sentirons rien, c'est pure vanité, comme de ceux qui craignent que leurs femmes se marient après leur decez, desirent avec grande passion qu'elles demeurent vefves, & l'achèptent bien cherement en leurs testamens, leur laissant une grande partie de leurs biens à ceste condition. Quelle folle vanité, & quelquefois injustice! C'est bien au rebours de ces grands hommes du temps passé, qui mourans exhortoient leurs femmes à se remariier tost, & engendrer des enfans à la République. D'autres ordonnent que pour l'amour d'eux, on porte telle & telle chose sur foy, ou que l'on fasse telle chose à leur corps mort: nous consentons peust-estre d'eschapper à la vie, mais non à la vanité.

Voyci une autre vanité, nous ne vivons que par relation à autruy; nous ne nous fougions pas tant quels nous soyons en nous, en effect & en vérité, comme quels nous soyons en la cognoissance publique. Tellement que nous nous défraudons sou-

vent, & nous privons de nos commoditez & biens, & nous nous gehennons pour former les apparences à l'opinion commune. Cecy est vray, non-seulement aux choses externes, & du corps, & en la despense & emploite de nos moyens, mais encore aux biens de l'esprit, qui nous semblent estre sans fruict, s'ils ne se produisent à la veue & approbation estrangere, & si les autres n'en jouissent.

5.
Agira-
tions
d'esprit.

Nostre vanité n'est pas seulement aux simples pensées, desirs & discours, mais encore elle agite, secoue & tourmente & l'esprit & le corps : souvent les hommes se remuent & se tourmentent plus pour des choses légères & de néant, que pour des grandes & importantes. Nostre ame est souvent agitée par des petites fantasies, songes, ombres, & resveries sans corps & sans subject; elle s'embrouille & se trouble de cholere, despit, tristesse, joye, faisant des chasteaux en Espagne. Le souvenir d'un adieu, d'une action & grace particuliere nous frappe & afflige plus que tout le discours de la chose importante. Le son des noms & de certains mots prononcez piteu-

sement, voir des soursirs & exclamations nous penerre jusqu'au vif, comme sçavent & practiquent bien les harangueurs, affronteurs, & vendeurs de vent & de fumée. Et ce vent surprend & emporte quelquesfois les plus fermes & assurez, s'ils ne se tiennent sur leurs gardes, tant est puissante la vanité sur l'homme. Et non-seulement les choses petites & légères nous secouent & agitent, mais encore les faussetez & impostures, & que nous sçavons telles (chose estrange) de façon que nous prenons plaisir à nous piper nous-mesmes à escient, nous paistre de fausseté & de rien. *Ad fallendum nosmetipsos ingeniosissimi sumus* : tesmoin ceux qui pleurent & s'affligent à ouir des contes, & à voir des Tragédies, qu'ils sçavent estre inventées & faictes à plaisir, & souvent des fables, qui ne furent jamais : Dirai-je encore, de tel qui est coiffé & meurt après une qu'il sçait estre laide, vieille, souillée, & ne l'aimer point, mais pour ce qu'elle est bien peincte, & plastrée, ou caqueteresse, ou fardée d'autre imposture, laquelle il sçait, & recognoist tout au long & au vray.

6.
Visites
& offices
de cour-
toisie.

Venons du particulier de chacun à la vie commune, pour voir combien la vanité est attachée à la nature humaine, & non-seulement un vice privé & personnel. Quelle vanité & perte de temps aux visites, salutations, accueils & entretiens mutuels, aux offices de courtoisie, harangues, cérémonies, aux offres, promesses, louanges? Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de fausseté & d'imposture, au veu & sceu de tous, de qui les donne, qui les reçoit, & qui les oyt? Tellement que c'est un marché & complot fait ensemble de se moquer, mentir, & piper les uns les autres. Et faut que celuy-là, qui sçait que l'on luy ment impudemment, en dise grand merci; & celtuy-cy, qui sçait que l'autre ne le croit pas, tienne bonne mine effrontée, s'attendant & se guettant l'un l'autre, qui commencera, qui finira, bien que tous deux youdroient estre retirez. Combien souffre-t'on d'incommodité? l'on endure le sercin, le chaud, le froid; l'on trouble son repos; sa vie pour ces vanitez courtisanes: & laisse-t'on affaires de poids pour du vent? Nous sommes vains aux despens de nostre aise;

voire de nostre santé & de nostre vie. L'accident & tres-leger foule aux pieds la substance, & le vent emporte le corps, tant l'on est esclave de la vanité : & qui seroit autrement seroit tenu pour un sot & mal entendant son monde : c'est habilité de bien jouer cette farce, & sortise de n'estre pas vain. Estans venus aux propos & devis familiers, combien de vains & inutiles, faux, fabuleux, controuvez (sans dire les meschants & pernicieux qui ne sont de ce compte) combien de vanteries & de vaines jactances ? L'on cherche & se plaist-on tant à parler de soy, & de ce qui est sien, si l'on croit avoir faict ou dict, ou posséder quelque chose que l'on estime ; l'on n'est point à son aise, que l'on ne le fasse sçavoir ou sentir aux autres. A la premiere commodité l'on la conte, l'on la faict valoir, l'on l'encherit, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche industrieusement. De quoy que l'on parle, nous nous y meslons tousjours avec quelque avantage : nous voulons que l'on nous sente, que l'on nous estime, & tout ce que nous estimons.

Mais pour montrer encore mieux com-

7.
Agita-

tions pu- bien l'inanité a de crédit & d'empire sur la
bliques nature humaine, souvenons-nous que les
& uni- plus grands remuemens du monde, les plus
verselles. générales & effroyables agitations des estats
& des empires, armées, barailles, meur-
tres, procez & querelles, ont leurs causes
bien légères, ridicules & vaines, tesmoins
les guerres de Troye & de Grece, de Sylla
& Marius, d'où sont ensuivies celles de
Cesar, Pompée, Auguste & Antoine. Les
Poètes ont bien signifié cela, qui ont mis
pour une pomme la Grece & l'Asie à feu &
à sang : les premiers ressorts & motifs sont
de néant, puis ils grossissent, tesmoins de
la vanité & folie humaine. Souvent l'acci-
dent faict plus que le principal, les circonf-
tances menues piquent & touchent plus vi-
vement que le gros de la chose & le subject
mesmes. La robe de Cesar troubla plus
Rome que ne fit sa mort & les vingt & deux
coups de poignard qui luy furent donnez.

8. Finalement la couronne & la perfection
Félicité de la vanité de l'homme se monstre en ce
& con- qu'il cherche, se plaist, & met sa félicité
tente- en des biens vains & frivoles, sans les-
ment. quels il peut bien & commodement vivre :

& ne se soucie pas, comme il faut, des vrais & essentiels. Son cas n'est que vent; tout son bien n'est qu'en opinion & en songe; il n'y a rien de pareil ailleurs. Dieu a tous biens en essence, & les maux en intelligence; l'homme au contraire possède les biens par fantasie, & les maux en essence. Les bestes ne se contentent, ny ne se paissent d'opinions & de fantasies, mais de ce qui est présent, palpable & en vérité. La vanité a esté donnée à l'homme en partage: il court, il bruiet, il meurt, il fuit, il chasse, il prend une ombre, il adore le vent, un festu est le gaing de son jour.

II. Foiblesse.

C H A P I T R E I V.

VOYCI le second chef de la considération & cognoissance humaine; comment la vanité seroit-elle autre que foible & fresse? Cette foiblesse est bien confessée & advouée de tous, qui en comptent plusieurs choses aisées à appercevoir de tous: mais n'est pas remarquée telle, ny ès choses qu'il faut,

comme sont celles où il semble estre plus fort & moins foible, au desir, au jouir, & user des choses qu'il a & qu'il tient, à tout bien & mal : bref, celles où il se glorifie, en quoy il pense se prévaloir & estre quelque chose, sont les vrais tesmoins de sa foiblesse. Voyons cecy-mieux par le menu.

2.
 Au de-
 sirer &
 choisir.

Premierement au desirer, l'homme ne peust asseoir son contentement en aucune chose, & par desir mesme & imagination. Il est hors nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut : quoy que nous ayons desiré, & qu'il nous advienne ; il ne nous satisfait point, & allons béants après les choses incognues & advenir, d'autant que les présentes ne nous faoult point, & estimons plus les absentes. Que l'on baille à l'homme la carte blanche ; que l'on le mette à mesme de choisir, tailler & prescrire, il est hors de sa puissance de le faire tellement, qu'il ne s'en desdise bientoft, en quoy il ne trouve à redire, & ne vueille adjouster, oster, ou changer ; il desire ce qu'il ne sçauroit dire. Au bout du compte rien ne le contente, se fasche & s'entuye de soy-mesme.

Sa foiblesse est encore plus grande au
 jouir & user des choses, & ce en plusieurs ^{1.}
 manieres; premierement en ce qu'il ne peut ^{Au jouir}
 manier & se servir d'aucune chose en sa ^{& user.}
 pureté & simplicité naturelle. Il les faut des-
 guiser, altérer, & corrompre, pour l'ac-
 commodér à nostre main: les élémens, les
 métaux, & toutes choses en leur naturel;
 ne sont propres à nostre usage; les biens,
 les voluptez & plaisirs, ne se peuvent lais-
 ser jouir sans mélange de mal & d'incom-
 modité, *medio de fonte leporum surgit*
amari aliquid; quod in ipsis floribus angat.
 L'extrême volupté a un air de gemissement
 & de plainte, étant venue à sa perfection;
 c'est foiblesse, défaillance, langueur; un
 extrême & plein contentement a plus de
 sévérité rassise que de gayeté enjouée; *ipsa*
felicitas se nisi temperat, premit; D'où di-
 soit un Ancien, que Dieu nous vend tous
 les biens qu'il nous envoie, c'est-à-dire
 qu'il ne nous en donne aucun pur, que
 nous ne l'achetions au poids de quelque
 mal. Aussi la tristesse n'est point pure & sans
 quelque alliage de plaisir, *labor voluptas-*
que dissimilima natura, societate quadam

*naturali inter se sunt juncta ; est quaedam
 fere voluptas.* Ainsi toutes choses en ce
 monde sont mixtionnées & destrempées avec
 leurs contraires : les mouvemens & plis du
 visage qui servent au rire, servent aussi au
 pleurer, comme les peintres nous appren-
 nent. Et nous voyons que l'extrémité de
 rire se melle aux larmes. Il n'y a point de
 bonté en nous, qu'il n'y aye quelque teinc-
 ture vicieuse, comme se dira tantost en
 son lieu. Il n'y a aussi aucun mal sans quel-
 que bien : *nullum sine auctoramento ma-
 lum est.* Tousjours à quelque chose sert
 malheur, nul mal sans bien ; nul bien sans
 mal en l'homme ; tout est meslé, rien de
 pur en nos mains. Secondement tout ce
 qui nous advient, nous le prenons & en
 jouissons de mauvaise main : nostre goust
 est irrésolu & incertain ; il ne sçait rien te-
 nir ny jouir de bonne façon : De-là est ve-
 nue la question interminable du souverain
 bien. Les choses meilleures souvent en nos
 mains par nostre foiblesse, vice, & insuffi-
 sance, s'empirent, se corrompent, devien-
 nent à rien, nous sont inutiles, voire quel-
 quesfois contraires & dommageables.

Mais la foiblesse humaine se montre richement au bien & au mal, en la vertu & au vice; c'est que l'homme ne peut estre, quand bien il voudroit, du tout bon ny du tout meschant. Il est impuissant à tout. Sur ce propos considérons trois poincts; le premier est, que l'on ne peut faire tout bien, ny exercer toute vertu; d'autant que plusieurs vertus sont incompatibles, & ne peuvent demeurer ensemble, comme la continence filiale & viduale, qui sont entiere-ment différentes, le cœlibat & le mariage; estans les deux seconds estats de viduité & de mariage bien plus pénibles & affairieux, & ayant plus de difficulté & de vertu que les deux premiers de filiage & de cœlibat: qui ont aussi plus de pureté, de grace & d'aylsance. La constance qui est en la pauvreté, indigence, aduersité, & celle qui est en l'abondance & prospérité; la patience de mendicité & la libéralité. Cecy est encore plus vray des vices qui sont opposites les uns aux autres.

Le second est que bien souvent l'on ne peut accomplir ce qui est d'une vertu, sans le hurt & offence d'une autre vertu, ou

4.
Au bien
& au
mal.

1. Vertu
& vice.

5.

d'elle-mesme; d'autant qu'elles s'entr'empeschent : d'où vient que l'on ne peut satisfaire à l'une qu'aux despens de l'autre. C'est tousjours decouvrir un autel pour en couvrir un autre, tant est courte & foible toute la suffisance humaine, qu'elle ne peut bailler ny recevoir un règlement certain, universel, & constant à estre homme de bien : & ne peult si bien adviser & pourvoir, que les moyens de bien faire ne s'entr'empeschent souvent. La charité & la justice se contredisent; si je rencontre mon parent & amy en la guerre de contraire party, par justice je le doibs tuer, par charité l'espargner & sauver. Si un homme est blessé à la mort, où n'y aye aucun remede, & n'y reste qu'un languir très douloureux, c'est œuvre de charité de l'achever, mais qui seroit puny par justice : voire estre trouvé près de luy en lieu escarté, où y a doubte du meurtrier, bien que ce soit pour luy faire office d'humanité, est très dangereux; & n'y peult aller de moins que d'estre travaillé par la justice, pour respondre de cest accident, dont l'on est innocent. Et voilà comment la justice non-seulement

heurte la charité, mais elle-mesme s'en-
trave & s'empesche: *summum jus summa
injuria.*

Le troisieme plus notable de tous: l'on 6.
est contrainct souvent de se servir & user de
mauvais moyens pour esviter & sortir d'un
plus grand mal, ou pour parvenir à une
bonne fin; tellement qu'il faut quelques-
fois légitimer & authoriser non-seulement
les choses qui ne sont point bonnes, mais
encore les mauvaises; comme si pour estre
bon il falloit estre un peu méchant. Et cecy
se voit non-seulement au fait de la police
& de la justice, mais encore en la religion,
qui montre bien que toute la cousture &
conduite humaine est bastie & faicte de pie-
tes maladives.

En la police, combien de choses mau- 2. Police.
vaises permises & en usage public, non-
seulement par connivence ou permission,
mais encore par approbation des loix,
comme se dira après en son lieu! *Ex sena-
tusconsultis & plebiscitis scelera exercentur.* Lib. 3.
Pour descharger un estat & république de cap. 2.
trop de gens, ou de gens bouillants à la guer-
re, qu'elle ne peust plus porter, comme un

corps replet de mauvaises ou trop d'humeurs, l'on les envoie ailleurs s'accommoder aux despens d'autrui : comme les François, Lombards, Goths, Vandales, Tarrates, Turcs : pour esviter une guerre civile l'on en entretient une estrangere. Pour instruire à tempérance, Lycurgus faisoit enyvrer les Ilotes serfs, pour par ce desbordement faire prendre horreur de ce vice. Les Romains, pour dresser le peuple à la vaillance, & mespris des dangers & de la mort, dressoyent les spectacles furieux des gladiateurs & escrimeurs à outrance : ce qu'ils firent au commencement des criminels, puis des serfs innocents, enfin des libres qui se donnoyent à cela. Les bourdeaux aux grandes villes, les usures, les divorces en la løy de Moysé & plusieurs autres nations & religions, permis pour esviter de plus grands maux.

7.
3. Justi-
cc. En la justice, laquelle ne peut subsister & estre en exercice sans quelque meslange d'injustice, non-seulement la commutative, cela n'est pas estrange, il est aucunement nécessaire, & ne scauroit-on vivre & trafiquer ensemble sans lésion, offence &

dommage mutuel, & les loix permettent de se tromper au-dessous la moitié du juste prix : mais la distributive, comme elle-mesme confesse, *summum jus summa injuria* : & *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur*. Platon permet, & le stile est tel en plusieurs endroits, d'attirer par fraudes & fausses espérances de faveur ou pardon le criminel à descouvrir son faict. C'est par injustice, piperie & impudence, vouloir arriver à la justice. Et que dirons-nous de l'invention des gehennas, qui est plustost un essay de patience que de vérité; car celuy qui les peult souffrir, & ne les peult souffrir, cachera la vérité. Pourquoy la douleur sera-t-elle plustost dire ce qui est, que ce qui n'est pas? si l'on pense que l'innocent est assez patient pour supporter les tourments, & pourquoy ne le fera celuy qui est coupable, estant question de sauver sa vie? Pour excuse on dict que la torture estonne le coupable, l'affoiblit, & luy fait confesser sa fausseté; & au rebours fortifie l'innocent: mais il s'est tant souvent veu le contraire,

Des Gehennas.

cecy est captieux , & , à dire vray , un pauvre moyen , plein d'incertitude & de doute. Que ne diroit & ne feroit-on pour fouir à telles douleurs ? *Etenim innocentes mentiri cogit dolor.* Tellement qu'il advient que le Juge qui donne la gehenne affin de ne faire mourir l'innocent, il le faict mourir & innocent & gehenné. Mille & mille ont chargé leurs testes de fausses accusations : mais au bout du compte est-ce pas grande injustice & cruauté de tourmenter & rompre un homme , de la faute duquel on doute encore ? Pour ne le tuer sans occasion , l'on luy fait pire que le tuer : s'il est innocent & supporte la peyne , quelle raison luy est-il faict du tourment injuste ? Il sera absous , grand mercy. Mais quoy , c'est le moins mal que la foiblesse humaine aye pu inventer : toutesfois n'est pas en pratique par-tout. Il semble que commettre au combat les parties, quand l'on ne peult decouvrir la vérité (moyen condamné par la Chrestienté , & jadis fort en usage), soit moins injuste & cruel.

8.
4. Reli- En la religion , les plus grandes & fo-
gion , sa- lemnelles actions sont marques honteuses,
crifice.

& remedes aux maladies humaines : les sacrifices qui ont esté anciennement en si grande révérence par tout le monde universel , voire en la religion judaïque , & encore sont en usage en plusieurs endroits du monde, non-seulement des bestes , mais encore des hommes vivans , voire des innocents : quelle plus grande rage & manie peult entrer en l'imagination , que de penser appaiser & gratifier Dieu par le massacre & sang des bestes ? *Non sanguine colendus Deus ; qua enim ex trucidatione immerentium voluptas est ?* Quelle folie de penser faire service à Dieu en luy donnant & présentant , & non plustost en luy demandant & implorant ? Car c'est grandeur de donner & non de prendre. Certes les sacrifices estoyent ordonnez en la loy de Moÿse, non pour ce que Dieu y prinist plaisir , ou que ce fust chose par aucune raison bonne de loy, *si voluisses sacrificium dedissem utique, holocaustis non delectaberis : ce. sacrificium & oblationem noluisti , holocaustum pro peccato non postulasti ;* mais pour s'accommoder à la foiblesse humaine : car il est permis de folier avec les petits

Senec.

Péniten-

enfans. La pénitence est la chose la plus recommandée & des principales de la religion ; mais qui présuppose péché, & est remède contre iceluy, sans lequel ce seroit de soy chose mauvaise : car le repentir, la tristesse & affliction d'esprit est mal. Le jurement de mesme causé par l'infidélité & meffiance humaine, & remède contre icelle, ce sont tous biens, non de soy, mais comme remedes aux maux. Ce sont biens pour ce qu'ils sont utiles & nécessaires, & non au rebours. Ce sont biens, comme l'esternement & la médecine, bons signes venans de mauvaise cause, guarison de maux. Ce sont biens, mais tels qu'il seroit beaucoup meilleur qu'il n'y en eust jamais, & qu'il n'en fust point besoin.

9. Si l'homme est foible à la vertu, comme
 s. Vérité. il vient d'estre monstré, il l'est encore plus à la vérité. C'est chose estrange, l'homme desire naturellement sçavoir la vérité, & pour y parvenir remue toutes choses: néantmoins il ne la peult souffrir, quand elle se présente; son esclat l'estonne; son esclat l'atterre: ce n'est point de sa faute, car elle est très belle, très amiable & très con-

venable à l'homme ; & peut-on d'elle dire encore mieux , que de la vertu & sagesse , que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit & embraseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut recevoir & porter une telle splendeur ; voire elle l'offense. Et celui qui la luy présente est souvent tenu pour ennemy , *veritas odium parit*. C'est acte d'hostilité que de luy montrer ce qu'il ayme & cherche tant. L'homme est fort à desirer , & foible à recevoir. Les deux principaux moyens qu'il employe pour parvenir à la cognoissance de la vérité , sont la raison & l'expérience. Or tous deux sont si foibles & incertains (bien que l'expérience beaucoup plus) que n'en pouvons rien tirer de certain. La raison a tant de formes , est tant ployable , ondoyante , comme sera dit amplement en son lieu. L'expérience n'en a pas moins ; les événemens sont tousjours dissemblables. Il n'y a rien si universel en la nature , que la diversité : rien si rare & si difficile , voire quasi impossible , que la similitude. Et si l'on ne peut remarquer la dissemblance , c'est ignorance & foiblesse.

Ce qui s'entend de parfaite & entiere semblance & dissemblance. Car à vray dire tous les deux sont par-tout : il n'y a chose aucune qui soit entierement semblable & dissemblable à un autre : c'est un ingénieux meſlange de nature.

10. Au mal. Tout ce deſſus montre combien eſt grande la foibleſſe humaine au bien , à la vertu , & à la vérité : mais qui eſt plus eſtrange , elle eſt auſſi grande au mal. Car voulant eſtre meſchant , encore ne le peut-il eſtre du tout , & n'y laiſſer rien à faire. Il y a tousjours quelque remords & craintive conſidération , qui ramoliſt & relache la volonté , & reſerve encore quelque choſe à faire : ce qui a cauſé à pluſieurs leur ruynę , bien qu'ils euſſent projeté là-deſſus leur ſalut. C'eſt foibleſſe & ſottiſe , dont eſt venu le proverbe à leur deſpens : qu'*Il ne faut jamais folier à demy.*

11. Aux re-
préhen-
ſions &
refus. Remarquons encore pluſieurs autres eſfects & teſmoignages de la foibleſſe humaine. C'eſt foibleſſe & relatifve de n'oſer ny pouvoir reprendre autrui , ny eſtre repris ; volontiers qui eſt foible ou courageux en l'un , l'eſt auſſi en l'autre. Or c'eſt

une grande délicatesse se priver ou autruy d'un si grand fruit pour une si légère & superficielle piqueure, qui ne fait que toucher & pinsser l'oreille. A ce pareil est voisin cest autre de ne pouvoir refuser avec raison, ny aussi recevoir & souffrir doucement un refus.

Aux fausses accusations & mauvais soupçons qui courent & se font hors justice, il se trouve double finesse; l'une qui est aux interessés, accusez & soupçonnez, c'est de se justifier & excuser trop facilement, soigneusement, & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem? nisi mendosum?* C'est trahir son innocence, mettre sa conscience & son droit en compromis & en arbitrage, que de plaider ainsi, *perspicuitas argumentatione elevatur*. Socrates en justice mesme ne le voulust faire ny par soy ny par autruy, refusant d'employer le beau plaider du grand Lyfias, & ayma mieux mourir. L'autre est au cas contraire, c'est quand l'accusé & presvenu courageux ne se soucie de s'excuser ou justifier, parce qu'il mesprise l'accusation & l'accusant comme indignes de responce & justifica-

12.
Faux
soupçons
& accu-
sations.

tion, & ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice; practiqué par les hommes généreux, par Scipion sur tous plusieurs fois d'une fermeté merveilleuse: lors les autres s'en offensent, ou estimans cela trop grande confiance & orgueil, & se picquans de ce qu'il sent trop son innocence, & ne se desmet pas, ou bien imputans ce silence & mespris à faute de cœur, deffiance de droict, impuissance de se justifier. O foible humanité! que l'accusé ou soupçonné se défende, ou ne se défende, c'est foiblesse & lascheté. Nous lui desirons du courage à ne s'excuser, & quand il l'a, nous sommes foibles à nous en offencer.

13.
Molleſſe
& délicateſſe. Un autre argument de foiblesse est de s'assubjectir & acoquiner à une certaine façon de vivre particuliere; c'est mollesse poltronne, & délicateſſe indigne d'un honneſte homme, qui nous rend incommodés & désagréables en conversation, & tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'est aussi honte de n'oser ou laisser par impuissance à faire ce que l'on voit faire à ses compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher & vivre en leur

foyer : la plus belle façon est d'estre souple & ployable à tout , & à l'excez mesme si besoin est , pouvoir oser & sçavoir faire toutes choses , & ne faire que les bonnes. Il faiçt bon prendre des reigles mais non s'y affervir.

Il semble appartenir à foiblesse , & estre ^{14.} une grande sottise populaire de courir après ^{Quelle} les exemples estrangers & scholastiques , ^{des Li-} après les allégations , ne faire estat que des ^{vres.} tesmoignages imprimez , ne croire les hommes , s'ils ne sont en livre , ny vérité si elle n'est vieille. Selon cela les sottises , si elles sont en moule , elles sont en crédit & en dignité. Or il s'y faiçt tous les jours devant nous des choses que si nous avions l'esprit & la suffisance de les bien recueillir , esplucher , juger vivement , & trouver leur jour , nous en formerions des miracles & merveilleux exemples , qui ne cedent en rien à ceux du temps passé , que nous admirons tant , & les admirons pource qu'ils sont vieux & sont escrits.

Encore un tesmoignage de foiblesse est ^{15.} que l'homme n'est capable que des choses ^{Aux ex-} médiocres , & ne peult souffrir les extremi- ^{tremittez.}

tez. Car si elles sont petites, & en leur monstre viles, il les desprise & desdaigne comme indignes, & s'offence de les confiderer : si elles sont fort grandes & esclatantes, il les redoubte, les admire, & s'en scandalise. Le premier touche principalement les grands & subtils, le second se trouve aux plus foibles.

16.
Choses
subites.

Elle se monstre aussi bien clairement à l'ouie, veue, & au coup subit des choses nouvelles & inopinées, qui nous surprennent & saisissent à l'impourveu : car elles nous estonnent si fort, qu'elles nous ostent les sens & la parole, *diriguit visu in medio, calor ossa reliquit, labitur, & longo vix tandem tempore fatur*, quelquesfois la vie mesme : soient-elles bonnes, tesmoin la Dame Romaine qui mourust d'aïse voyant son fils retourné de la desroutte, Sophocles & Denis le tyran : soient mauvaises, comme Diodorus, qui mourust sur le champ de honte, pour ne pouvoir desvelopper un argument.

17.

Encore cestuy-cy, mais qui sera double & de deux façons contraires. Les uns cedent & sont vaincus par les larmes & hum-

bles supplications d'autrui, & se picquent du courage & de la braverie; les autres au rebours ne s'esmeuvent par toutes les submissions & plainctes, & se laissent gagner à la constance & résolution. Il n'y a point de doute que le premier ne vienne de foiblesse: aussi se trouve-t-il volontiers es ames molles & vulgaires. Mais le second n'est sans difficulté, & se trouve en toute sorte de gens. Il semble que se rendre à la vertu & à une vigueur masle & généreuse, est d'ame forte aussi & généreuse: & il est vray, s'il se faict par estimation & révérence de la vertu; comme fit Scanderberch recevant en grace un soldat pour l'avoir veu prendre party de se defendre contre luy; Pompeius pardonnant à la ville des Mammertins en considération de la vertu du citoyen Zenon; l'Empereur Conrad pardonnant au Duc de Bavieres & autres hommes assiegez, pour la magnanimité des femmes, qui les luy desroboient & emportoient sur leurs testes. Mais si c'est par estonnement & effray de son esclat, comme le peuple Thébain qui perdit le cœur oyant Epaminondas accusé raconter

ses beaux faits, & luy reprocher avec fierté son ingratitude, c'est foiblesse & lâcheté. Le fait d'Alexandre mesprisant la brave résolution de Betis prins avec la ville de Gaza où il commandoit, ne fust de foiblesse ny de courage, mais de colere, laquelle en luy ne recevoit bride ny modération aucune.

III. Inconstance.

CHAPITRE V.

1. L'HOMME est un subject merveilleusement divers & ondoyant, sur lequel il est très malaisé d'y asseoir jugement asseuré, jugement, dis-je, universel & entier, à cause de la grande contrariété & dissonance des pieces de nostre vie. La plupart de nos actions ne sont que saillies & boutées poussées par quelques occasions : ce ne sont que pieces rapportées. L'irrésolution d'une part, puis l'inconstance & l'instabilité, est le plus commun & apparent vice de la nature humaine. Certes nos actions se contredisent souvent de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme

boutique. Nous allons après les inclinations de nostre appetit, & selon que le vent des occasions nous emporte, non selon la raison, *at nil potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiatur*. Aussi nos esprits & nos humeurs se meuvent avec les mouvemens du temps, *tales sunt hominum mentes qualis pater ipse Jupiter auctifero lustravit lampade terras*. La vie est un mouvement inégal, irregulier, multiforme. Enfin nous nous remuons & troublons nous-mêmes par l'instabilité de nostre posture. *Nemo non quotidie consilium mutat & votum : modo uxorem vult, modo amicam ; modo regnare vult, modo non est eo officiosior servus ; nunc pecuniam spargit, nunc rapit ; modo frugi videtur & gravis, modo prodigus & vanus ; mutamus subinde personam.*

Quod petiit, spernit ; repetit quod nuper omisit.
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto.

L'homme est l'animal de tous le plus difficile à sonder & cognoistre, car c'est le plus double & contrefaict, le plus couvert & artificiel ; & y a chez luy tant de cabinets & d'arriere-boutiques, dont il fort tantost homme, tantost satyre ; tant de

soupirails, dont il souffle tantost le chaud, tantost le froid, & d'où il sort tant de fumée. Tout son branler & mouvoir n'est qu'un cours perpetuel d'erreurs : le matin naistre, le soir mourir ; tantost aux ceps, tantost en liberté ; tantost un Dieu, tantost une mouche. Il rit & pleure d'une mesme chose. Il est content & mal content. Il veut & ne veut, & ne sçait enfin ce qu'il veut.

IV. Misere.

C H A P I T R E VII.

^{i.}
Misere
propredede
l'hom-
me.

VOYCI le grand & principal traict de sa peinture ; il est, comme a esté dict, vain, foible, fresse, inconstant au bien, à la félicité, à l'ayse : mais il est fort, robuste, constant, & endurcy à la misere ; c'est la misere mesme toute vivve : c'est en un mot exprimer l'humanité, car en luy est toute misere, & hors de luy il n'y en a point au monde. C'est le propre de l'homme d'estre miserable ; le seul homme, & tout homme est tousjours miserable, comme se verra. Qui voudroit représenter toutes les parties de la misere humaine, faudroit discourir

toute sa vie, son estre, son entrée, sa durée, sa fin. Je n'entreprends donc pas cette besongne, ce seroit œuvre sans fin : & puis c'est un subject commun traité partout : mais je veux icy coter certains poincts qui ne sont pas communs, ne sont pas prins pour miseres, ou bien que l'on ne sent & l'on ne confidere pas assez, combien qu'ils soyent les plus pressans, si l'on sçavoit bien juger.

Le premier chef & preuve de la misere humaine est, que sa production, son entrée est honteuse, vile, vilaine, mesprisée; sa sortie, sa mort & ruyne, glorieuse & honorable. Dont il semble estre un monstre & contre nature, puis qu'il y a honte à le faire, honneur à le desfaire. *Nostri nosmet pœnitet & pudet.* Sur cecy voyci cinq ou six petits mots. L'action de planter & faire l'homme est honteuse, & toutes ses parties, les approches, les apprests, les outils, & tout ce qui y sert, est tenu & appellé honteux, & n'y a rien de si honteux en la nature humaine : l'action de le perdre & tuer, honorable, & ce qui y sert est glorieux; l'on le dore & enrichist, l'on s'en pare, l'on le porte au costé, en la

2.
En son
commen-
cement
& sa fin.

1.

2. main , sur les espales. L'on se desdaigne
 d'aller voir naistre un homme : chascun
 court & s'assemble pour le voir mourir ,
 soit au lict, soit en la place publique , soit
 3. en la campagne raze. On se cache , on
 tue la chandelle pour le faire ; l'on le faiçt à
 la desrobée : c'est gloire & pompe de le des-
 faire ; l'on allume les chandelles pour le
 voir mourir , l'on l'execute en plein jour ,
 l'on sonne la trompette , l'on le combat, &
 4. en faiçt-on carnage en plein midy. Il n'y a
 qu'une maniere de faire les hommes ; pour
 les desfaire & ruyner, mille & mille moyens,
 5. inventions, artifices. Il n'y a aucun loyer ,
 honneur , ou recompense assignée pour ceux
 qui sçavent faire , multiplier , conserver
 l'humaine nature ; tous honneurs , gran-
 deurs , richesses , dignitez , empires , triom-
 phes , trophées sont décernez à ceux qui
 la sçavent affliger , troubler , destruire. Les
 deux premiers hommes du monde , Ale-
 xandre & Cesar , ont desfaiçt chascun d'eux
 (comme diçt Pline) plus d'un million d'hom-
 mes , & n'en ont faiçt , ny laissé après eux.
 Et anciennement pour le seul plaisir & pas-
 se-temps aux yeux du peuple se faisoient

des carnages publics d'hommes : *homo sacra res per jocum & lusum occiditur : satis spectaculi in homine mors est : innocentes in ludum veniunt ut publica voluptatis hostia fiant.* Il y a des nations qui maudissent leur naissance, benissent leur mort. Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soy-mesme ! Or rien de tout cecy ne se trouve aux bestes, ny au monde.

Senec.
Tertul.
de Spec-
tac.

Le second chef & tesmoignage de sa misere est au retrancher des plaisirs si petits & chetifs qui lui appartiennent (car des purs, grands & entiers, il n'en est capable, comme a esté dict en sa foiblesse), & au rabatre du nombre de la douceur d'iceux. Quel monstre qui est ennemy de soy-mesme, se desrobe & se trahist soy-mesme, à qui ses plaisirs pesent, qui se tient au malheur ! Il y en a qui evitent la santé, l'allegresse, la joye, comme chose mauvaise. *O miseri quorum gaudia crimen habent !* Nous ne sommes ingenieux qu'à nous mal-mener, c'est le vray gibbier de la force de nostre esprit.

3.
Se pri-
ver des
biens.

Il y a encore pis : l'esprit humain n'est pas seulement rabbar-joye, trouble-feste,

4.
Se for-
ger des
maux.

ennemy de ses petits, naturels & justes plaisirs, comme je viens de dire; mais encore il est forgeur de maux. Il se peint & figure, craint, fuit, abhorre, comme bien grands maux, des choses qui ne sont aucunement maux en soy & en vérité, & que les bestes ne craignent point, mais qu'il s'est feint par son propre discours & imagination estre tels, comme font n'estre avancé en honneur, grandeur, biens, item cocuage, sterilité d'enfans, la mort. Car à vray dire il n'y a que la douleur qui soit mal, & qui se sente. Et ce qu'aucuns sages semblent craindre ces choses, ce n'est pas à cause d'elles, mais à cause de la douleur qui quelquesfois les accompagne de près: car souvent elle devance, & est avant-coureuse de la mort, & quelquesfois suit la disette des biens, de credit & honneur. Mais ostez de ces choses la douleur, le reste n'est que fantasie, qui ne loge qu'en la teste de l'homme qui se taille de la besongne pour estre miserable, & imagine à ces fins des faux maux outre les vrayes, employant & estendant sa misere, au lieu de la chastrer & raccourcir. Les bestes sont exemptes de ces maux, &

par ainsi nature ne les juge pas tels.

Quant à la douleur, qui est le seul vray mal, l'homme y est du tout né, & tout propre : les Mexicaines saluent les enfans sortans du ventre de leur mere en ces mots : ^{s.} Est né & propre à la douleur.

Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, & tais-toy. Que la douleur soit comme naturelle à l'homme, & au contraire l'indolence & le plaisir chose estrangere, il appert par ces trois mots. Toutes les parties de l'homme sont capables de douleur, fort peu capables de plaisir. Les parties capables de plaisir n'en peuvent recevoir que d'une sorte ou de deux : mais toutes peuvent recevoir un très grand nombre de douleurs toutes différentes, chaud, froid, piqueure, froisseure, follure, esgratignure, escorchure, meurture, cuyson, langueur, extension, oppression, relaxation, & infinis autres qui n'ont point de nom propre, sans compter ceux de l'ame; tellement que l'homme est plus puissant à souffrir qu'à exprimer. L'homme ne peust gueres durer au plaisir; le plaisir du corps est feu de paille; s'il duroit, il apporteroit de l'ennuy & desplaisir : mais les douleurs du-

rent fort long-temps, n'ont point leurs certaines saisons comme les plaisirs. Aussi l'empire & commandement de la douleur est bien plus grand, plus universel, plus puissant, plus durable, & en un mot, plus naturel que du plaisir.

1. A ces trois l'on peust adjouster autres trois. La douleur & desplaisir est bien plus frequent, & vient bien souvent; le plaisir est rare: le mal vient facilement de soy-mesme sans estre recherché; le plaisir ne vient point volontiers, il se fait rechercher, & souvent acheter plus cher qu'il ne vaut: le plaisir n'est jamais pur, ains tousjours destrempe & meslé avec quelque aigreur, & y a tousjours quelque chose à redire; mais la douleur & le desplaisir souvent tout entier & tout pur. Après tout cela le pire de nostre marché, & qui monstre évidemment la misere de nostre condition, est que l'extreme volupté & plaisir ne nous touche point tant qu'une legeré douleur: *segnius homines bona quam mala sentiunt*. Nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies: *pungit in cute vix summa violatum plagula corpus, quando valere nil quemquam movet.*
- 2.

: Ce n'est pas assez que l'homme soit de
 fait & par nature miserable, & qu'outre les
 vrais & substantiels maux, il s'en feigne &
 s'en forge de faux & imaginez, comme dict
 est; il faut encore qu'il les estende, allonge
 & fasse durer & vivre, tant les vrais que
 les faux, plus qu'ils ne peuvent, tant il est
 amoureux de misere: ce qu'il fait en di-
 verses façons. Premièrement par memoire
 du passé, & anticipation de l'advenir, nous
 ne pouvons faillir d'estre miserables, puis-
 que nos principaux biens, dont nous nous
 glorifions, sont instrumens de miseres, me-
 moire & providence: *futuro torquemur &
 praterito, multa bona nostra nobis nocent,
 timoris tormentum memoria reducit, pro-
 videntia anticipat, nemo presentibus tan-
 tum miser est.* Est-ce pas grande envie d'estre
 miserable, que de n'attendre pas le mal
 qu'il vienne, mais l'aller rechercher, le
 provoquer à venir, comme ceux qui se
 tuent de la peur qu'ils ont de mourir, c'est-
 à-dire preoccuper par curiosité ou foiblesse
 & vaine apprehension, les maux & incon-
 vénients, & les attendre avec tant de peine
 & d'allarme, ceux mesmes qui par avan-

6.
 Par me-
 moire
 & anti-
 cipation.

ture ne nous doivent point toucher ? Ces gens icy veulent estre miserables avant le tẽps, & doublement miserables, par un real sentiment de la misere, & par une longue premeditation d'icelle, qui souvent est cent fois pire que le mal mesme : *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio.* L'estre de la misere ne dure pas assez, il faut que l'esprit l'allonge, l'estende, & avant la main s'en entretienne. *Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse est.* Les bestes se gardent bien de ceste folie & misere, & ont à dire grand mercy à nature, de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de memoire & de providence. Cesar disoit bien que la meilleure mort estoit la moins premeditée. Et certes la preparation à la mort a donné à plusieurs plus de tourment que la souffrance mesme. Je n'entens icy parler de cette premeditation vertueuse & philosophique, qui est la trempe par laquelle l'ame est rendue invincible, & est fortifiée à l'espreuve contre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé : mais de cette paoureuxse, & quelquefois fausse & vaine apprehension des maux

Lib. 2.
cap. 7.

qui peuvent advenir, laquelle afflige & noircit de fumée toute la beauté & serenité de l'ame, trouble tout son repos & sa joye; il vaudroit mieux du tout s'y laisser surprendre. Il est plus facile & plus naturel n'y penser point du tout. Mais laissons encore ceste anticipation de mal. Tout simplement le soin & pensément penible & beant après les choses advenir, par esperance, desir, crainte, est une très grande misere: car outre que nous n'avons aucune puissance sur l'advenir, moins que sur le passé (& ainsi c'est vanité, comme a esté dict), il nous en demeure encore du mal & dommage, *calamitosus est animus futuri anxius*, qui nous desrobe le sentiment, & nous oste la jouyssance paisible des biens presens, & empesche de nous y rasseoir & contenter.

Ce n'est pas encore assez, car afin qu'il ne lui manque jamais matiere de misere, ^{7.} Par recherche voire qu'il y en aye tousjours à foison, il ^{inquiet-} va tousjours furetant & cherchant avec grande estude les causes & alimens de misere: il se fourre aux affaires de gayeté de cœur, & tels que quand ils s'offriroient à

luy, il leur devrait tourner le dos : ou bien par une inquietude miserable de son esprit, ou pour faire l'habile, l'empesché, & l'entendu, c'est-à-dire le sot & miserable, il entreprend & remue besongne nouvelle, ou s'entremesle de celle d'autrui. Bref, il est si fort & incessamment agité de soing & pensemens, non-seulement inutiles & superflus, mais espineux, penibles & dommageables, tourmenté par le present, ennuyé du passé, angoissé pour l'advenir, qu'il semble ne craindre rien plus que de ne pouvoir pas estre assez miserable : dont l'on peult justement s'escrier, ô pauvres gens, combien endurez-vous de maux volontaires, outre les nécessaires que la nature vous envoie ! Mais quoy ! l'homme se plaist en la misere, il s'opiniastre à remascher & remettre continuellement en memoire les maux passez. Il est ordinaire à se plaindre, il encherit quelquesfois le mal & la douleur, pour petites & legeres choses, il se dira le plus miserable de tous, *est quaedam dolendi voluptas*. Or c'est encore plus grande misere de trop ambitieusement faire voir la misere, que ne la cognoistre & ne

sentir pas, *Homo animal querulum, cupidè suis incumbens miseriis.*

Le voylà donc bien miserable & naturellement & volontairement, en vérité & par imagination, par obligation, & de gayeté de cœur. Il ne l'est que trop, & il craint de ne l'estre pas assez, & est tousjours en queste & en peine de s'en rendre encore d'avantage. Voyons maintenant comment, quand il vient à le sentir & s'ennuyer de quelque certaine misere (car il ne se lasse jamais de l'estre en plusieurs façons sans le sentir) il fait pour en sortir, & quels sont les remedes contre le mal. Certes tels qu'ils importunent plus que le mal mesme qu'il veut guarir : de sorte que voulant sortir d'une misere, il ne la fait que changer en une autre, & peust-estre pire. Mais quoy ! encore le changement le delecte, au moins le soulage; il pense guarir le mal par un autre mal : cela vient d'une opinion qui tient le monde enchanté & miserable, qu'il n'y a rien utile s'il n'est penible, rien ne vaut s'il ne couste, l'aisance luy est suspecte. Cecy vient encore de plus haut; c'est chose estrange, mais veritable, & qu'à

8.
Aux re-
medes
de misere.

convainq l'homme d'estre bien miserable , qu'aucun mal ne s'en va que par un autre mal , soit au corps , ou en l'ame. Les maladies spirituelles & corporelles ne sont guaries & chassées que par tourment , douleur , peine ; les spirituelles par penitence , veilles , jeunes , haïres , prisons , disciplines , qui doivent estre vrayement afflictions & poignantes ; car si elles venoient à plaisir ou commodité , elles n'auroient point d'effect : les corporelles de mesme , par medecines , incisions , cauteres , diettes ; comme sentent bien ceux qui sont obligez aux regles medicinales. Ils sont battus d'une part du mal qui les poingt , & d'autre de la regle , qui les ennuye.

9.
Miseres
spirituel-
les.

Toutes ces miserés susdictes sont corporelles ou bien mixtes & communes à l'esprit & au corps ; & ne montent gueres plus haut que l'imagination & fantasie. Considerons les plus fines & spirituelles , qui sont bien plus miserés , comme estant erronnées & malignes , plus actives & plus siennes , mais beaucoup moins senties & advouées , ce qui rend l'homme encore plus & doublement miserable , ne sentant que ses

maux mediocres, & non les plus grands ; voire l'on ne les luy ose dire ny toucher, tant il est confict & desploré en sa misere : si faut-il en passant & tout doucement en dire quelque chose, au moins les guigner & monstrier au doigt de loing, affin de luy donner occasion d'y regarder & penser, puis que soy-mesme il ne s'en advise pas. ^{De l'en-} Premièrement pour le regard de l'entende-^{tende-} ment, est-ce pas une estrange & piteuse ^{ment.} misere de l'humaine nature, qu'elle soit toute conficte en erreur & aveuglement ? La pluspart des opinions communes & vulgaires, voire les plus plausibles & receués avec reverence, sont fausses & erronnées, & qui pis est la pluspart incommodes à la société humaine. Et encore que quelques sages, qui sont en fort petit nombre, sentent mieux que le commun, & jugent de ces opinions comme il faut, si est-ce que quelquesfois ils s'y laissent emporter, sinon en toutes & tousiours, mais à quelques-unes & quelquesfois : il faut estre bien ferme & constant pour ne se laisser emporter au courant, bien sain & préparé pour se garder net d'une contagion si universelle :

les opinions generalles receues avec applaudissement de tous & sans contradiction sont comme un torrent qui emporte tout : *Proh superi! quantum mortalia pectora caca notis habent! ô miseras hominum mentes & pectora caca! qualibus in tenebris vita quantisque periculis degitur hoc avi quodcumque est!* Or ce seroit chose bien longue de specifier & nommer les foles opinions dont tout le monde est abbrevé. Mais en voyci quelques-unes, qui seront traictées plus au long en leurs lieux.

- Voyez
lib. 3.
c. 1.
1. Juger des advis & conseils par les evenemens qui ne sont aucunement en nostre main, & qui dependent du ciel.
- V. l. 2.
c. 8.
2. Condamner & rejeter toutes choses, mœurs, opinions, loix, coustumes, observances, comme barbares & mauvaises, sans sçavoir que c'est & les cognoistre, mais seulement parcequ'elles nous sont inutités & eslongnées de nostre commun & ordinaire.
- V. l. 2.
c. 10.
3. Estimer & recommander les choses à cause de leur nouvelleté, ou rareté, ou estrangeté, ou difficulté, quatre engeoleurs, qui ont grand credit aux esprits populaires;

& souvent telles choses sont vaines, & non à estimer, si la bonté & utilité n'y sont jointes : dont justement fust méprisé du Prince, celuy qui se glorifioit de sçavoir de loin jeter & passer les grains de mil par les trous d'esguille.

4. Generalement toutes les opinions superstitieuses, dont sont affeublez les enfans, femmes, & esprits foibles.

5. Estimer les personnes par les biens, richesses, dignitez, honneurs; & mépriser ceux qui n'en ont point, comme si l'on jugeoit d'un cheval par la bride & la selle. Au mesme.

6. Estimer les choses non selon leur vraye, naturelle, & essentielle valeur, qui est souvent interne & secrète, mais selon la monstre & la parade, ou le bruiçt commun.

7. Penser bien se venger de son ennemy en le tuant : car c'est le mettre à l'abry & au couvert de tout mal, & s'y mettre soy : c'est luy oster tout le ressentiment de la vengeance, qui est toutesfois son principal effect; cecy appartient aussi à la foiblesse.

8. Tenir à grand injure & desestimer comme miserable un homme, pour estre coqu : car quelle plus grande folie en ju-

gement, que d'estimer moins une personne, pour le vice d'autrui, qu'il n'approuve pas ? Autant ce semble en peut-on dire d'un bastard.

9. Estimer moins les choses presentes, ou qui sont nostres, & desquelles nous jouyffons paisiblement ; mais les estimer quand on ne les a point, ou pource qu'elles sont à autrui, comme si la presence & le posseder ravaloit de leur valeur, & le non avoir leur accroissoit, *Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quarimus invidi;* c'est pourquoy nul prophete en son pays. Aussi la maistrise & l'autorité engendre mespris de ce qu'on tient & regente, les maris regardent desdaigneusement leurs femmes, & plusieurs peres leurs enfans : veux-tu, dict le bon compagnon, ne l'aymer plus, espouse-la. Nous estimons plus le cheval, la maison, le valet d'autrui, pource qu'il est à autrui & non à nous. C'est chose bien estrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la realité, comme on fait toutes choses absentes & estrangeres, soit avant les avoir, ou après les avoir eüs. La cause de ce en tous les

deux cas se peut dire qu'avant les avoir l'on les estime non selon ce qu'elles valent, mais selon ce que l'on s'est imaginé qu'elles sont, ou qu'elles ont esté vantées par autrui : & les possédant l'on ne les estime que selon le bien & le profit que l'on en tire; & après qu'elles nous sont ostées l'on les considere & regrette toutes entieres & en blot, où auparavant l'on n'en jouyssoit & usoit-on que par le menu, & par pieces successivement : car l'on pense qu'il y aura tousjours du temps assez pour en jouir : & à peine s'apperçoit-on de les avoir & tenir. Voylà pourquoy le dueil est plus gros & le regret de ne les avoir, que le plaisir de les tenir : mais en cecy il y a bien autant de foiblesse que de misere. Nous n'avons la suffisance de jouir, mais seulement de desirer. Il y a un autre vice tout contraire, qui est de s'arrester & agréer tellement à soy-mesme & à ce qu'on tient, que de le preferer à tout le reste, & ne penser rien meilleur. Si ceux-cy ne sont plus sages que les autres, au moins sont-ils plus heureux.

10. Faire le zelé à tout propos, mordre

Fij

à tout, prendre à cœur & se montrer outré & opiniastre en toutes choses, pourveu qu'il y aye quelque beau & specieux pre-texte de justice, religion, bien public, amour du peuple.

Cy-après
f. 27. 11. Faire l'attristé, l'affligé, & pleureur en la mort ou accident d'autrui, & penser que ne s'esmouvoir point, ou que bien peu, c'est faute d'amour & d'affection, il y a aussi de la vanité.

V. l. 2.
c. 10. 12. Estimer & faire compte des actions qui se font avec bruiet, remuement, esclat; desestimer celles qui se font autrement, & penser que ceux qui procedent de ceste façon sombre, douce, & morne, ne font rien, sont comme sommeillans & sans action; bref estimer plus l'art que la nature. Ce qui est enflé, bouffi & relevé par estude, qui esclatte, bruiet, & frappe le sens (c'est tout artifice), est plus regardé & estimé que ce qui est doux, simple, uny, ordinaire, c'est-à-dire naturel; celuy-là nous esveille, cestuy-ci nous endort.

13. Apporter de mauvaises & sinistres interpretations aux belles actions d'autrui, & les attribuer à des viles & vaines, ou

vitieuses causes ou occasions, comme ceux qui rapportoient la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit de Cesar, dont se picque Plutarque ; les autres encore plus sottement à l'ambition. C'est une grande maladie de jugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'envie contre ceux qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener sa creance à sa portée, & mesurer autrui à son pied, ou bien plustost que tout cela, à foiblesse pour n'avoir pas la veüe assez forte & assurée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté nyfve. Il y en a qui font les ingénieux & subtils à despraver ainsi & obscurcir la gloire des belles actions ; en quoy ils monstrent beaucoup plus de mauvais naturel, que de suffisance ; c'est chose aysée, mais fort vilaine.

14. Voyci encore après tout un vray témoignage de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil ; c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, rassis, & sain estat, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour estre capable des divines, surnatu-

à tout, prendre à cœur & se montrer outré & opiniastre en toutes choses, pourveu qu'il y aye quelque beau & specieux pre-
texte de justice, religion, bien public, amour du peuple.

Cy-après
f. 27. 11. Faire l'attristé, l'affligé, & pleureur en la mort ou accident d'autrui, & penser que ne s'esmouvoir point, ou que bien peu, c'est faute d'amour & d'affection, il y a aussi de la vanité.

v. l. 2.
c. 10. 12. Estimer & faire compte des actions qui se font avec bruiet, remuement, esclat; desestimer celles qui se font autrement, & penser que ceux qui procedent de ceste façon sombre, douce, & morne, ne font rien, sont comme sommeillans & sans action; bref estimer plus l'art que la nature. Ce qui est enflé, bouffi & relevé par estude, qui esclatte, bruiet, & frappe le sens (c'est tout artifice), est plus regardé & estimé que ce qui est doux, simple, uny, ordinaire, c'est-à-dire naturel; celuy-là nous esveille, cestuy-ci nous endort.

13. Apporter de mauvaises & sinistres interpretations aux belles actions d'autrui, & les attribuer à des viles & vaines, ou

vitieuses causes ou occasions, comme ceux qui rapportoient la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit de Cesar, dont se picque Plutarque ; les autres encore plus sottement à l'ambition. C'est une grande maladie de jugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'envie contre ceux qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener sa creance à sa portée, & mesurer autrui à son pied, ou bien plustost que tout cela, à foiblesse pour n'avoir pas la veüe assez forte & assurée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté nyfve. Il y en a qui font les ingénieux & subtils à despraver ainsi & obscurcir la gloire des belles actions ; en quoy ils monstrent beaucoup plus de mauvais naturel, que de suffisance ; c'est chose ayfée, mais fort vilaine.

14. Voyci encore après tout un vray témoignage de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil ; c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, rassis, & sain estat, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour estre capable des divines, surnatu-

à tout, prendre à cœur & se montrer outré & opiniastre en toutes choses, pourveu qu'il y aye quelque beau & specieux pre-texte de justice, religion, bien public, amour du peuple.

Cy-après
c. 27. 11. Faire l'attristé, l'affligé, & pleureur en la mort ou accident d'autrui, & penser que ne s'esmouvoir point, ou que bien peu, c'est faute d'amour & d'affection, il y a aussi de la vanité.

v. l. 2.
c. 10. 12. Estimer & faire compte des actions qui se font avec bruiet, remuement, esclat; desestimer celles qui se font autrement, & penser que ceux qui procedent de ceste façon sombre, douce, & morne, ne font rien, sont comme sommeillans & sans action; bref estimer plus l'art que la nature. Ce qui est enflé, bouffi & relevé par estude, qui esclatte, bruiet, & frappe le sens (c'est tout artifice), est plus regardé & estimé que ce qui est doux, simple, uny, ordinaire, c'est-à-dire naturel; celui-là nous esveille, cestuy-ci nous endort.

13. Apporter de mauvaises & sinistres interpretations aux belles actions d'autrui, & les attribuer à des viles & vaines, ou

vitieuses causes ou occasions, comme ceux qui rapportoient la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit de Cesar, dont se picque Plutarque ; les autres encore plus sottement à l'ambition. C'est une grande maladie de jugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'envie contre ceux qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener sa creance à sa portée, & mesurer autrui à son pied, ou bien plustost que tout cela, à foiblesse pour n'avoir pas la veuë assez forte & afferée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté nyfve. Il y en a qui font les ingenieux & subtils à despraver ainsi & obscurcir la gloire des belles actions ; en quoy ils montrent beaucoup plus de mauvais naturel, que de suffisance ; c'est chose aysée, mais fort vilaine.

14. Voyci encore après tout un vray témoignage de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil ; c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, rassis, & sain estat, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour estre capable des divines, surnatu-

à tout, prendre à cœur & se monstrier ou-
 tré & opiniastre en toutes choses, pourveu
 qu'il y aye quelque beau & specieux pre-
 texte de justice, religion, bien public,
 amour du peuple.

Cy-après
 c. 27. 11. Faire l'attristé, l'affligé, & pleureur
 en la mort ou accident d'autrui, & penser
 que ne s'esmouvoir point, ou que bien
 peu, c'est faute d'amour & d'affection, il
 y a aussi de la vanité.

V. l. 2.
 c. 10. 12. Estimer & faire compte des actions
 qui se font avec bruiet, remuement, es-
 clat; desestimer celles qui se font autre-
 ment, & penser que ceux qui procedent de
 ceste façon sombre, douce, & morne, ne
 font rien, sont comme sommeillans & sans
 action; bref estimer plus l'art que la na-
 ture. Ce qui est enflé, bouffi & relevé par
 estude, qui esclatte, bruiet, & frappe le sens
 (c'est tout artifice), est plus regardé & esti-
 mé que ce qui est doux, simple, uny, or-
 dinaire, c'est-à-dire naturel; celuy-là nous
 esveille, cestuy-ci nous endort.

13. Apporter de mauvaises & sinistres
 interpretations aux belles actions d'autrui,
 & les attribuer à des viles & vaines, ou

vitieuses causes ou occasions, comme ceux qui rapportoient la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit de Cesar, dont se picque Plutarque ; les autres encore plus sottement à l'ambition. C'est une grande maladie de jugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'envie contre ceux qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener sa creance à sa portée, & mesurer autrui à son pied, ou bien plustost que tout cela, à foiblesse pour n'avoir pas la veüe assez forte & assurée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté ny sive. Il y en a qui font les ingénieux & subtils à despraver ainsi & obscurcir la gloire des belles actions ; en quoy ils monstrent beaucoup plus de mauvais naturel, que de suffisance ; c'est chose aysée, mais fort vilaine.

14. Voyci encore après tout un vray témoignage de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil ; c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, rassis, & saine estat, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour estre capable des divines, surnatu-

relles, comme de la divination, prophétie, revelation, invention, &, comme l'on dict, entrer au cabinet des Dieux, faut qu'il soit malade, disloqué, déplacé de son affiette naturelle, & comme corrompu, *corruptus*, ou par extravagance, extaze, enthousiasme, ou par assopissement : d'autant que, comme l'on sçait, les deux voyes naturelles d'y parvenir sont la fureur & le sommeil. Et ainsi l'esprit n'est jamais si sage que quand il est fol, ny plus veillant que quand il dort : jamais ne rencontre mieux que quand il va de costé & de travers ; ne va, ne vole & ne voit si haut que quand il est abbatu & au plus bas. Et ainsi faut qu'il soit miserable, comme perdu & hors de foy, pour estre heureux.

15. Finalement, y pourroit-il avoir plus grande faute en jugement que n'estimer point le jugement, ne l'exercer, relever, & lui preferer la memoire & l'imagination ou fantasie ? Voyons ces grandes, doctes, & belles harangues, discours, leçons, sermons, livres, que l'on estime & admire tant, produicts par les plus grands hommes de ce siecle (j'en excepte quelques-

uns & peu); qu'est-ce tout cela , qu'un entassement & enfileure d'allegations , un recueil & ramas du bien d'autrui (œuvre de memoire , & diverse leçon , & chose très-aisée ; car cela se trouve tout trié & arrangé : tant de Livres sont faictz de cela) avec quelques poinctes & un bel agenferment (œuvre de l'imagination) & voylà tout ? Ce n'est souvent que vanité , & n'y reluiçt aucun traict de grand jugement , ny d'infigne vertu : aussi souvent sont les auteurs d'un jugement foible & populaire , & corrompus en la volonté. Combien est-il plus beau d'ouir un payfant , un marchand parlant en son patois , & disant de belles propositions & veritez , toutes seiches & cruës , sans art ny façon , & donnant des advis bons , & utiles , produictz d'un sain , fort , & solide jugement !

En la volonté y a bien autant ou plus de miseres , & encore plus miserables ; elles sont hors nombre : en voyci quelques-unes.

1. Vouloir plustost apparoir homme de bien , que de l'estre ; l'estre plustost à autrui qu'à soy.

10.
De la
volonté.

2. Estre beaucoup plus prompt & volontaire à la vengeance de l'offense, qu'à la reconnaissance du bien-faict; tellement que c'est courvée & regret que reconnoistre, plaisir & gain de se venger: preuve de nature maligne. *Gratia oneri est, ultio in quaestu habetur.*

3. Estre plus aspre à hayr qu'à aymer; à mesdire qu'à louer; se paistre & mordre plus volontiers & avec plus de plaisir au mal qu'au bien d'autrui; le faire plus valoir, s'estendre plus à en discourir, y exercer son stile, tesmoin tous les Escrivains, Orateurs, & Poëtes, qui sont lasches à reciter le bien, éloquents au mal. Les mots, les inventions, les figures, pour mesdire, brocarder, sont bien autres, plus riches, plus emphatiques, & significatifs, qu'au bien dire & louer.

L. 2. c 3. 4. Fuir à mal faire, & entendre au bien, non par le bon ressort purement, par la raison naturelle, & pour l'amour de la vertu, mais pour quelque autre consideration estrangere, quelquesfois lasche & sordide de gain & profit, de vaine gloire, d'esperance, de crainte, de coustume, de compagnee: bref non pour soy & son devoir simplement,

mais pour quelque occasion & circonstance externe. Tous sont gens de bien par occasion & par accident. Voylà pourquoy ils le sont inégalement, diversement, non perpétuellement, constamment, uniformement.

5. Aymer moins celuy que nous avons offensé, à cause que nous l'avons offensé : chose estrange ! ce n'est pas tousiours de crainte qu'il en veuille prendre sa revanche, car peust-estre l'offensé ne nous en veut pas moins de bien, mais c'est de ce que sa presence nous accuse & nous ramentoit nostre faute & indiscretion. Que si l'offensant n'ayme pas moins, c'est preuve qu'il ne l'a pas voulu offenser : car ordinairement qui a eu la volonté d'offenser, ayme moins après l'offensé : *qui offendè, may non pardonna.*

6. Prendre plaisir au mal, à la peine, & au danger d'autrui, desplaisir en son bien, advancement, prosperité (j'entens que soit sans aucune cause ou esmotion certaine & particuliere de hayne, c'est autre chose, provenant du vice singulier de la personne), je parle icy de la condition commune & naturelle, par laquelle, sans aucune particuliere malice, les moins mauvais prennent

plaisir à voir des gens courir fortune sur mer, se faschent d'estre precedez de leurs compagnons, que la fortune dise mieux à autruy qu'à eux; rien quand quelque petit mal arrive à un autre: cela tesmoigne une semence malicieuse en nous.

13.
 Conclu-
 sion des
 miseres
 spirituel-
 les.

Enfin pour monstrier combien grande est nostre misere, je diray que le monde est remply de trois sortes de gens qui y tiennent grande place en nombre & reputation; les superstitieux, les formalistes, les pedans, qui bien que soyent en divers subjects, resorts, & theatres (les trois principaux, religion, vie ou conversation, & doctrine) si sont-ils battus à mesme coin, esprits foibles, mal nez, ou tres-mal instruits, gens tres-dangereux en jugement, touchez de maladie presque incurable. C'est peine perdue de parler à ces gens-là pour les faire radviser; car ils s'estiment les meilleurs & plus sages du monde: l'opiniaistreté est là en son siege. Qui est une fois seru & touché au vif de ces maux-là, il y a peu d'esperance de sa convalescence. Qu'y a-il de plus inepte, & ensemble de plus testu, que ces gens-là? Deux choses les empeschent,

comme a esté dict, foiblesse & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipée de faire bien & mieux que les autres.

Les superstitieux, injurieux à Dieu, & ennemis de la vraye religion, se couvrent de pieté, zele, & affection envers Dieu, jusques à s'y peiner & tourmenter plus que l'on ne leur commande, pensant meriter beaucoup, & que Dieu leur en sçait gré, voire leur doibt de reste; que feriez-vous à cela? Si vous leur dictes qu'ils excèdent & prennent les choses à gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croiront rien, disant que leur intention est bonne (par où ils se pensent sauver) & que c'est par devotion. D'ailleurs ils ne veulent pas quitter leur gain, ny la satisfaction qu'ils en reçoivent, qui est d'obliger Dieu à eux.

Les formalistes s'attachent tout aux formes & au dehors, pensent estre quittes & irreprehensibles en la poursuite de leurs passions & cupiditez, moyennant qu'ils ne fassent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien des formalitez. Voylà un richard qui a ruiné & mis au desespoir de pauvres familles, mais ç'a esté en deman-

Superstitieux.

V. l. 2.

c. 5.

Formalistes.

l. 2.

c. 3.

dant ce qu'il a pensé estre sien, & ce par voye de justice : qui le peult convaincre d'avoir mal fait ? O combien de bienfaicts sont obmis, & de meschancetez se commettent sous le couvert des formes, lesquelles l'on ne sent pas ; dont est bien verifié, *Le souverain droit l'extreme injustice ; & a esté bien dict , Dieu nous garde des formalistes !*

Pedans,
L. 3. c. 13.

Les pedans clabaudeurs après avoir questé & pilloté avec grand estude & peine la science par les livres, en font monstre, & avec ostentation questueusement & mercenairement la desgorgent & mettent au vent. Y a-il gens au monde plus ineptes aux affaires, plus impertinens à toutes choses, & ensemble plus presomptueux & opiniastrés ? En toute langue & nation, pedant, cleric, magister, sont mots de reproche : faire sottement quelque chose c'est le faire en cleric. Ce sont gens qui ont la memoire pleine du sçavoir d'autrui, & n'ont rien de propre. Leur jugement, volonté, conscience, n'en valent rien mieus ; mal habiles, peu sages & prudents, tellement qu'il semble que la science ne leur serve que de les rendre plus

lots, mais encore plus arrogants, caquet-
teurs : ravallent leur esprit & abaastrodissent
leur entendement, mais enflent leur me-
moire. Icy sied bien la misere que nous
venons de mettre la derniere en celles de
l'entendement.

V. Presomption.

C H A P I T R E V I I.

VOYCI le dernier & le plus vilain traict de
la peinture ; c'est l'autre partie de la des-
cription que donne Pline ; c'est la peste de
l'homme, & la mere nourrice des plus
fausses opinions & publiques & particulie-
res, vice toutesfois naturel & originel de
l'homme. Or ceste presomption se doit con-
siderer en tout sens, haut, bas, & à costé,
ledans & dehors, pour le regard de Dieu ;
choses haultes & celestes, basses, des bestes,
le l'homme son compagnon, de soy-mes-
ne ; & tout revient à deux choses, s'esti-
mer trop, & n'estimer pas assez autrui : *qui* Luc. 18.
n se confidebant & aspernabantur alios.
Parlons un peu de chascun.

Premierement pour le regard de Dieu (& Presom-
Tome I. G

ption 2. c'est chose horrible). Toute superstition &
 au re-
 gard de Dieu. faite en religion, ou faux service de Dieu,
 vient de n'estimer pas assez Dieu, ne sentir
 pas & n'avoir pas les opinions, conceptions,
 creances de la Divinité assez hautes, assez
 pures. Je n'entends pas cet assez, à propor-
 tion de la grandeur de Dieu, qui ne reçoit
 point de proportion, étant infini; & ainsi
 est-il impossible de les avoir assez pour ce re-
 gard: mais j'entends assez pour le regard
 de ce que pouvons & devons. Nous n'él-
 evons ny ne guindons pas assez haut &
 ne roidissons assez la pointe de nostre es-
 prit, quand nous imaginons la Divinité
 comment assez! nous la concevons tres
 bassement; nous la servons de mesme tres
 indignement; nous agissons avec elle plu-
 vilement qu'avec certaines creatures. Nou-
 parlons non-seulement de ses œuvres, mai-
 de sa majesté, volonté, jugements, avec
 plus de confiance & de hardiesse, que l'o-
 ne feroit d'un Prince, ou autre homme
 d'honneur. Il y a plusieurs hommes qui re-
 fuseroient un tel service & reconnaissance
 & se tiendroient offencez, & violez, si l'o-
 parloit d'eux, & que l'on employast lei-

nom si vilement & sordidement, l'on entreprend de le mener, flatter, ployer, composer avec luy, affin que je ne dise, braver, menacer, gronder & despiter. Cesar disoit à son Pilote qu'il ne craignist de voguer & le conduire contre le destin & la volonté du ciel & des astres, se fiant sur ce que c'est Cesar qu'il meine. Auguste ayant esté battu de la tempeste sur mer, se prist à deffier le Dieu Neptune : & en la pompe des jeux Circenses, fist oster son image du rang où elle estoit parmy les autres Dieux, pour se venger de luy. Les Thraces, quand il tonne & esclaire, se mettent à tirer fleches contre le ciel, pour ranger Dieu à raison : Xerxès fouetta la mer, & escrivist un cartel de deffi au mont Athos. Et compte l'on d'un Roy Chrestien, voisin du nostre, qu'ayant receu une bastonnade de Dieu, jura de s'en venger, & voulust que de dix ans on ne le priaist & ne parlast-on de luy.

V. l. 2.

c. 10.

V. l. 2.

c. 8.

Audax Japeti genus !

V. l. 3.

Nil mortalibus arduum :

c. 1.

Cælum ipsum petimus stultitia, neque

Per nostrum patimur scelus

Iracunda Jovem ponere fulmina.

Et laissant ces extravagances estranges,

G ij

tout le commun ne verifie-il pas bien clairement le dire de Pline, qu'il n'y a rien plus miserable, & ensemble plus glorieux, que l'homme? Car d'une part il se feinct de tres-hautaines & riches opinions de l'amour, soin & affection de Dieu envers luy, comme son mignon, son unique; & cependant il le sert tres-indignement: comment se peuvent accorder & subsister ensemble une vie & un service si chetif & miserable d'une part, & une opinion & creance si glorieuse & si hautaine de l'autre? C'est estre ange & porceau tout ensemble: c'est ce que reprochoit un grand Philosophe aux Chrestiens, qu'il n'y avoit gens plus fiers & glorieux à les ouyr parler, & en effect plus lasches & vilains.

De la
Nature.

Il nous semble aussi que nous pesons & importons fort à Dieu, au monde, à toute la nature, qu'ils se peinent & ahanent en nos affaires, ne veillent que pour nous, dont nous nous esbahissons des accidents qui nous arrivent; & cecy se voit encore mieux à la mort. Peu de gens se resolvent & croient que ce soit leur dernière heure; & presque tous se laissent lors piper à l'es-

perance. Cela vient de presumption, nous faisons trop de cas de nous, & nous semble que l'univers a grand interest à nostre mort; que les choses nous faillent à mesure que nous leur faillons, ou qu'elles mesmes se faillent à mesure qu'elles nous faillent; qu'elles vont mesme branle avec nous, comme à ceux qui vont sur l'eau; que le ciel, la terre, les villes, se remuent: nous pensons tout entraîner avec nous; nul de nous ne pense assez n'estre qu'un.

Après cela l'homme croit que le ciel, les estoiles, tout ce grand mouvement celeste^{4.} Du Ciel. & branle du monde, n'est fait que pour lui. *Tot circa unum caput tumultuantes deos.* Et le poure miserable est bien ridicule. Il est ici bas logé au dernier & pire estage de ce monde, plus essongné de la voulte celeste, en la cloaque & sentine de l'univers, avec la bourbe & la lie, avec les animaux de la pire condition, subject à recevoir tous les excrements & ordures, qui luy pleuvent & tombent d'en haut sur la teste, & ne vift que de cela, & à souffrir les accidents qui lui arrivent de toutes parts: & se fait croire qu'il est le maistre commandant à tout; que

toutes creatures, mesmes ces grands corps lumineux, incorruptibles, desquels il ne peut sçavoir la moindre vertu, & est contraint tout transi les admirer, ne bramlent que pour luy & son service. Et pource qu'il mendie, chetif qu'il est, son vivre, son entretien, ses commoditez, des rayons, clarté & chaleur du soleil, de la pluye, & autres desgouts du ciel & de l'air, il veust dire qu'il jouist du ciel & des elements, comme si tout n'avoit esté fait & ne se remuoit que pour luy. En ce sens l'oyson en pourroit dire autant, & peut-estre plus justement & constamment. Car l'homme qui reçoit aussi souvent des incommoditez de là haut, & n'a rien de tout cela en sa puissance ny en son intelligence, & ne les peut deviner, est en perpétuelle transse, fiebvre & crainte que ces corps superieurs ne bramlent pas bien à propos & à poinct nommé pour luy, & qu'ils luy causent sterilité, maladies, & toutes choses contraires, tremble sous le fais: où les bestes reçoivent tout ce qui vient d'en haut, sans allarme ny apprehension de ce qui adviendra, & sans plainte de ce qui est advenu,

comme fait incessamment l'homme : *Non nos causa mundo sumus hyemem astatemque referendi ; suas ista leges habent , quibus divina exercentur : nimis nos suspicimus , s̄ digni nobis videmur , propter quos tanta moveantur ; non tanta calo nobiscum societas est , ut nostro fato sit ille quoque siderum fulgor.* Senec.

Pour le regard des choses basses, terrestres, sçavoir tous animaux, il les desdaigne & desestime comme si du tout elles n'appartenoient au mesme maistre ouvrier, & n'estoient de mesme mere, & de mesme famille avec luy, comme si elles ne le touchoient & n'avoient aucune part ou relation à luy. Et de là il vient à en abuser & exercer cruaulté, chose qui rejalist contre le maistre commun & universel qui les a faictes, qui en a soin, & a dressé des loix pour leur bien & conservation, les a advantagées en certaines choses, renvoye l'homme souvent vers elles, comme à une escholle. Mais cecy est le subject du Chapitre suivant.

Finalemēt, mais principalement ceste presumption doit estre considerée en l'homme. ^{5.} Des animaux. ^{6.} De l'homme mesme.

me mesme, c'est-à-dire pour le regard de foy & de l'homme son compaignon, au dedans, au progres de son jugement & de ses opinions; & au dehors en communication

Trois de grez de presomption humaine. & conversation avec autrui. Sur quoy nous considererons trois choses, comme trois chefs qui s'entresuivent, où l'humanité monstre bien en sa sorte foiblesse la folle

1 Croire, mescroire. La premiere au croire ou mescroire, où sont à noter deux vices contraires, qui sont ordinaires en la condition humaine. L'un & plus commun est une legereté, *qui cito credit, levis est corde*, & trop grande facilité à croire & recevoir tout ce que l'on propose avec quelque apparence ou autorité. Cecy appartient à la niaise simplicité, mollesse, & foiblesse du petit peuple, des esprits effeminez, malades, superstitieux, estonnez, indiscrettement zelez, qui comme la cire reçoivent facilement toute impression, se laissent prendre & mener par les oreilles. Suyvant cecy nous voyons presque tout le monde mené & emporté aux opinions & creances, non par choix & jugement, voire souvent avant l'age & discretion, mais par la coustume du pays, où

instruction receue en jeunesse, ou par rencontre, comme par une tempeste; & là se trouve tellement collé, hypotecqué & aservy, qu'il ne s'en peust plus desprendre. *Veluti tempestate delati ad quamcunque disciplinam, tanquam ad saxum adherescunt.* Le monde est ainsi mené, nous nous en fions & remettons à autrui : *unusquisque mavult credere quam judicare ; versat nos & precipitat traditus per manus error, ipsa consuetudo assentiendi periculosa & lubrica.* Or ceste telle facilité populaire, bien que ce soit en verité foiblesse, toutesfois n'est pas sans quelque presomption. Car c'est trop entreprendre que croire adherer & tenir pour vray & certain si legerement, sans sçavoir que c'est, ou bien s'enquerir des causes, raisons, consequences, & non de la verité. On dict, d'où vient cela? comment se fait cela? presupposant que cela est bien vray; & il n'en est rien: on traicte, agite les fondemens & effects de mille choses qui ne furent jamais, dont tout le *pro* & *contra* est faux. Combien de bourdes, fauls & supposez miracles, visions & revelations receuës au monde, qui ne furent

jamais! Et pourquoy croira-l'on une merveille, une chose non humaine ny naturelle, quand l'on peult destourner & elider la verification par voye naturelle & humaine? La verité & le mensonge ont leurs visages conformes; le port, le goust & les alleures pareilles; nous les regardons de mesme œil: *ita sunt finitima falsa veris, ut in precipitem locum non debeat se sapiens committere.* L'on ne doit croire d'un homme que ce qui est humain, s'il n'est autorisé par approbation surnaturelle & surhumaine, qui est Dieu seul, qui seul est à croire en ce qu'il dict, pource qu'il le dict.

L'autre vice contraire est une forte & audacieuse temerité de condamner & rejeter, comme faulces, toutes choses que l'on n'entend pas, & qui ne plaisent & ne reviennent au goust. C'est le propre de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mesmes, qui font les habiles & les entendus, spécialement heretiques, sophistes, pedans; car se sentants avoir quelque poincte d'esprit, & de voir un peu plus clair que le commun, ils se donnent loy & autorité de decider

& refouldre de toutes choses. Ce vice est beaucoup plus grand & vilain que le premier; car c'est folie enragée de penser sçavoir jusques où va la possibilité, les efforts & bornes de nature, la portée de la puissance & volonté de Dieu, & vouloir ranger à soy & à sa suffisance le vray & le fauls des choses; ce qui est requis pour ainsi & avec telle fierté & assurance refouldre & definir d'icelles. Car voyci leur jargon: Cela est fauls, impossible, absurde. Et combien y a-il de choses, lesquelles pour un temps nous avons rejettées avec risée comme impossibles, que nous avons esté contraincts d'advouer après, & encore passer outre à d'autres plus estranges! & au rebours combien d'autres nous ont esté comme articles de foy, & puis vaines mensonges!

La seconde, qui suit & vient ordinairement de ceste premiere, est d'affirmer ou reprouver certainement & opiniastrément ce que l'on a legerement creu ou mescreu. Ce second degré adjouste au premier opiniastrété, & ainsi accroist la presomption. Ceste facilité de croire avec le temps s'endurcist & degene en opiniastrété in-

8.
2. Affir-
mer, con-
damner.

vincible & incapable d'amendement; voire l'on va jusques là, que souvent l'on souffert plus les choses que l'on sçait & que l'on entend moins : *majorem fidem homines adhibent iis qua non intelligunt : cupiditate humani ingenii lubentius obscura creduntur* : l'on parle de toutes choses par resolution. Or l'affirmation & opiniastreté sont signes ordinaires de bestise & ignorance, accompagnée de folie & arrogance.

9.
3. Per-
suader.

La troisieme, qui suit ces deux, & qui est le faiste de presumption, est de persuader, faire valoir & recevoir à autrui ce que l'on croit, & les induire voire impérieusement avec obligation de croire, & inhibition d'en douter. Quelle tyrannie ! Quiconque croit quelque chose, estime que c'est œuvre de charité de le persuader à un autre; & pour ce faire ne craint point d'ajouter de son invention autant qu'il voit estre nécessaire à son compte, pour supplir au défaut & à la résistance qu'il pense estre en la conception d'autrui. Il n'est rien à quoy communement les hommes soient plus tendus qu'à donner voye à leurs opinions : *nemo sibi tantum errat, sed aliis*

erroris causa & author est. Où le moyen ordinaire fault, l'on y adjouste le commandement, la force, le fer, le feu. Ce vice est propre aux dogmatistes & à ceux qui veulent gouverner & donner loy au monde. Or pour venir à bout de cecy & captiver les creances à foy, ils usent de deux moyens. Par le premier ils introduisent des propositions generalles & fondamentales, qu'ils appellent principes & presuppositions, desquelles ils enseignent n'estre permis de doubter ou disputer: sur lesquelles ils bastissent après tout ce qui leur plaist, & meinent le monde à leur poste: qui est une piperie, par laquelle le monde se remplit d'erreurs & de mensonges. Et de fait, si l'on vient à examiner ces principes, l'on y trouvera de la faulseté & de la foiblesse autant ou plus qu'en tout ce qu'ils en veulent tirer & despendre: & se trouvera tousjours autant d'apparence aux propositions contraires.

Il y en a de nostre temps qui ont changé & renversé les principes & reigles des Anciens en l'astrologie, en la medecine, en la geometrie, en la nature & mouvement des vents. Toute proposition humaine a autant

Copernicus, Paracelsus.

d'autorité que l'autre, si la raison n'en fait la différence. La vérité ne dépend point de l'autorité ou témoignage d'homme : il n'y a point de principes aux hommes si la Divinité ne les leur a révélés : tout le reste n'est que songe & fumée. Or ces Messieurs icy veulent que l'on croye & reçoive ce qu'ils disent, & que l'on s'en fie à eux, sans juger ou examiner ce qu'ils baillent, qui est une injustice tyrannique. Dieu seul, comme a esté dict, est à croire en tout ce qu'il dict, pource qu'il le dict : *qui a semetipso loquitur, mendax est*. L'autre moyen est par supposition de quelque fait miraculeux, revelation & apparition nouvelle & celeste, qui a esté dextrement practiqué par des立法teurs, generaux d'armées, ou chefs de part. La persuasion premiere, prinse du subject mesme, faist les simples ; mais elle est si tendre & si fresle, que le moindre heurt, mescompte, ou mesgarde, qui y survient, escarbouilleroit tout : car c'est merveille grand, comment de si vains commencements & frivoles causes sont sorties les plus fameuses impressions. Or ceste premiere impression franchie devient après à

s'enfler & grossir merveilleusement, tellement qu'elle vient à s'estendre mesme aux habiles, par la multitude des croyans, des tesmoings, & des ans, à quoi l'on se laisse emporter, si l'on n'est bien fort preparé: car lors il n'est plus besoin de regimber & s'en enquerir, mais simplement croire. Le plus grand & puissant moyen de persuader, & la meilleure touche de verité, c'est la multitude des ans & des croyans: or les fols surpassent de tant les sages: *sanitatis patrocinium est insanientium turba*. C'est chose difficile de resouldre son jugement contre les opinions communes. Tout ce dessus se peult cognoistre par tant d'impostures, badinages, que nous avons veus naistre comme miracles, & ravir tout le monde en admiration, mais incontinent estouffez par quelque accident, ou par l'exacte recherche des clair-voyans, qui ont esclairé de près & descouvert la fourbe, que s'ils eussent eu encore du temps pour se meurir & se fortifier en nature, c'estoit fait pour jamais. Ils eussent esté reçeus & adorez generalement. Ainsi en est-il de tant d'autres qui ont (faveur de fortune) passé & gagné la creance

publicque , à laquelle puis on s'accommode sans aller recognoistre la chose au giste & en son origine : *nusquam ad liquidum fama perducitur*. Tant de sortes de religions au monde , tant de façons superstitieuses , qui sont encore mesmes dedans la Chrestienté , demourées du paganisme , & dont on n'a peu du tout sevrer les peuples. Par tout ce discours nous voyons à quoy nous en sommes , puis que nous sommes menez par tels guides.



SECONDE CONSIDERATION

DE L'HOMME,

*QUI est par comparaison de luy avec tous
les autres animaux.*

CHAPITRE VIII.

NOUS avons considéré l'homme tout entier & simplement en soy, maintenant considérons-le par comparaison avec les autres animaux, qui est un tres beau moyen de le cognoistre. Ceste comparaison est de grand' estendue, a force pieces, de grande science & importance, tres utile, si elle est bien faicte : mais qui la fera ? l'homme ? Il est partie, & suspect, & de faict il n'y procede pas de bonne foy. Cela se monstre bien en ce qu'il ne tient point de mesure & de mediocrité. Tantost il se met beaucoup au dessus de tout, & s'en dict maistre, desdaigne le reste : il leur taille les morceaux, & leur distribue telle portion de facultez & de forces que bon luy semble. Tantost comme par despit il se met beaucoup au dessous, il gronde, se plainct, injurie na-

1.
Compa-
raison
utile &
difficile
en la-
quelle
l'homme
est suf-
pect.

ture comme cruelle marastre, se fait le rebut & le plus miserable du monde. Or tous les deux sont également contre raison, verité, modestie. Mais comment voulez-vous qu'il chemine droictement & également avec les autres animaux, qu'il ne le fait pas avec l'homme son compaignon, ny avec Dieu, comme nous venons de dire ? Elle est aussi fort difficile à faire, car comment peut l'homme cognoistre les branles internes & secrets des animaux, ce qui se remue au dedans d'eux ? Or estudions à la faire sans passion.

3.
Premierement la police du monde n'est point si fort inégale, si difforme & desreglée, & n'y a point si grande disproportion entre ses pieces : celles qui s'approchent & se touchent, se ressemblent peu plus, peu moins. Ainsi y a-il un grand voisinage & cousinage entre l'homme & les autres animaux. Ils ont plusieurs choses pareilles & communes : & ont aussi des différences, mais non pas si fort eslongnées & disparatees, qu'elles ne se tiennent : l'homme n'est du tout au dessus, ny du tout au dessous : tout ce qui est sous le Ciel, dict la sagesse de Dieu, court mesme fortune.

Ecclesi.

Parlons premierement des choses qui leur ^{3.} sont communes, & à peu près pareilles, qui ^{Choses commu- nes.} sont engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre, mourir. *Idem interitus hominis & jumentorum: & aqua utriusque conditio.* Et ^{Ecclesi.} ^{4.} ce sera contre ceux qui se plaignent, disans que l'homme est le seul animal disgracié de nature, abandonné, nud sur la terre nue, sans couverts, sans armes, lié, garotté, sans instruction de ce qui luy est propre; là où tous les autres sont revestus de coquilles, gouffes, escosses, poils, laine, bourre, plumes, escailles; armez de grosses dents, cornes, griffes pour assaillir & deffendre, instruits à nager, courir, voler, chanter, chercher sa pasture; & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ny rien que pleurer sans apprentissage & peine. Toutes ces plainctes, qui regardent la composition premiere & condition naturelle, sont injustes & fausses: nostre peau est aussi suffisamment pourveuë contre les injures du temps, que la leur, tesmoins plusieurs nations (comme se dira cy-après) qui n'ont ^{1.} ^{Nudité} encore sceu que c'est que vestemens: & nous tenons aussi descouvertes les parties ^{té c. 14.}

- qu'il nous plaist, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomach, les Dames mesmes delicates, la poitrine. Les liaisons & emmaillotemens ne sont point nécessaires, tesmoins les Lacedemoniens & maintenant les Suisses, Allemans, qui habitent les pays froids, les Basques & les Vagabonds qui se disent Egyptiens. Le pleurer est aussi commun aux bestes: la plupart des animaux se plainct, gemist quelque temps après leur naissance. Quant aux armes, nous en avons de naturelles, & plus de mouvemens des membres, & en tirons plus de service naturellement & sans leçon. Si quelques bestes nous surpassent en cest endroit, nous en surpassons plusieurs autres. L'usage du manger est aussi en eux & en nous tout naturel & sans instruction. Qui doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? Et la terre en produict & luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture & artifice, tesmoins tant de nations, qui, sans labourage, industrie & soin aucun, vivent plantureusement. Quant au parler, l'on peult bien dire que s'il n'est point naturel,
1. Em-
maillo-
temens.
3. Pleu-
rer.
4. Ar-
mes.
5. Man-
ger.
6. Par-
ler.

il n'est point nécessaire : mais il est commun à l'homme avec tous animaux. Qu'est-ce autre chose que parler, ceste faculté que nous leur voyons de se plaindre, se resjouir, s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour ? Et comme nous parlons par gestes & mouvement des yeux, de la teste, des mains, des espaules (en quoy se font sçavans les muets) aussi font les bestes, comme nous voyons en celles qui n'ont pas de voix, lesquelles toutesfois s'entrefont des offices mutuels: & comme à certaine mesure les bestes nous entendent, aussi nous les entendons. Elles nous flattent, nous menacent, nous requierent, & nous elles. Nous parlons à elles, & elles à nous, & si nous ne nous entr'entendons parfaitement, à qui tient-il ? à elles ou à nous ? c'est à deviner. Elles nous peuvent bien estimer bestes par ceste raison, comme nous elles : mais encore nous reprochent - elles que nous ne nous entr'entendons pas nous - mesmes. Nous n'entendons pas les Basques, les Bretons, & elles s'entr'entendent bien toutes, non seulement de mesme espece, mais, qui plus est, de diverse : en certain abbayer du chien,

7. Intel-
ligence
mutuel-
le.

le cheval cognoist qu'il y a de la cholere ; & en autre voix il cognoist qu'il n'y en a point. Au reste elles entrent en intelligence avec nous. En la guerre, aux combats, les elephans, les chiens, les chevaux s'entendent avec nous, font leurs mouvemens accordans à poursuivre, arrester, donner, reculer ; ont paye, solde & part au butin, comme il s'est practiqué en la nouvelle conqueste des Indes. Voilà des choses communes à tous & à peu près pareilles.

4.
Diffé-
rences &
advan-
tages.
De
l'hom-
me.

Venons aux differences & avantages des uns sur les autres. L'homme est singulier & excellent en aucunes choses par dessus les animaux : & en d'autres les bestes ont le dessus, afin que toutes choses soyent ainsi entrelassées & enchainées en ceste generale police du monde & de nature. Les avantages certains de l'homme sont les grandes facultez de l'ame, la subtilité, vivacité & suffisance d'esprit à inventer, juger, choisir : la parole pour demander & offrir ayde & secours : la main pour executer ce que l'esprit aura de soy inventé, & appris d'autrui : la forme aussi du corps, grande diversité de mouvemens des membres, dont

il tire plus de service de son corps.

Les avantages des bestes, certains & hors de dispute, sont ou generaux ou particuliers. Les generaux sont santé, qui leur est bien plus forte & constante. Le serain ne leur nuit point, ne sont subjectes aux defluxions, d'où sont causées presque toutes maladies : l'homme couvert de toit & de pavillon à peine s'en peust-il garder. Moderation d'appetits & d'actions, innocence, seureté, repos & tranquillité de vie, une liberté pleine & entiere sans honte, crainte, ny ceremonie aux choses naturelles & licites (car l'homme est seul qui a à se dérober & se cacher en ses actions, & duquel les deffauts & imperfections offensent ses compagnons), exemption de tant de vices & desreiglemens, superstition, ambition, avarice, envie. Les particuliers sont l'habitation & demeure pure, haute, saine, & plaisante des oyseaux en la region de l'air. La suffisance d'aucuns arts, comme de baf-tir aux arondelles, & autres oyseaux, tistre & coudre aux araignées, de la medecine en plusieurs animaux, musique aux rossignols. Les effects & proprietéz merveilleuses, ini-

5.
Des bes-
tes.
Gene-
raux.

Particu-
liers.

1.

2.

3.

mitables, voire inimaginables, comme la propriété du poisson remora à arrêter les plus grands vaisseaux de mer, comme il se fist de la galere capitanesse de Marc-Antoine, & le mesme de celle de Caligula; de la torpille à endormir les membres d'autrui bien eslongnez & sans le toucher; de l'herisson à pressentir les vents; du cameleon & du poulpe à prendre les couleurs.

4. Les prognostiques, comme des oyseaux en leurs passages de contrée en autre, selon les saisons diverses; de toutes bestes meres à cognoistre de tous leurs petits, qui doit estre le meilleur: car estant question de les sauver du danger, ou rapporter au nid, elles commencent tousiours par le meilleur, qu'elles sçavent & prognostiquent tel. En toutes ces choses l'homme est de beaucoup inférieur, & en plusieurs il n'y vaut du tout rien: l'on y peust adjouster, si l'on veust, la longueur de vie, qui en certains animaux passe sept ou huit fois le plus long terme de l'homme.

6. Les avantages, que l'homme pretend sur les bestes, mais qui sont disputables, & qui peust-estre sont au rebours pour les

Advantages disputables

Bestes contre l'homme, sont plusieurs. Premièrement, les facultez raisonnables; discours, ratiocination, discipline, jugement, prudence. Il y a icy deux choses à dire: l'une est de la verité du faict. C'est une question grande, si les bestes sont privées de toutes ces facultez spirituelles. L'opinion qui tient qu'elles n'en sont pas privées, ains qu'elles les ont, est la plus authentique & plus vraye: elle est tenue des plus graves Philosophes, mesmement Aristote, Galien, Porphyre, Plutarque: soutenue par ceste raison; la composition du cerveau, qui est la partie de laquelle l'ame se sert pour ratiociner, est toute pareille & mesme aux bestes qu'aux hommes: confirmée par experience; les bestes des singuliers concluent les universels; du regard d'un homme seul cognoissent tous hommes; sçavent conjoindre & diviser, & distinguer le bon du mauvais, pour leur vie, liberté, & de leurs petits. Voire se lisent & se voyent, si l'on y veut bien prendre garde, plusieurs traicts faicts par les bestes, qui surpassent la suffisance, subtilité, & tout l'engin du commun des hommes; j'en veux ici rap-

1.
Ratiocination.

Question si les bestes ratiocinent.

porter quelques-uns plus signalez. Le renard voulant passer sur la glace d'une riviere gelée, applique l'oreille contre la glace, pour sentir s'il y a du bruit, & si l'eau court au-dessous, pour sçavoir s'il faut avancer ou reculer; dont s'en servent les Thraciens voulans passer une riviere gelée: le chien, pour sçavoir au quel des trois chemins se sera mis son maître, ou l'animal qu'il cherche, après avoir fleuré & s'estre assuré des deux, qu'il n'y a passé pour n'y sentir la trace, sans plus marchander ny fleurer, il s'eslance dedans le troisieme. Le mulet du Philosophe Thales portant du sel & traversant un ruisseau, se plongeoit dedans avec la charge, pour la rendre plus legere, l'ayant une fois trouvée telle, y estant par accident tombé; mais estant après chargé de laine ne s'y plongeoit plus. Plutarque dict avoir veu en un batteau, un chien jettant en un vaisseau des cailloux, pour faire monter l'huile qui estoit trop basse. Autant s'en dict des corbeaux de Barbarie, pour faire monter l'eau quand elle est basse, & qu'ils veulent boire. De mesme, les elephans portans des pierres &

pieces de bois dedans la fosse où un autre leur compagnon se trouve engagé, pour luy ayder à en fortir. Les bœufs des jardins royaux de Suzé, apprins à faire cent tours de roue à l'entour d'un puits, pour en tirer de l'eau, & en arroser les jardins, n'en vouloyent jamais faire davantage, & ne failloyent aussi jamais au compte. Toutes ces choses comment se peuvent-elles faire sans discours & ratiocination, conjonction & division? C'est en estre privé, que ne cognoistre cela: la dexterité de tirer & attacher les dards & javelots des corps avec fort peu de douleur, qui est aux elephans: le chien dont parle Plutarque, qui en un jeu publicq sur l'eschafaud contrefaisoit le mort, tirant à la fin, tremblant, puis se roidissant, se laissant entraîner, puis peu à peu se relevant, & levant la teste faisoit le ressuscité; tant de singeries & de tours estranges que font les chiens des basteleurs, les ruses & inventions de quoy les bestes se couvrent des entreprinſes que nous faisons sur elles: la mesnagerie & grande providence des fourmis à estendre au dehors leurs grains pour les esventer, seicher, affin qu'ils ne moisissent

& corrompent, à ronger le bout du grain, afin qu'il ne germe & se face semence; la police des mouches à miel, où y a si grande diversité d'offices & de charges, & une si grande constance.

7.
Opposition de
l'instinct
naturel.

Pour rabattre tout cecy aucuns malicieusement rapportent toutes ces choses à une inclination naturelle, servile, & forcée: mais outre que cela ne peust estre, ny entrer en imagination, car il y faut enumeration de parties, comparaison, discours par conjunction, & division, & consequences: aussi ne sçauroyent-ils dire ce que c'est que ceste inclination & instinct naturel. Encore ce dire se retorque contr'eux; car il est sans comparaison plus noble, honorable, & ressemblant à la Divinité, d'agir par nature, que par art & apprentissage; estre conduict & mené par la main de Dieu, que par la sienne, & reiglement agir par naturelle & inevitable condition, que reiglement par liberté fortuite & temeraire. Par ceste opposition d'instinct naturel ils les veulent aussi priver d'instruction & discipline tant active que passive: mais l'experience les desment; car elles la reçoivent, tesmoins les pies, perro-

quets, merles, chiens, comme a esté dict; & la donnent, tesmoins les rossignols, & sur tout les elephans, qui passent tous animaux en docilité & toute sorte de discipline & suffisance.

Quant à ceste faculté de l'esprit, dont l'homme se glorifie tant, qui est de spiritualiser les choses corporelles & absentes, les despouillant de tous accidens pour les concevoir à sa mode, *nam intellectum est in intelligente ad modum intelligentis*, les bestes en font de mesme, le cheval accoustumé à la guerre dormant en sa lictiere tremousse & fremist, comme s'il estoit en la meslée, conçoit un son de tambour, de trompette, une armée: le levrier en songe haletant, allongeant la queue, secouant les jarrets, conçoit un lievre spirituel: les chiens de garde grondent en songeant, & puis jappent tout à fait, imaginant un estranger arriver. Pour conclurre ce premier poinct, il faut dire que les bestes ratiocinent, usent de discours & jugement, mais plus foiblement & imparfaitement que l'homme. Elles sont inférieures en cela à l'homme, & non pas qu'elles n'y ayent du

8.

tout point de part. Elles sont inférieures à l'homme, comme entre les hommes les uns sont inférieurs aux autres, & aussi entre les bestes s'y trouve telle difference : mais encore y a-il plus grande difference entre les hommes; car, comme se dira après, il y a plus grande distance d'homme à homme, que d'homme à beste.

9. L'autre poinct à dire en ceste matiere est, que ceste préeminence & avantage d'entendement & autres facultez spirituelles, que l'homme pretend, luy est bien cher vendu, & luy porte plus de mal que de bien; car c'est la source principale des maux qui le pressent, vices, passions, maladies, irresolution, trouble, desespoir : de quoy sont quittes les bestes à faute de ce grand avantage, tesmoin le porceau de Pyrrho, qui mangeoit paisiblement au navire durant la grande tempeste qui transissoit de peur toutes les personnes qui y estoient. Il semble que ces grandes parties de l'ame ont esté desniées aux bestes, à tout le moins retranchées & baillées chetives & foibles pour leur grand bien & repos, & données à l'homme pour son grand tourment : car par

icelles il s'agite & travaille, se fasche du passé, s'estonne & se trouble pour l'advenir; voire il imagine, apprehende & craint des maux qui ne sont & ne seront point. Les animaux n'apprehendent le mal, que lors qu'ils le sentent: estans eschappez sont en pleine seureté & repos. Voilà comment l'homme est le plus miserable, par où l'on le pensoit plus heureux: dont il semble qu'il eust mieux valu à l'homme n'estre point doué & garni de routes ces belles & celestes armes, puis qu'il les tourne contre soy à son mal & sa ruyne. Et de faict nous voyons que les stupides & foibles d'esprit vivent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les fort spirituels.

Un autre avantage que l'homme pretend sur les bestes est une seigneurie & puissance de commander, qu'il pense avoir sur les bestes: mais outre que c'est un avantage que les hommes mesmes ont & exercent les uns sur les autres, encore cecy n'est-il pas vray. Car où est ce commander de l'homme, & cest obeir des bestes? C'est une chimere; & les hommes craignent plus les bestes, qu'elles ne font les hommes. L'homme a

10.
2. Sete
& com-
mande-
ment.

Gen. 1. bien à la verité grande préeminence par dessus les bestes, *ut praesit piscibus maris, volatilibus caeli, bestiis terra*; & c'est à cause de sa belle & droicte forme, de sa sagesse & prerogative de son esprit: mais non pas qu'il leur commande, ny qu'elles luy obeïssent.

II.
3. Liber-
té, Servi-
tude.
Il y a encore un autre avantage voisin de cestuy-cy, pretendu par l'homme, qui est une pleine liberté, reprochant aux bestes la servitude, captivité, subjection, mais c'est bien mal à propos. Il y a bien plus de subject & d'occasion de le reprocher à l'homme, tefmoins les esclaves non seulement faicts par force, & ceux qui descendent d'eux, mais encore les volontaires, qui vendent à purs deniers leur liberté, ou qui la donnent de gayeté de cœur, ou pour quelque commodité, comme les escrimeurs anciens à outrance, les femmes à leurs dames, les soldats à leurs capitaines. Or il n'y a rien de tout cela aux bestes: elles ne s'asservissent jamais les unes aux autres; ne vont point à la servitude, ny activement, ny passivement, ny pour asservir, ny pour estre asservies: & sont en toutes façons plus libres que les hommes. Et ce que l'homme va à la chasse;

prend , tue , mange les bestes , aussi est-il prins , tué , mangé par elles à son tour , & plus noblement , de vive force , non par finesse , & par art , comme il faict ; & non seulement d'elles , mais de son compagnon , d'un autre homme , chose bien vilaine : les bestes ne s'assemblent en troupe , pour aller destruire , ravager & prendre esclave une autre troupe de leurs semblables , comme font les hommes.

Le quatrieme & grand avantage pretendu par l'homme est en la vertu : mais de la morale il est disputable ; car la reconnaissance , l'amitié officieuse , la fidelité , la magnanimité , & tant d'autres , qui consistent en société & conversation , sont bien plus vives , plus expresses & constantes qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Lyfimachus demeura sur le liect de son maistre mort sans vouloir jamais manger ny boire ; & se jetta au feu où fut mis le corps de son maistre , & s'y laissa brusler avec luy : tout le mesme en fist un autre appartenant à un certain Pyrrhus : celui du sage Hesiode decela les meurtriers de son maistre : un autre de mesme en la presence

12.
4. Vertu.

du roy Pyrrhus & de toute son armée: un auttre qui ne cessa, comme affirme Plutarque, allant de ville en ville, jusques à ce qu'il eust fait venir en justice le sacrilege & voleur du Temple d'Athenes. L'histoire est celebre du lyon hoste & nourricier d'Androclus esclave son medecin, qu'il ne voulust toucher luy ayant esté exposé, ce qu'Apion dict avoir veu à Rome. Un elephant ayant par cholere tué son gouverneur, par repentance ne voulut plus vivre, boire, ny manger. Au contraire il n'y a animal au monde injuste, ingrat, mesconnoissant, traître, perfide, menteur, & dissimulé au pris de l'homme. Au reste puis que la vertu est en la moderation de ses appetits, & à brider les voluptez, les bestes sont bien plus reiglées que nous, & se contiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non seulement elles ne sont point touchées ny passionnées de cupiditez non naturelles, superflues & artificielles, qui sont vicieuses toutes, & infinies, comme les hommes qui y sont pour la pluspart tous plongez: mais encore aux naturelles, comme boire & manger, l'accointance des males & femelles.

les, elles y sont beaucoup plus moderées & retenues. Mais pour voir qui est plus vertueux & vicieux de l'homme ou de la beste, & faire à bon escient honte à l'homme devant la beste, prenons la plus propre & convenable vertu de l'homme, c'est comme porte son nom, l'humanité; comme le plus estrange & contraire vice, c'est cruauté. Or en cecy les bestes ont bien de quoy faire rougir l'homme, en ces huit mots: Elles ne s'attaquent & n'offensent gueres ceux de leur genre, *Major serpentum ferarumque concordia quàm hominum*: ne combattent que pour très grandes & justes causes, defense & conservation de leur vie, liberté, & leurs petits: avec leurs armes naturelles & ouyertes, par la seule vive force & vaillance d'une à une, comme en duels & non en troupe, ny par dessein: ont leurs combats courts & tost expediez, jusques à ce que l'une soit blessée ou qu'elle cede: & le combat finy, la querelle, la haine, & la cholere est aussi terminée. Mais l'homme n'a querelle que contre l'homme: pour des causes non seulement legeres, vaines & frivoles, mais souvent injustes: avec armes artificiel-

Huma-
nité, cru-
auté.

les & traistresses : par fraudes & mauvais moyens : en troupe & assemblée faicte avec dessein : faict la guerre fort longuement & sans fin , jusques à la mort : & ne pouvant plus nuire , encore la haine & la cholere dure.

13.
Conclu-
sion de
ceste se-
conde
confide-
ration.

La conclusion de ceste comparaison est que vainement & mal l'homme se glorifie tant par dessus les bestes. Car si l'homme a quelque chose plus qu'elles , comme est principalement la vivacité de l'esprit & de l'entendement , & les grandes facultez de l'ame : aussi en eschange est-il subject à mille maux , dont les bestes n'en tiennent rien : inconstance , irresolution , superstition , soyn penible des choses à venir , ambition , avarice , envie , curiosité , detraction , mensonge , un monde d'appetits desreiglez , de mescontentemens & d'ennuis. Cest esprit dont l'homme faict tant de feste , luy apporte un million de maux , & plus lors qu'il s'agite & s'efforce. Car non-seulement il nuit au corps , trouble , rompt , & lasse la force & les fonctions corporelles , mais encore soy-mesme s'empesche. Qui jette les hommes à la folie , à la manie , que la poincte ,

Folie ,
manic ,

l'agilité & la force propre de l'esprit ? Les ^{voyez a-} plus subtiles folies & excellentes manies ^{près, c.} viennent des plus rares & vives agitations ^{16. art.} 13.

de l'esprit, comme des plus grandes amiti-
tuez naissent les plus grandes inimitiez; &
des santez vigoureuses, les mortelles ma-
ladies. Les melancholiques, dict Platon, sont
plus capables de science & de sagesse; mais
aussi de folie. Et qui bien regardera, trouvera
qu'aux elevations & saillies de l'ame libre il
y a quelque grain de folie; ce sont à la ve-
rité choses fort voisines. Pour simplement
vivre bien selon nature, les bestes sont de
beaucoup plus advantagées, vivent plus li-
bres, assurees, moderées, contentes. Et
l'homme est sage qui les considere, qui s'en
faict leçon & son profit; en ce faisant il se
forme à l'innocence, simplicité, liberté &
douceur naturelle, qui reluit aux bestes, &
est toute alterée & corrompue en nous par
nos artificielles inventions & desbauches,
abusant de ce que nous disons avoir par-
dessus elles, qui est l'esprit & jugement. Et
Dieu tant souvent nous renvoye à l'eschole
& à l'exemple des bestes, du milan, la ci-
cogne, l'arondelle, tourterelle, la fourmy,

le bœuf & l'asne, & tant d'autres. Au reste, il se faut souvénir qu'il y a quelque commerce entre les bestes & nous, quelque relation & obligation mutuelle, ne fust-ce que parce qu'elles sont à un mesme maistre, & de mesme famille que nous; il est indigne d'user de cruauté envers elles: nous devons la justice aux hommes, la grace & la benignité envers les autres creatures qui en sont capables.

AYANT jusques ici traité & considéré l'homme en blot & tout entier, tant en soy (qui a esté la premiere consideration) que par comparaison (en la seconde) nous le voulons maintenant estudier & considerer particulièrement & distinctement par toutes ses pieces: Premièrement en sa personne & subject, ce que nous allons faire en ceste troisieme consideration, laquelle ne sera pas seulement morale, mais aussi naturelle; puis de sa vie & de ses estats, aux suivantes considerations.



TROISIEME CONSIDERATION

DE L'HOMME,

*Qui est en detail par toutes ses pieces,
dont il est composé & estably.*

Distinction premiere & generale de l'homme.

CHAPITRE IX.

L'HOMME comme un animal prodigieux est fait de pieces toutes contraires & ennemies : l'ame est comme un petit Dieu, le corps comme un fumier, une beste : toutes-fois ces deux parties sont tellement accouplées, & s'embrassent si bien l'une l'autre avec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuvent demeurer sans guerre, ny se separer sans tourment & regret ; & comme tenant le loup par les oreilles, chascune peust dire à l'autre, je ne puis avec toy ny sans toy vivre, *nec tecum possum vivere, nec sine te.*

1.
Premiere
en deux
parties.

Mais pource que derechef en ceste ame il y a deux parties bien differentes, il semble pour mieux & plus expressement représenter & cognoistre l'homme, qu'au premier

2. En
trois.

3
 coup l'on peust remarquer trois choses en l'homme, l'esprit, l'ame, la chair; dont l'esprit & la chair tiennent les bouts & extremittez contraires, l'ame mitoyenne & indifferente. L'esprit, la très haute & très heroïque partie, parcelle, scintille, image & defluxion de la divinité, est en l'homme comme le roy en la republique; ne respire que le bien & le ciel, où il tend tousiours: la chair au contraire, comme la lie d'un peuple tumultuaire & insensé, le marc & la sentine de l'homme, partie brutale, tend tousiours au mal & à la matiere: l'ame au milieu comme les principaux du populaire est indifferente entre le bien & le mal, le merite & le demerite; est perpetuellement sollicitée de l'esprit & de la chair; & selon le party où elle se range, est spirituelle & bonne; ou charnelle & mauvaise. icy sont logées toutes les affections naturelles, qui ne sont vertueuses ny vicieuses, comme l'amour de ses parens & amis, crainte de honte, pitié des affligez, desir de bonne reputation. Ceste distinction aidera beaucoup à se recognoistre & discerner les actions, pour ne.s'y mescompter, comme l'on

faict souvent, jugeant par l'escorce & apparence, pensant que ce soit de l'esprit ce qui est de l'ame, voire de la chair, & attribuant à vertu ce qui est de la nature ou du vice. Combien de bonnes & de belles actions produictes par passion, ou bien par une inclination & complaisance naturelle, *ut serviant genio & suo indulgeant animo!*

Du corps humain en general.

CHAPITRE X.

AYANT à parler de toutes les pieces de l'homme, faut commencer par le corps, ¹ Antiquité. comme par le plus facile & apparent, & qu'il est aussi l'aisné de l'ame, comme le domicile doit estre faict & dressé avant qu'y demeurer, & l'attelier avant que l'ouvrier y entre pour y ouvrir.

Le corps humain est formé avec le temps, & de tel ordre, que premierement sont basties les trois plus nobles & heroïques parties; le foye, le cœur, le cerveau, distantes en long, & se tenant par jointures desliées, qui puis se remplissent tout à la façon d'un

formy, ou y a trois parties plus grosses & enflées, jointes par entre-deux desliées. Selon ces trois parties principales viennent à considerer trois estages en l'homme (image racourcie du monde) qui respondent aux trois estages & regions de l'univers. La basse du foye, racine des veines, officine des esprits naturels, & le lieu de l'ame concupiscible; en laquelle sont contenus le ventri-

Viscera. cule, ou l'estomach, les boyaux, les reins, la ratte, & toutes les parties genitales, respond à la region elementaire où se font toutes les generations & corruptions. Celle du milieu où maistrise le cœur, la tige des arteres, & des esprits vitaux, & le siege de l'ame irascible, separée de celle d'embas par la toile tenduë du diaphragme, & de celle d'enhaut par le destroit de la gorge, en laquelle sont aussi les poulmons, respond à la region ætherée. Celle d'enhaut, où loge le cerveau spongieux, source des nerfs & esprits animaux, du mouvement & sentiment, & le throsne de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, respond à la region celeste & intellectuelle.

Singula- ritez. 3. L'homme en son corps a plusieurs cho-

Ses qui luy sont peculieres privativement aux bestes. 1. Stature droicte, 2. forme belle, 3. visage proprement dict, 4. nudité naturelle, 5. mouvement tant divers des membres, 6. souplesse & mobilité de la main ouvriere de tant de choses, c'est un miracle, 7. grosseur & abondance de cerveau, 8. le genouil, qui est en l'homme seul au devant, 9. si grande longueur du pied au devant, & qui est si court au derriere, 10. saignée du nez, chose estrange, veu qu'il a la teste droite & les bestes baiffée, 11. rougir à la honte, 12. pallir à la crainte, 13. les causes ou raisons de toutes ces singularitez sont belles, mais ne sont de ce nostre pris fait.

Les biens du corps sont la santé, la beauté, l'alegresse, la force, la vigueur, l'adresse & disposition, mais la santé passe tout. 4
Biens.

Les principales & plus nobles pieces des externes sont les sens corporels; & des internes, le cerveau, le cœur, le foye, & puis les genitoires, & les poulmons. 5
Pieces
plus nobles.

L'excellence du corps est generalement en la forme, droicteure & port d'iceluy: 6
Excel-
lence.

lement & particulièrement en la face & aux mains, qui sont les deux parties que nous laissons par honneur nues. Certes les sages mesme Stoïques ont tant fait de cas de la forme humaine, qu'ils ont dict vouloir mieux estre fol en la forme humaine, que sage en la forme brutale, preferans la forme corporelle à la sagesse.

7
Droic-
turd.

Le corps de l'homme touche fort peu la terre, il est droict tendu au ciel, où il regarde, se voit & se cognoist, comme en son miroir: les plantes tout au rebours ont la teste & racine toute dedans la terre, les bestes comme au milieu l'ont entre deux, mais plus & moins. La cause de ceste droicture n'est pas proprement l'ame raisonnable, comme il se voit aux courbez, bossus, boiteux; non la ligne droicte de l'espine du dos, qui est aussi aux serpents; non la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille ou plus grande en certaines bestes, combien que tout cela y peust servir de quelque chose: ceste droicture convient à l'homme, & comme homme, & comme roy d'icy bas, Aux petites & particulieres royautez y a une marque & majesté, comme il se voit

au dauphin couronné, au serpent basilisé, au lyon avec son collier, sa couleur de poil, & ses yeux, en l'aigle, au roy des abeilles. Mais l'homme roy universel d'icy bas marche la teste droicte, comme un maistre en sa maison, regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou apprivoisant.

Comme il y en a qui ont des contenan-
ces, gestes, & mouvemens artificiels & af-
fectez, aussi y en a qui en ont de si naturels
& si propres, qu'ils ne les sentent, ny ne les
recognoissent point, comme pencher la
teste, rincer le nez. Mais tous en avons,
qui ne partent point de nostre discours, ains
d'une pure naturelle & prompte impulsion,
comme mettre la main au devant en nos
cheutes.

8
Conte-
nances.

De la santé, beauté, & du visage.

CHAPITRE XI.

LA santé est le plus beau & le plus riche
present que nature nous sçache faire, pre-
ferable à toute autre chose, non-seulement

8
Prese-
rence de
la santé.

science, noblesse, richesses, mais à la sagesse mesme, ce disent les plus austeres sages. C'est la seule chose qui merite que l'on employe tout, voire la vie mesme, pour l'avoir; car sans elle, la vie est sans goust, voire est injurieuse, la vertu & la sagesse ternissent & s'esvanouissent sans elle. Quel secours apportera au plus grand homme qui soit, toute la sagesse, s'il est frappé du haut mal, d'une apoplexie? Certes je ne luy puis preferer aucune chose que la seule prou-d'homme, qui est la santé de l'ame. Or combien que ce soit un don de nature, *gaudeant bene nati*, octroyé en la premiere conformation, si est-ce que ce qui vient après le lact, le bon reiglement de vivre, qui consiste en sobriété, mediocre exercice, se garder de tristesse & toute esmotion forte, la conserve fort. La maladie & la douleur sont les contraires, qui sont les plus grands, & peult-estre les seuls maux de l'homme, desquels a esté parlé & sera encore.

2. La beauté vient après, qui est une piece de grande recommandation au commerce des hommes. C'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres, & est vray-

Recom-
manda-
tion de
beauté.

semblable que la premiere distinction qui a esté entre les hommes, & la premiere consideration qui donna préeminence aux uns sur les autres, a esté l'advantage de la beauté. C'est aussi une qualité puissante, il n'y en a point qui la surpasse en credit, ny qui aye tant de part au commerce des hommes. Il n'y a barbare si resolu qui n'en soit frappé. Elle se présente au devant, elle seduict & preoccupe le jugement, donne des impressions & presse avec grande autorité; dont Socrates l'appelloit une courte tyrannie, Platon le privilege de nature. Car il semble que celuy qui porte sur le visage les faveurs de la nature imprimées en une rare & excellente beauté, ayt quelque legitime puissance sur nous, & que tournant nos yeux à soy, il y tourne aussi nos affections, & les y assubjectisse malgré nous. Aristote dict qu'il appartient aux beaux de commander, qu'ils sont venerables après les dieux, qu'il n'appartient qu'aux aveugles de n'en estre touchés. Cyrus, Alexandre, Cesar, trois grands commandeurs des hommes, s'en sont servis en leurs grandes affaires, voire Scipion le meilleur de tous. Beau & bon sont cousins,

αλόφ. & s'expriment par mesmes mots en grec & en l'escriture sainte. Plusieurs grands philosophes ont acquis leur sagesse par l'entremise de leur beauté : elle est considerée mesme & recherchée aux bestes.

3.
Distinction.

Il y a diverses considerations en la beauté. Celle des hommes est proprement la forme & la taille du corps, les autres beautez sont pour les femmes. Il y a deux sortes de beauté : l'une arrestée, qui ne se remue point, & est en la proportion & couleur deue des membres, un corps qui ne soit enflé ny bouffi, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroissent point, ny les os ne percent point la peau, mais plein de sang, d'esprits & embonpoint, ayant les muscles relevez, le cuir poly, la couleur vermeille : l'autre mouvante qui s'appelle grace, qui est en la conduite des mouvemens des membres, sur-tout des yeux : Celle-là seule est comme morte ; ceste-cy est agente & vivante. Il y a des beautez rudes, fieres, aigres : d'autres douces, voire encore fades.

4.
Du visage.

La beauté & excellence du corps est proprement considerable au visage. Il n'y a rien de plus beau en l'homme que l'ame, & au

corps que le visage, qui est comme l'ame raccourcie : c'est la monstre & l'image de l'ame, c'est son escuffon à plusieurs quartiers, representant le recueil de tous les tiltres de sa noblesse, planté & colloqué sur la porte & au frontispice, afin que l'on sçache que c'est là sa demeure & son palais ; c'est par luy que l'on cognoist la personne ; c'est un abbrege. Voyla pourquoy l'art, qui imite nature, ne se soucie pour représenter la personne, que de peindre ou tailler le visage.

Au visage humain y a plusieurs grandes singularitez, qui ne sont point aux bestes (dont à vray & bien dire elles n'ont point de visage) ny aux autres parties du corps humain : 1. Nombre & diversité de pieces, & de façon en icelles; aux bestes y a moins de pieces, car les joues, le menton, & le front n'y sont point, encore beaucoup moins de façon. 2. Varieté de couleurs, car en l'œil seul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le cristalin. 3. Proportion, les sens y sont doubles; se respondans l'un à l'autre, & se rapportans si bien, que la grandeur de l'œil est la grandeur de la bouche, la largeur du front est la longueur du nez, la longueur

5.
Sept singularitez
du visage.

du nez est celle du menton & des levres.

4. Admirable diversité des visages, & telle qu'il ne s'en trouveroit deux semblables en tout & par tout: c'est un chef-d'œuvre qui ne se trouve en toute autre chose. Ceste diversité est très-utile à la société humaine; premièrement pour s'entre-reconnoître, car maux infinis, voire la dissipation du genre humain, s'en suivroit, si l'on venoit à se mescompter par la semblance des visages: si nos faces n'estoient semblables, l'on ne sçauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables, l'on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme. C'est un artifice de nature qui a posé en ceste partie quelque secret de contenter un ou autre en tout le monde. Car de ceste diversité vient qu'il n'y a personne qui ne soit trouvé beau par quelqu'un.

5. Dignité & honneur en sa figure ronde, en sa forme droicte & haut eslevée, regardant vers le Ciel, nue & découverte, sans poil, plume, ou escaille, comme aux bestes.

6. Grace, douceur, venusté plaisante & agreable jusques à crochetter les cœurs & ravir les volontez, comme a esté dict cy-dessus. Bref le visage est le thosne de

la beauté & de l'amour, le siège du ris & du baiser, deux choses très-propres à l'homme, très-agreables, les vrais & plus exprès symboles d'amitié & de bonne intelligence. 7. Finalement il est propre à tous changemens, pour declarer les mouvemens internes & passions de l'ame; joye, tristesse, amitié, haine, envie, malice, honte, cholere, despit, jalousie, & autres: il est comme la montre de l'horloge, qui marque les heures & momens du temps, estans les mouvemens & roues cachez au dedans; & comme l'air, qui reçoit toutes les couleurs & changemens du temps, montre quel temps il fait; aussi dict-on l'air du visage: *Corpus animum tegit & detegit: in facie legitur homo.*

La beauté du visage gist en un front large & carré, tendu, clair & serein, sourcils bien rangez, menus & desliez, l'œil bien fendu, gay & brillant, nez bien vuide, bouche petite, aux levres corallines, menton court & forchu, joues relevées, & au milieu le plaissant gelasin, oreille ronde & bien troussée, le tout avec un teint vif, blanc & vermeil. Toutesfois ceste description n'est pas reçue par tout: les opinions

6.
Descrip-
tion de
la beauté
du visa-
ge.

de la beauté sont bien différentes selon les nations. Aux Indes la plus grande beauté est en ce que nous estimons la plus grande laidure, sçavoir en couleur basanée, levres grosses & enflées, nez plat & large, les dents teintes de noir ou de rouge, grandes oreilles pendantes ; aux femmes front fort petit & velu, les tetins grands & pendans, afin qu'elles puissent les bailler à leurs petits par dessus les espauls, & usent de tous artifices pour parvenir à ceste forme : sans aller si loïn, en Espagne la beauté est vidée & estrillée, en Italie grosse & massive. Aux uns plaist la molle, delicate, & mignarde ; aux autres la forte, vigoureuse, fiere, & magistralle.

7. La beauté du corps, spécialement du vi-
 Beauté sage, doit selon raison démonstrer & tes-
 du corps moigner une beauté en l'ame (qui est une
 & de l'esprit. equabilité & reiglement d'opinions & de
 jugemens avec une fermeté & constance) ;
 car il n'est rien plus vray-semblable, que
 la conformité & relation du corps à l'es-
 prit : quand elle n'y est, il faut penser qu'il
 y a quelque accident, qui a interrompu
 le cours ordinaire, comme il advient, &

Nous le voyons souvent. Car le lait de la nourrice, l'institution première, les compagnies apportent de grands changemens au naturel originel de l'ame, soit en bien, soit en mal. Socrates confessoit que la laidure de son corps accusoit justement la laidure naturelle de son ame, mais que par institution il avoit corrigé celle de l'ame. C'est une foible & dangereuse caution, que la mine : mais ceux qui dementent leur bonne physionomie, sont plus punissables que les autres ; car ils falsifient & trahissent la promesse bonne, que nature a plantée en leur front, & trompent le monde.

Nous debyrions, selon le conseil de Socrates, nous rendre plus attentifs & assidus à considérer les beautés des esprits, & y prendre le mesme plaisir, que nous faisons aux beautés du corps, & par là, nous approcher, s'allier, conjoindre, & concilier en amitié ; mais il faudroit à cela des yeux propres & philosophiques.



*Des sens de nature , plus nobles pièces
du corps.*

C H A P I T R E X I I .

^{1.}
Impor-
tance des
sens na-
turels.

TOUTE cognoissance s'achemine en nous par les sens ; ce sont nos premiers maîtres : elle commence par eux & se resout en eux. Ils sont le commencement & la fin de tout. Il est impossible de reculer plus arriere ; chascun d'eux est chef & souverain en son ordre & a grande domination, amenant un nombre infini de cognoissances ; l'un ne tient ny ne despend, ou a besoin de l'autre : ainsi sont-ils également grands, bien qu'ils ayent beaucoup plus d'estendue, de suite & d'affaires les uns que les autres ; comme un petit roytelet est aussi bien souverain en son petit destroit, que le grand en un grand estat.

^{2.}
Nom-
bre.

C'est un axiome entre nous, qu'il n'y a que cinq sens de nature, pource que nous n'en remarquons que cinq en nous ; mais il y en peust bien avoir d'avantage : & y a grand doubte & apparence qu'il y en a ; mais il est impossible à nous de le sçavoir,

l'affirmer ou nier, car l'on ne ſçauroit jamais cognoiſtre le défaut d'un ſens que l'on n'a jamais eu. Il y a pluſieurs beſtes qui vivent une vie pleine & entiere, à qui manque quelqu'un de nos cinq ſens; & peutſt l'animal vivre ſans les cinq ſens, ſauf l'artouchement, qui ſeul eſt neceſſaire à la vie. Nous vivons très commodement avec cinq, & peutſt-estre qu'il nous en manque encore un, ou deux, ou trois; mais ne ſe peutſt ſçavoir: un ſens ne peutſt deſcouvrir l'autre; & s'il en manque un par nature, l'on ne le ſçauroit trouver à dire. L'homme né aveugle ne ſçauroit jamais concevoir qu'il ne voit pas, ny deſirer de voir ou regretter la veue. Il dira bien peutſt-estre qu'il voudra voir: mais cela vient qu'il a ouy dire ou appris d'autrui, qu'il a à dire quelque choſe: la raiſon eſt que les ſens ſont les premieres portes & entrées à la cognoiſſance. Ainſi l'homme ne pouvant imaginer plus que les cinq qu'il a, il ne ſçauroit deviner s'il y en a d'advantage en nature: mais il y en peutſt avoir. Qui ſçait ſi les difficultez que nous trouvons en pluſieurs ouvrages de nature, & les effets

des animaux, que nous ne pouvons entendre, viennent du défaut de quelque sens que nous n'avons pas? Les propriétés occultes que nous appellons en plusieurs choses, il se peut dire qu'il y a des facultés sensitives en nature, propres à les juger & appercevoir, mais que nous ne les avons pas, & que l'ignorance de telles choses vient de nostre défaut. Qui sçait si c'est quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure de minuit & du matin, & les esmeut à chanter, qui achemine les bestes à prendre certaines herbes à leur guarison, & tant d'autres choses comme cela? personne ne sçauroit dire qu'ouy ny que non.

³
Suffi-
sance.

Aucuns essayent de rendre raison de ce nombre des cinq sens, & prouver la suffisance d'iceux en les distinguant & comparant diversément. Les choses externes objets des sens sont tout près du corps, ou eslongnées; si tout près, mais qui demeurent dehors, c'est l'attouchement; s'ils entrent, c'est le goust; s'ils sont plus eslongnez & presens en droicte ligne, c'est la veue; si obliques & par reflexion, c'est l'ouye. On pourroit mieux dire ainsi, que

ces cinq sens estans pour le service de
 l'homme entier, aucuns sont entierement
 pour le corps, sçavoir le goust & l'attou-
 chement, celuy-là pour ce qui entre, ces-
 tuy-cy pour ce qui demeure dehors. Autres
 premierement & principalement pour l'a-
 me; la veue & l'ouye: la veue pour l'in-
 vention, l'ouye pour l'acquisition, & com-
 munication; & un au milieu pour les es-
 prits mitoyens & liens de l'ame & du corps,
 qui est le fleurer. Plus, ils respondent aux
 quatre eslements & leurs qualitez; l'attou-
 chement à la terre; l'ouye à l'air; le goust
 à l'eau & humide; le fleurer au feu; la veue
 est composée & a de l'eau & du feu à cause
 de la splendeur de l'œil. Encore disent-
 ils qu'il y a autant de sens qu'il y a de
 chefs & genres de choses sensibles, qui
 sont couleur, son, odeur, saveur; & le
 cinquiesme, qui n'a point de nom propre,
 objet de l'attouchement, qui est chaud,
 froid, aspre, rabotteux, poly & tant d'au-
 res. Mais l'on se trompe, car le nombre
 des sens n'a point esté dressé par le nombre
 des choses sensibles, lesquelles ne sont
 point cause qu'il y en a autant. Selon ceste

raison, il y en auroit beaucoup plus : & un mesme sens reçoit plusieurs divers chefs d'objectz : & un mesme object est apperceu par divers sens : dont le charouillement des aisselles, & le plaisir de Venus, sont distinguez des cinq sens, & par aucuns comprins en l'attouchement : mais c'est plustost de ce que l'esprit n'a peu venir à la cognoissance des choses, que par ces cinq sens, & que nature luy en a autant baillé, qu'il estoit requis pour son bien & sa fin.

4.
Compa-
raison.

Au reste la veue passe tous les autres en promptitude, allant jusques au ciel en un moment ; car elle agist en l'air peinct de la lumiere sans mouvement : aucun des autres ne peult sans mouvement recevoir. Or tout mouvement requiert du temps : & combien que tous soient capables de plaisir & de douleur, si est-ce que l'attouchement peult recevoir très grand' douleur, & presque point de plaisir, & le goust au contraire grand plaisir, & presque point de douleur.

5.
Foiblesse
& incertitude.

De la foiblesse & incertitude de nos sens viennent ignorance, erreurs & tout mescompte : car puis que par leur entremise vient toute cognoissance, s'ils nous failleu

au rapport, il n'y a plus que tenir : mais qui le peult dire & les accuser qu'ils faillent, puis que par eux on commence à apprendre & cognoistre ? Aucuns ont dict qu'ils ne faillent jamais ; & que quand ils semblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il s'en faut prendre plustost à toute autre chose qu'aux sens ; autres ont dict tout au rebours, qu'ils sont tous fauls, & qu'ils ne nous peuvent rien apprendre de certain.

Or, que les sens soient fauls ou non, pour le moins il est certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement le discours, la raison ; & en eschange sont trompez par elle. Voyla quelle belle science & certitude l'homme peult avoir, quand le dedans & le dehors est plein de faulseté & de foiblesse, & que ces parties principales, outils essentiels de la science, se trompent l'un l'autre. Que les sens trompent & forcent l'entendement, il se voit ès sens, desquels les uns eschauffent en furie, autres adoucissent, autres chatouillent l'ame. Et pourquoy ceux qui se font saigner, inciser, cauteriser, destournent-ils les yeux, sinon qu'ils sçavent bien l'autorité grande que les sens ont

6.
Trompe-
rie mu-
tuelle de
l'esprit
& des
sens.

sur leurs discours ? La veue d'un grand precipice estonne celuy qui se sçait bien en un lieu assure, & enfin le sentiment ne vainc-
il pas & renverse toutes les belles resolutions de vertu & de patience ? Que aussi au rebours les sens sont pipez par l'entendement, il appert, parce que l'ame estant agitée de cholere, d'amour, de haine, & autres passions, nos sens voyent & oyent les choses autres qu'elles ne sont ; voire quelquesfois nos sens sont souvent hebetez du tout par les passions de l'ame : & semble que l'ame retire au dedans & amuse les operations des sens ; l'esprit empesché ailleurs, l'œil n'apperçoit pas ce qui est devant, & ce qu'il voit.

7.
Les sens
sont
com-
muns à
l'hom-
me &
aux bes-
tes.

Aux sens de nature les animaux ont part comme nous, & quelquesfois plus : car aucuns ont l'ouye plus aiguë, que l'homme ; autres la veue ; autres le fleurer ; autres le gouft : & tient-on qu'en l'ouye le cerf tient le premier lieu, & en la veue l'aigle, au fleurer le chien, au gouft le singe, en l'attouchement la tortue : toutesfois la préeminence de l'attouchement est donnée à l'homme, qui est de tous les sens le plus

brutal. Or si les sens sont les moyens de parvenir à la cognoissance, & les bestes y ont part, voire quelquesfois la meilleure, pourquoy n'auront-elles cognoissance ?

Mais les sens ne sont pas seuls outils de la cognoissance, ny les nostres mesmes ne sont pas seuls à consulter & croire. Car si les bestes par leurs sens jugent autrement des choses que nous par les nostres, comme elles font, qui en sera creu ? Nostre salive nettoye & desseiche nos playes, elle tue aussi le serpent : qui sera la vraye qualité de la salive ? desseicher, & nettoyer, ou tuer ? Pour bien juger des operations des sens, il faut estre d'accord avec les bestes, mais bien avec nous-mesmes ; nostre œil pressé & ferré voit autrement qu'en son estat ordinaire ; l'ouye resserrée reçoit les objects autrement que ne l'estant ; autrement voit, oyt, gouste un enfant, qu'un homme fait ; & cestuy-cy qu'un vieillard ; un sain qu'un malade ; un sage qu'un fol. En une si grande diversité & contrariété, que faut-il tenir pour certain ? voire un sens dément l'autre, une peinture semble relevée à la veue, à la main elle est platte.

s.
Difficile
& dan-
gereux
juge-
ment des
sens.

Du voir, ouyr, parler.

CHAPITRE XIII.

I. **C**E sont les trois plus riches & excellens
 Comp. joyaux corporels de tous ceux qui sont en
 raison de ces trois. monstre ; & y a dispute sur leurs préemi-
 nences. Quant à leurs organes, celui de
 la veue est, en sa composition & sa forme,
 admirable & d'une beauté vive & esclatante,
 pour la grande variété & subtilité de tant
 de petites pieces, d'où l'on dict que l'œil
 est une des parties du corps, qui commen-
 cent les premieres à se former, & la der-
 niere qui s'acheve ; & pour ceste mesme
 cause est-il si delicat, &, dict-on, subject à
 six vingt maladies : puis vient celui du par-
 ler, mais en recompense l'ouye a plusieurs
 grands avantages. Pour le service du corps,
 la veue est beaucoup plus necessaire ; dont
 il importe bien plus aux bestes que l'ouye :
 mais pour l'esprit, l'ouye tient le dessus.
 La veue sert bien à l'invention des choses,
 qui par elle ont esté presque toutes descou-
 vertes ; mais elle ne meine rien à perfec-
 tion : d'avantage la veue n'est capable

que des choses corporelles & d'individus , & encore de leur crouste & superficie seulement , c'est l'outil des ignorans & imperites , *qui moventur ad id quod adest , quodque prasens est.*

L'ouye est un sens spirituel , c'est l'entremetteur & l'agent de l'entendement , l'outil des sçavans & spirituels , capable non-seulement des secrets & interieurs des individus , à quoy la veue n'arrive pas , mais encore des especes , & de toutes choses spirituelles & divines , auxquelles la veue sert plustost de destourbier que d'ayde ; dont y a eu non-seulement plusieurs aveugles grands & sçavans , mais d'autres encore qui se sont privez de veue à escient , pour mieux philosopher , & nul jamais de sourd. C'est par où l'on entre en la forteresse , & s'en rend-on maistre ; l'on ploye l'esprit en bien ou en mal , tesmoin la femme du roi Agamemnon , qui fut contenue au devoir de chasteté au son de la harpe , & David qui par mesme moyen chassoit le mauvais esprit de Saül , & le remettoit en santé , & le joueur de fleutes , qui amolissoit & roidissoit la voix de ce grand orateur Grac-

^{2.}
Prémi-
nence de
l'ouye.

chus. Bref la science, la verité, & la vertu n'ont point d'autre entremise ny d'entrée en l'ame, que l'ouye : voire la chrestienté enseigne que la foy & le salut est par l'ouye, & que la veue y nuit plus qu'elle n'y aide; que la foy est la creance des choses qui ne se voyent; laquelle est acquise par l'ouye : & elle appelle les apprentifs & novices auditeurs *κατηχημένους*. Encore adjousteray - je ce mot, que l'ouye apporte un grand secours aux tenebres & aux endormis, afin que par le son ils pourvoyent à leur conservation. Pour toutes ces raisons, les sages recommandent tant l'ouye, la garder vierge & nette de toute corruption, pour le salut du dedans, comme pour la seureté de la ville l'on fait garde aux portes & murs, afin que l'ennemy n'y entre.

^{1.}
La force & l'autorité de la parole. La parole est peculièrement donnée à l'homme, present excellent & fort nécessaire. Pour le regard de celuy d'où elle sort, c'est le truchement & l'image de l'ame, *animi index & speculum*, le messager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui est dedans sort dehors, & se met en veue :

toutes choses sortent des tenebres & du secret, viennent en lumiere, l'esprit se faict voir; dont disoit un ancien à un enfant, parle afin que je te voye, c'est-à-dire, ton dedans: comme les vaisseaux se cognoissent s'ils sont rompus, ouverts ou entiers, pleins ou vuides par le son, & les metaux par la touche, ainsi l'homme par le parler. Pour le regard de celuy qui la reçoit, c'est un maistre puissant & un regent imperieux, qui entre en la forteresse, s'empare du maistre, l'agite, l'anime, l'aigrise, l'appaïse, l'irrite, le contriste, le resiouist, lui imprime toute telle passion qu'il veut, manie & paistrise l'ame de l'escoutant, & la plie à tout sens, le faict rougir, blaismir, palir, rire, plorer, trembler de peur, tremousser d'estonnement, forcener de cholere, tressaillir de joye, outrer & transir de passion. Pour le regard de tous, la parole est la main de l'esprit, par laquelle, comme le corps par la sienne, il prend & donne, il demande conseil & secours, & le donne. C'est le grand entremetteur & courretier: par elle le trafficq se faict, *Merx a Mercurio*, la paix se traicte, les affaires se ma-

nient, les sciences & les biens de l'esprit se debitent & distribuent; c'est le lien & le ciment de la société humaine (moyennant qu'il soit entendu: car, dict un ancien, l'on est mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme duquel le langage est incognu, *ut externus alieno non sit hominis vice:*) bref l'outil & instrument à toutes choses bonnes & mauvaises. *Vita & mors in manibus lin-*

De la langue bonne & mauvaise. Il n'y a rien meilleur ny pire que la langue: la langue du sage, c'est la porte d'un cabinet royal, laquelle s'ouvrant, voila incontinent mille choses diverses se representent toutes plus belles l'une que l'autre, des Indes, Peru, de l'Arabie. Ainsi le sage produict & fait marcher en belle ordonnance, sentences & aphorismes de la philosophie, similitudes, exemples, histoires, beaux mots trie de toutes les mines & thresors vieux & nouveaux, *qui profert de thesauro suo nova & vetera*, qui servent au reglement des mœurs, de la police, & de toutes les parties de la vie & de la mort, ce qu'estant desployé en son temps, & à propos, apporte avec plaisir une grande

beauté & utilité. *Mala aurea in lectis argenteis, verba in tempore suo.* La bouche du meschant c'est un trou puant & pestilentieux ; la langue mesdisante, meurtriere de l'honneur d'autrui, c'est une mer & université de maux, pire que le fer, le feu, la poison, la mort, l'enfer. *Universitas iniquitatis. Malum inquietum, venenum mortiferum, ignis incendens omnia, mors illius nequissima, utilis potius infernus quàm illa.*

Proverbes de Salomon.

Jacob. 3.
Eccl. 28.

Or ces deux, l'ouye & la parole, se respondent & rapportent l'une à l'autre, ont un grand coufinage ensemble, l'un n'est rien sans l'autre, comme aussi par nature, en un mesme subject l'un n'est pas sans l'autre. Ce sont les deux grandes portes par lesquelles l'ame faiçt tout son trafficq, & a intelligence par tout ; par ces deux les ames se versent les unes dedans les autres, comme les vaisseaux en appliquant la bouche de l'un à l'entrée de l'autre. Que si ces deux portes sont closes comme aux sourds & muets, l'esprit demeure solitaire & miserable : l'ouye est la porte pour entrer ; par icelle l'esprit reçoit toutes choses de de-

Correspondance de l'ouye & de la parole.

hors, & conçoit comme la femelle : la parole est la porte pour sortir ; par icelle l'esprit agist & produit comme masse. Par la communication de ces deux, comme par le choc & heurt roide des pierres & fers, sort & saille le feu sacré de vérité. Car se frottans & limans l'un contre l'autre, ils se desrouillent, se purifient & s'esclaircissent, & toute cognoissance vient à perfection : mais l'ouye est la premiere, car il ne peult rien sortir de l'ame qu'il ne soit entré devant, dont tout sourd de nature est aussi muet ; il faut premierement que l'esprit se meuble & se garnisse par l'ouye, pour puis distribuer par la parole, dont le bien & le mal de la parole, & presque de tout l'homme, depend de l'ouye : qui bien

L. 3. c. oyt bien parle, & qui mal oyt mal parle.
43. De l'usage & reigle de la parole cy-après.



Vestemens du corps.

C H A P I T R E XIV.

IL y a grande apparence que la façon d'aller tout nud, tenue encore par une grande partie du monde, soit l'originelle des hommes ; & l'autre de se vestir, artificielle & inventée pour esteindre la nature, comme ceux qui par artificielle lumiere veulent esteindre celle du jour. Car ayant nature suffisamment pourveu par tout toutes les autres creatures, de couverture, il n'est pas à croire qu'elle aye pirement traicté l'homme, & l'aye laissé seul indigent & en estat qu'il ne se puisse maintenir sans secours estranger : & font des reproches injustes que l'on fait à nature comme marastre, ainsi qu'a esté dict cy-dessus. Si originellement les hommes eussent esté vestus, il n'est pas vray-semblable qu'ils se fussent advisez de se despouiller & mettre tous nuds, tant à cause de la santé qui eust esté extrêmement offensée en ce changement, que pour la honte : & toutesfois il se fait & garde par

1.

2.

Chap. 8.
2.

plusieurs nations, & ne faut alleguer que c'est pour cacher les parties honteuses & contre le froid (ce sont les deux raisons pretendues, contre le chaud il n'y a point d'apparence), car nature ne nous a point appris y avoir des parties honteuses, c'est nous-mesmes qui par nostre faute nous nous le difons, & nature les a desia assez cachées, mises loin des yeux, & couvertes; & au pis aller ne faudroit convrir que ces parties là seulement, comme font aucuns en ces pays où ils vont tous nuds, où d'ordinaire ils ne les couvrent pas: & qu'est cela que l'homme n'osant se monstrenud au monde, luy qui fait le maistre, se cache sous la despouille d'autruy, voire s'en pare? Quant au froid & autres necessitez particulieres & locales, nous sçavons que sous mesme air, mesme ciel, on va nud & habillé, & nous avons bien la plus delicate partie de nous toute découverte; dont un gueux interrogé comme il pouvoit aller ainsi nud en hyver, respondit que nous portons bien la face nue., que luy estoit tout face: & plusieurs grands alloient tousiours teste nue., Massinissa, Cesar, Annibal, Severus; & y

a plusieurs nations qui vivans tous nuds, aussi vont à la guerre & combattent tous nuds. Le conseil de Platon pour la santé est de ne couvrir la teste ny les pieds. Et Varron dit que quand il fut ordonné de découvrir la teste en présence des Dieux & du Magistrat, ce fut plus pour la santé, & s'endurcir aux injures du temps, que pour la reverence. Au reste l'invention des couverts & maisons contre les injures du ciel & des hommes, est bien plus ancienne, plus naturelle & universelle que des vestemens, & commune avec plusieurs bestes; ^{L. 3. en la vertu de tem-} mais la recherche des alimens marche bien ^{perance.} encore devant. De l'usage des vestemens comme des alimens cy-après.

De l'Ame humaine en general.

CHAPITRE XV.

VOYCI une matiere difficile sur toutes, traictée & agitée par les plus sçavans & sages, mais avec une grande diversité d'opinions, selon les diverses nations, religions, professions & raisons, sans accord & reso-

lution certaine. Les principaux poincts sont de l'origine & de la fin des ames, leur entrée, & sortie des corps, d'où elles viennent, quand elles y entrent, & où elles vont quand elles en sortent, de leur nature, estat, action, & s'il y en a plusieurs en l'homme ou une seule.

1.
De l'origine de l'ame raisonnable.

De l'origine des ames humaines, il y a de tout temps eu très grande dispute & diversité d'opinions entre les Philosophes & les Théologiens. Il y a eu quatre opinions celebres : selon la premiere qui est des Stoïciens, tenue par Philon Juif, puis par les Manichéens, elles sont extraictes & produictes comme parcelles de la substance de Dieu, qui les inspire aux corps : la seconde d'Aristote, tenue par Tertullien, Apollinaris, les Luciferiens, & autres Chrestiens, dict qu'elles viennent & derivent des ames des parens avec la semence, ainsi que les corps, à la façon des ames brutales, vegetatives & sensitives : la troisieme des Pythagoriciens & Platoniciens, tenue par plusieurs Rabins & Docteurs Juifs, puis par Origene & autres Docteurs Chrestiens, dict qu'elles ont esté du commencement toutes

créées de Dieu, faictes de rien, & réservées au ciel, puis envoyées icy-bas, selon qu'il est besoin aux corps formez & disposez à les recevoir : la quatriesme receue en la Chrestienté, est qu'elles sont créées de Dieu, & infuses aux corps preparez, tellement que sa creation & infusion se face en mesme instant. Ces quatre opinions sont affirmatives : car il y en a une cinquieme plus retenue qui ne definist rien, & se contente de dire que c'est une chose secrette & incognue aux hommes, de laquelle opinion ont esté SS. Augustin, Gregoire de Nice & autres : qui toutesfois ont trouvé les deux dernieres affirmatives, plus vray-semblables que les deux premieres.

Le siege de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, c'est le cerveau & non pas le cœur, comme, avant Platon & Hippocrates, l'on avoit pensé communement, car le cœur a sentiment & n'est capable de sapience. Or le cerveau qui est beaucoup plus grand en l'homme qu'en tous autres animaux, pour estre bien faict & disposé, afin que l'ame raisonnable agisse bien, doibt approcher de la forme d'un navire,

2.
Son siege
& inf-
trument.

& n'estre point rond, ny par trop grand, ou par trop petit, bien que le plus grand soit moins vicieux; composé de substance & de parties subtiles, delicates & deliées, bien jointes & unies sans separation, ny entre-deux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois sont au milieu rangez de front & collateraux entre eux, & derriere eux, tirant au derriere de la teste, le quatriesme seul, auquel se fait la preparation & conjunction des esprits vitaux, pour estre puis faitz animaux, & portez aux trois creux de devant, ausquels l'ame raisonnable fait & exerce ses facultez, qui sont trois, entendement, memoire, imagination, lesquelles ne s'exercent point separement & distinctement, chascune en chascun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont pensé, mais communement & par ensemble toutes trois en tous trois & chascun d'eux, à la façon des sens externes qui sont doubles, & ont deux creux, en chascun desquels le sens s'exerce tout entier: d'où vient que celuy qui est blessé en l'un ou deux de ces trois ventres, comme le paralytique, ne laisse pas d'exer-

cer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit si chascune faculté avoit son creux à part.

Aucuns ont pensé que l'ame raisonnable n'estoit point organique, & n'avoit besoin pour faire ses fonctions d'aucun instrument corporel, pensant bien par là prouver l'immortalité de l'ame: mais sans entrer en un labyrinthe de discours, l'expérience oculaire & ordinaire dement ceste opinion, & convainc du contraire: car l'on sçait que tous hommes n'entendent ny ne raisonnent de mesme & esgalement, ains avec très grande diversité: & un mesme homme aussi change, & en un temps raisonne mieux qu'en un autre, en un aage, en un estat & certaine disposition qu'en une autre, tel mieux en santé qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en santé: un mesme en un temps prevaudra en jugement, & sera foible en imagination. D'où peuvent venir toutes ces diversitez & changemens sinon de l'organe & instrument changeant d'estat? Et d'où vient que l'yvrognerie, la morsure du chien enragé, une fièvre ardente, un coup en teste, une fu-

Si l'ame
raison-
nable est
organique.

mée montant de l'estomach, & autres accidens, feront culbutter, & renverseront entierement le jugement, tout l'esprit intellectuel, & toute la sagesse de Grece, voire contraindront l'ame de desloger du corps ? Ces accidens purement corporels ne peuvent toucher ny arriver à ceste haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes & instrumens, lesquels estans detraquez & desbauchez, l'ame ne peut bien & reglement agir, & estans par trop forcez & violentez, est contraincte de s'absenter & s'en aller. Au reste se servir d'instrument ne prejudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en sert bien & y accommode ses actions. Et comme selon la diversité de l'air, region & climat, Dieu produit hommes fort divers en esprit & suffisance naturelle; car en Grece & en Italie, il les produit bien plus ingénieux qu'en Moscovie & Tartarie : aussi l'esprit selon la diversité des dispositions organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable, c'est le cerveau & le temperament d'iceluy, duquel nous avons à parler.

Temperament est la mixtion & proportion des quatre premieres qualitez, chaud, froid, sec & humide, ou bien une cinquiemesme & comme l'harmonie resultante de ces quatre. Or du temperament du cerveau vient & depend tout l'estat & l'action de l'ame raisonnable : mais ce qui cause & apporte une grande misere à l'homme, est que les trois facultez de l'ame raisonnable, entendement, memoire, imagination, requierent & s'exercent par temperamens contraires. Le temperament de l'entendement est sec, d'où vient que les avancez en aage prevalent en entendement par dessus les jeunes, d'autant que le cerveau s'essuye & s'asseiche tousiours plus : aussi les melancholiques secs, les affligez indigens, & qui sont à jeun (car la tristesse & le jeusne desseiche), sont prudens & ingenieux. *Splendor siccus animus sapientissimus. Vexatio dat intellectum.* Et les bestes de temperament plus sec, comme fourmis, abeilles, elephans, sont prudentes & ingenieuses (comme les humides, tesmoin le pourceau, sont stupides, sans esprit), & les meridionaux, secs & moderez en cha-

Du temperament du cerveau & des facultez de l'ame.

Distinction & contrariete.

Entendement, sec, vieillesse, midy.

Memoi-
re, hu-
mide,
enfance,
septen-
trion.

Imagi-
nation,
chaud, a-
dolescen-
ce.

Compa-
raison
des tem-
pera-
mens.

leur interne du cerveau, à cause du violent chaud externe. Le temperament de la memoire est humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin après l'humidité acquise par le dormir de la nuit, plus propre à la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux septentrionaux. J'entends icy une humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aérée, gluante, grasse & huileuse, qui facilement reçoit & retient fort, comme se voit aux peintures faictes en huile. Le temperament de l'imagination est chaud, d'où vient que les phrenetiques, maniacles & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imagination, poésie, divination, & qu'elle est forte en la jeunesse & adolescence (les Poëtes & Prophetes ont fleury en cest aage) & aux lieux mitoyens entre septentrion & midy.

De la diversité des temperamens il advient que l'on peult estre mediocre en toutes les trois facultez, mais non pas excellent, & que qui est excellent en l'une des trois, est foible ès autres. Que les

temperamens de la memoire & l'entendement soient fort differens & contraires; cela est clair, comme le sec & l'humide: de l'imagination qu'il soit contraire aux autres il ne le semble pas tant; car la chaleur n'est pas incompatible avec le sec & l'humide, & toutesfois l'experience montre que les excellens en l'imagination sont malades en l'entendement & memoire, & tenus pour fols & furieux; mais cela vient que la chaleur grande qui sert à l'imagination, consomme & l'humidité qui sert à la memoire, & la subtilité des esprits & figures, qui doit estre en la secheresse qui sert à l'entendement, & ainsi est contraire & destruiët les autres deux.

De tout cecy il est evident qu'il n'y a que trois principaux temperamens qui servent & facent agir l'ame raisonnable, & distinguent les esprits, sçavoir le chaud, le sec & l'humide: le froid ne vaut à rien, n'est point actif, & ne sert qu'à empescher tous les mouvemens & fonctions de l'ame: & quand il se lit souvent aux auteurs que le froid sert à l'entendement; que les froids de cerveau, comme les melancholiques &

^{s.} Trois
seuls
tempera-
mens &
facultez
de l'ame.

les meridionaux, sont prudens, sages, ingenieux ; là le froid se prend non simplement, mais pour une grande moderation de chaleur ; car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & sagesse que la grande chaleur, laquelle au contraire sert à l'imagination : & selon les trois temperamens il y a trois facultez de l'ame raisonnable. Mais, comme les temperamens, aussi les facultez reçoivent divers degrez, subdivisions & distinctions.

6. **Subdivi-
sion des
trois fa-
cultez de
l'ame rai-
sonna-
ble.** Il y a trois principaux offices & différences d'entendement, inferer, distinguer, eslire. Les sciences qui appartiennent à l'entendement sont la Theologie scholastique, la Theorique de medecine, la Dialectique, la Philosophie naturelle & morale. Il y a trois sortes de differences de memoire ; recevoir & perdre facilement les figures ; recevoir facilement & difficilement perdre ; difficilement recevoir & facilement perdre. Les sciences de la memoire sont la Grammaire, Theorique de jurisprudence, & Theologie positive, Cosmographie, Arithmetique.

**Imagi-
nation.**

De l'imagination y a plusieurs differen-

ees & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement ; à elle appartiennent proprement les inventions , les faceties & brocards , les poinctes & subtilitez , les fictions & menfonges , les figures & comparaiſons , la propriété , netteté , elegance , gentilleſſe. Parquoy appartiennent à elle la Poëſie , l'Eloquence , Muſique , & generalement tout ce qui conſiſte en figure , correſpondance , harmonie & proportion.

De tout cecy appert que la vivacité, ſubtilité, promptitude, & ce que le commun appelle eſprit, eſt à l'imagination chaude ; la ſolidité, maturité, verité, eſt à l'entendement ſec. L'imagination eſt active, bruyante ; c'eſt elle qui remue tout & met tous les autres en beſongne. L'entendement eſt action morne & ſombre. La memoire eſt purement paſſive, & voyci comment : l'imagination premierement recueille les eſpeces & figures des choſes tant preſentes par le ſervice des cinq ſens, qu'abſentes par le benefice du ſens commun ; puis les repreſente, ſi elle veuſt, à l'entendement, qui les conſidere, examine, cuit

7.
Proprieté & actions des facultez, avec l'ordre d'agir.

& juge : puis elle-mesme les met en deposite & conserve en la memoire, comme l'escrivain au papier, pour de rechef, quand besoin sera, les en tirer & extraire (ce que l'on appelle reminiscence), ou bien si elle veust les recommande à la memoire, avant les presenter à l'entendement. Parquoy recueillir, presenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, sont tous œuvres de l'imagination. Et ainsi à elle appartient le sens commun, la reminiscence, & ne sont point puissances separées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultez de l'ame raisonnable.

8. *Compara-
raison
des fa-
cultez de
l'ame en
préemi-
nence &
dignité.* Le vulgaire, qui ne juge jamais bien, estime & faict plus de feste de la memoire que des deux autres; pource qu'elle en compte fort, a plus de monstre & faict plus de bruiet en public; & pense-il que pour avoir bonne memoire l'on est fort sçavant, & estime plus la science que la sagesse, c'est toutesfois la moindre des trois, qui peust estre avec la folie & l'impertinence; mais très rarement elle excelle avec l'entendement & sagesse, car leurs tempe-

ramens sont contraires. De ceste erreur populaire est venue la mauvaise instruction de la jeunesse, qui se voit par-tout. Ils sont tousiours après à luy faire apprendre par cœur (ainsi parlent-ils) ce que les livres disent, afin de les pouvoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autrui, & ne se soucient de luy reveiller & esguiser l'entendement, & former le jugement, pour luy faire valoir son propre bien & ses facultez naturelles, pour le faire sage & habile à toutes choses. Aussi voyons-nous que les plus sçavans qui ont tout Aristote & Ciceron en la teste, sont plus sots & plus ineptes aux affaires, & que le monde est mené & gouverné par ceux qui n'en sçavent rien. Par l'advis de tous les sages, l'entendement est le premier, la plus excellente & principale piece du harnois. Si elle joue bien, tout va bien, & l'homme est sage; & au rebours, si elle se mescompte, tout va de travers. En second lieu est l'imagination : la memoire est la dernière.

Toutes ces differences s'entendront peust-
estre encore mieux par ceste similitude qui des trois

Voyez
l. 3. c. 14.

9.
Image

facultez
de l'a-
me.

est une peinture ou imitation de l'ame raisonnable. En toute Cour de Justice y a trois ordres & estages : le plus haut, des Juges, auquel y a peu de bruiet, mais grande action; car sans s'esmouvoir & agiter, ils jugent, decident, ordonnent, determinent de toutes choses : c'est l'image du jugement plus haute partie de l'ame. Le second, des Advocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruiet sans action; car ils ne peuvent rien vuider ny ordonner, seulement secouer les affaires : c'est la peinture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreste jamais, non pas pour le dormir profond; & fait un bruiet au cerveau comme un pot qui bout, mais qui ne resoult & n'arreste rien. Le troisieme & dernier estage est du greffe & registre de la Cour, où n'y a bruiet ny action; c'est une pure passion, un garder & reservoir de toutes choses, qui presente bien la memoire.

10.
L'ame
est de
foy sca-
vante.

L'ame, qui est la nature & la forme de tout animal, est de foy toute sçavante, sans estre apprinse, & ne faut point à produire ce qu'elle sçait, & bien exercer ses

fonctions comme il faut, si elle n'est empeschée, & moyennant que ses instrumens soient bien disposez ; dont a esté bien & vrayement dict par les Sages que nature est sage, sçavante, industrieuse, & rend habile à toutes choses, ce qui est aisé à monstrier par induction. L'ame vegetative de soy sans instruction forme le corps en la matrice tant excellemment, puis le nourrist & le faict croistre, attirant la viande, la retenant & cuysant, & rejettant les excremens ; elle r'engendre & refaict les parties qui defaillent : ce sont choses qui se voyent aux plantes, bestes, & en l'homme. La sensitive, de soy sans instruction, faict aux bestes & en l'homme remuer les pieds, les mains, & autres membres, les gratter, frotter, secouer, tetter, demener les levres, pleurer, rire. La raisonnable de mesme, non selon l'opinion de Platon, par reminiscence de ce qu'elle sçavoit avant entrer au corps, comme si elle estoit plus aagée que le corps, ny selon Aristote par reception & acquisition venant de dehors par les sens, estant de soy une carte blanche & vuide : mais de

foy & sans instruction, imagine, entend,
 retient, raisonne & discours. Et pource
 que ceste proposition semble plus difficile
 à croire de la raisonnable que des autres,
 elle se prouve premierement par le dire des
 plus grands Philosophes, qui tous ont dict
 que les semences des grandes vertus &
 sciences estoient esparées naturellement en
 l'ame; puis par raison tirée de l'experience,
 les bestes raisonnent, discoursent, font plu-
 sieurs choses de prudence & d'entende-
 ment, comme il a esté bien prouvé cy-
 dessus. Ce qu'advouant mesme Aristote, a
 rendu la nature des bestes plus excellente
 que l'humaine, laquelle il faict vuide &
 ignorante du tout: mais les ignorans ap-
 pellent cela instinct naturel, qui ne sont
 que des mots en l'air; car après ils ne sça-
 vent declarer qu'est-ce qu'instinct naturel.
 Les hommes melancholiques, maniaques,
 phrenetiques & atteincts de certaines ma-
 ladies qu'Hippocrates appelle divines, sans
 l'avoir apprins, parlent latin, font des vers,
 discoursent prudemment & hautement, de-
 viennent les choses secretes & à venir (les-
 quelles choses les sots ignorans attribue-

Empedo-
 cles, Hip-
 pocrates,
 Galien.

Acade-
 mie,

Philo-lu-
 de.

Cap. 8.
 art. 5.

ront au diable ou esprit familier) bien qu'ils fussent auparavant idiots & rustiques, & qui depuis sont retournez tels après la guarison. Item y a des enfans qui bientoist après estre nays, ont parlé, comme ceux qui sont venus de parens vieils : d'où ont-ils appris & tiré tout cela, tant les bestes que les hommes?

Si toute science venoit, comme veult Aristote, des sens, il s'ensuivroit que ceux qui ont les sens plus entiers & plus vifs seroient plus ingenieux & plus sçavans; & se voit le contraire souvent, qu'ils ont l'esprit plus lourd & sont plus mal-habiles; & plusieurs se sont privez à escient de l'usage d'iceux, afin que l'ame fist mieux & plus librement ses affaires. Et seroit chose honteuse & absurde, que l'ame tant haute & divine questast son bien des choses si viles & caduques, comme les sens; car c'est au rebours que les sens ont tout de l'ame, & sans elle ne sont & ne peuvent rien. Et puis enfin que peuvent appercevoir les sens, sinon les accidens & superficies des choses? Car les natures, formes, les threfors & secrets de nature, nullement.

11.
Et non
par le
benefice
des sens.

12.
 Objec-
 tion & sa
 réponse.

Mais on demandera, pourquoy donc ces choses ne se font-elles tousiours par l'ame ? Pourquoy ne fait-elle en tout temps ses propres fonctions, & que plus foiblement & plus mal elle les fait en un temps qu'autre ? L'ame raisonnable agist plus foiblement en la jeunesse qu'en la vieillesse ; & au contraire la vegetative forte & vigoureuse en la jeunesse, est foible en la vieillesse, en laquelle elle ne peust refaire les dents tombées comme en la jeunesse. La raisonnable fait en certaines maladies ce qu'elle ne peust en santé, & au rebours en santé ce qu'elle ne peust en maladie. A quoy pour tout la réponse (touchée cy-dessus) est que les instrumens, desquels l'ame a besoin pour agir, ne sont ny ne peuvent tousiours estre disposez comme il faut pour exercer toutes fonctions, & faire tous effects, voire ils sont contraires & s'entr'empeschent : & pour le dire plus court & plus clairement, c'est que le temperament du cerveau, duquel a esté tant parlé cy-dessus, par lequel & selon lequel l'ame agist, est divers & changeant, & estant bon pour une fonction d'ame, est

contraire à l'autre; estant chaud & humide en la jeunesse, est bon pour la vegetative & mal pour la raisonnable; & au contraire froid & sec en la vieillesse, est bon pour la raisonnable, mal pour la vegetative. Par maladie ardente fort eschauffé & subtilisé, est propre à l'invention & divination, mais impropre à maturité & solidité de jugement & sagesse.

De l'unité & singularité ou pluralité des ^{17.}ames en l'homme, les opinions & raisons ^{De l'unité & pluralité des ames.} sont fort diverses entre les Sages. Qu'il y en aye trois essentiellement distinctes, c'est l'opinion des Egyptiens, & d'aucuns Grecs comme Platoniciens. Mais c'est chose estrange qu'une mesme chose aye plusieurs formes essentielles. Que les ames soient singulieres, & à chascun homme la sienne; c'est l'opinion de plusieurs, contre laquelle l'on dict qu'il faudroit cu qu'elle fust toute mortelle, ou bien en partie mortelle en la vegetative & sensitive, & en partie immortelle en la raisonnable, & ainsi seroit divisible. Qu'il n'y en aye qu'une seule raisonnable generalement de tous hommes; c'est l'opinion des Arabes, ve-

nue de Themistius Grec, mais refutée par plusieurs. La plus commune opinion est qu'il n'y en a en chascun homme qu'une en substance, cause de la vie & de toutes les actions; laquelle est tout en tout, & toute en chaque partie: mais elle est garnie & enrichie d'un très grand nombre de diverses facultez & puissances, merveilleusement différentes, voire contraires les unes aux autres, selon la diversité des vaisseaux & instrumens où elle est retenue, & des objects qui luy sont proposez. Elle exerce l'ame sensitive & raisonnable au cerveau; la vitale & irascible au cœur; la naturelle vegetative & concupiscible au foye; la genitale aux genitoires; ce sont les principales & capitales, ne plus ne moins que le soleil un en son essence, despartant ses rayons en divers endroits, eschaufe en un lieu, esclaire en un autre, fond la cire, seiche la terre, blanchist la neige, nourrist la peau, dissipe les nuées, tarist les estangs: mais quand & comment; si toute entiere & en un coup, ou si successivement elle arrive au corps, c'est une question. La commune

^{14.} Quand
com- opinion venue d'Aristote, est que l'ame

Vegetative & sensitive, qui est toute materielle & corporelle, est en la semence, & avec elle descendue des parens ; laquelle conforme le corps en la matrice, & iceluy fait, arrive la raisonnable de dehors ; & que pour cela il n'y a deux ny trois ames, ny ensemble ny successivement, & ne se corrompt la vegetative par l'arrivée de la sensitive, ny la sensitive par l'arrivée de la raisonnable : ce n'est qu'une qui se fait, s'acheve & se parfait avec le temps & par degrés, comme la forme artificielle de l'homme, qui se peindroit par pieces l'une après l'autre, la teste, puis la gorge, le ventre, &c. Autres veulent qu'elle y entre toute entiere avec toutes ses facultez en un coup, sçavoir lors que le corps est tout organisé, formé & tout achevé d'estre fait, & qu' auparavant n'y a eu aucune ame, mais seulement une vertu & energie naturelle, forme essentielle de la semence, laquelle agissant par les esprits qui sont en ladicte semence, comme par instrumens, forme & bastist le corps, & agence tous les membres ; ce qu'estant fait, ceste energie s'evanouist & se perd, & par ainsi la se-

ment l'a-
me est au
corps.

mence cesse d'estre semence, perdant sa forme par l'arrivée d'une autre plus noble, qui est l'ame humaine : laquelle fait que ce qui estoit semence, est maintenant homme.

15.
Immortalité de l'ame.

L. 2. c. 5.

L'immortalité de l'ame est la chose la plus universellement, religieusement & plaufiblement receue par tout le monde (j'entends d'une externe & publique profession, non d'une interne, serieuse & vraye creance, de quoy sera parlé cy-après), la plus utilement creuë, la plus foiblement prouvée & establie par raisons & moyens humains. Il semble y avoir une inclination & disposition de nature à la croire, car l'homme desire naturellement allonger & perpetuer son estre, d'où vient aussi ce grand & furieux soin & amour de nostre posterité & succession. Puis deux choses servent à la faire valoir & rendre plaufible : l'une est l'esperance de gloire & reputation, & le desir de l'immortalité du nom, qui, tout vain qu'il est, a un merveilleux credit au monde : l'autre est l'impression que les vices qui se desrobent de la veuë & cognoissance de l'humaine justice, demeu-

rent toujours en butte à la divine qui les chastiera, voire après la mort.

DES PARTIES DE L'AME

HUMAINE,

ET PREMIEREMENT

De l'entendement, plus haute & noble partie d'icelle, imagination, raison, discours, esprit, jugement, volonté, de la verité, & de l'invention.

CHAPITRE XVI.

C'EST un fonds d'obscurité plein de creux & de cachots, un labyrinthe, un abyfme confus & bien entortillé, que cest esprit humain; c'est l'œconomie de ceste grande & haute partie intellectuelle de l'ame où y a tant de pieces, facultez, actions & mouvemens divers, dont y a aussi tant de noms, & s'y trouvent tant de difficultez, objections & de doubtes.

Cest entendement (ainsi l'appellerons-nous d'un nom general) *intellectus, mens*, est un subject general, ouvert & disposé à recevoir & embrasser toutes choses,

^{i.} Distinction des pieces de l'entendement.

comme la matiere premiere, & le miroir toutes formes, *intellectus est omnia*. Il est capable d'entendre toutes choses, mais soy-mesme, ou point, (tesmoin une si grande & presque infinie diversité d'opinions d'iceluy, de doubtes & objections qui croissent tous les jours) ou bien sombrement, indirectement & par reflexion de la cognoissance des choses à soy-mesme, par laquelle il sent & cognoist qu'il entend, & a puissance & faculté d'entendre; c'est la maniere que les esprits se cognoissent eux-mesmes.

1. Son premier office, qui est de recevoir simplement, & apprehender les images & especes des choses, qui est une passion & impression en l'ame, causée par l'object & presence d'icelles, c'est imagination & apprehension.
2. La force & puissance de paistrir, traiter & agiter, cuire & digerer les choses receuës par l'imagination, c'est raison, *λόγος*.
3. L'action & l'office ou exercice de ceste force & puissance, qui est d'assembler, conjoindre, separer, diviser les choses receuës, & y en adjouster encore d'autres, c'est discours, ratiocination, *λόγισμος, διαίρεσις quasi δ'ιὰ τῶν*.

La facilité, subtile, & alaigne promptitude à faire toutes ces choses, & penetrer avant en icelles, s'appelle esprit, *ingenium*; donc les ingenieux, aigus, subtils, pointus, c'est tout un. 4.

La repetition, & ceste action de ruminer, recuire, repasser par l'estamine de la raison, & encore plus elaborer, pour en faire une resolution plus solide, c'est le jugement. 5.

L'effect enfin de l'entendement, c'est la cognoissance, intelligence, resolution. 6.

L'action qui suit ceste cognoissance & resolution, qui est à s'estendre, pousser & avancer à la chose cognuë, c'est volonté, *intellectus extensus & promotus*. 7.

Parquoy toutes ces choses, entendement, imagination, raison, discours, esprit, jugement, intelligence, volonté, sont une mesme en essence, mais toutes diverses en action, tesmoin qu'un est excellent en l'une d'icelles, & foible en l'autre: souvent qui excelle en esprit & subtilité, est moindre en jugement & solidité. 8.

Je n'empesche pas que l'on ne chante les louanges & grandeurs de l'esprit humain, ^{2.} Descrip-
tion ge-

nerale de l'esprit à son avantage. 2.
 de sa capacité, vivacité, vitesse : je consens que l'on l'appelle image de Dieu vive, un degoust de l'immortelle substance, une fluxion de la divinité, un esclair celeste auquel Dieu a donné la raison comme un timon animé pour le mouvoir avec reigle & mesure, & que ce soit un instrument d'une complete harmonie; que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme; & que pour le luy ramentevoir il luy a tourné les racines vers le Ciel, afin qu'il eust tousiours sa veuë vers le lieu de sa naissance; bref qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, rien de grand en l'homme que l'esprit. Si l'on monte jusques-là, l'on monte au-dessus du Ciel. Ce sont tous mots plausibles dont retentissent les escholes & les chaires.

3.
 Son desavantage. Mais je desire qu'après tout cela l'on vienne à bien sonder & estudier à cognoistre cest esprit; car nous trouverons qu'après tout, c'est & à foy & à autruy un très dangereux outil, un furet qui est à craindre, un petit brouillon & trouble-feste, un esmerillon facheux & importun, & qui comme un affronteur & joueur de passe-

passé, sous ombre de quelque gentil mouvement subtil & gaillard, forge, invente, & cause tous les maux du monde; & n'y en a que par luy.

Il y a beaucoup plus grande diversité d'esprits que de corps; aussi y a-il plus grand champ, plus de piéces & plus de façon : nous en pouvons faire trois classes, dont chascune a encore plusieurs degrez. En celle d'embas sont les petits, foibles & comme brutaux, tous voisins des bestes, soit que cela advienne de la premiere trempe, c'est-à-dire de la semence & temperament du cerveau trop froid & humide, comme entre les bestes les poissons sont infimes, ou pour n'avoir esté aucunement remuez & reveillez, mais abandonnez à la rouille & stupidité : de ceux-là ne faut faire mise ny recepte, & ne s'en peust dresser ny establir une compagnie constante; car ils ne peuvent pas seulement suffire pour eux-mesmes en leur particulier, & faut qu'ils soient tousiours en la tutelle d'autruy, c'est le commun & bas peuple, *qui vigilans fertit, mortua cui vita est, prope jam vivo atque videnti*, qui ne se

4.
Diversité & distinction des esprits.

Voyez-cy mieux auch. 39.

sent, ne se juge. En celle d'en haut sont les grands & très-rare esprits, plustost demons qu'hommes communs, esprits bien nez, forts & vigoureux : de ceux icy ne s'en pourroit bastir en tous les siecles une republique entiere. En celle du milieu sont tous les mediocres, qui sont en infinité de degrez : de ceux-cy est composé presque tout le monde, (de cette distinction & autres cy-après plus au long.) Mais il nous faut toucher plus particulierement les conditions & le naturel de cest esprit, autant difficile à cognoistre, comme un visage à peindre au vif, lequel sans cesse se remuerait.

5.
 Description particuliere. Agent perpetuel

Premierement c'est un agent perpetuel; l'esprit ne peult estre sans agir; il se forge plustost des subjects faux & fantastiques, se pippant à son escient, & allant contre sa propre creance, que d'estre sans agir. Comme les terres oisives, si elles sont grasses & fertiles, foisonnent en mille sortes d'herbes sauvages & inutiles, & les faut assubjectir à certaines semences; & les femmes seules produisent des amas & pieces de chair informes; ainsi l'esprit, si

l'on ne l'occupe à certain subject, il se desbande & se jette dedans le vague des imaginations, & n'est folie ny resverie qu'il ne produise : s'il n'a de but estably, il se perd & s'esgare; car estre par-tout, c'est n'estre en aucun lieu : l'agitation est vrayement la vie de l'esprit & sa grace; mais elle doit venir d'ailleurs que de soy : s'il va tout seul, il ne fait que trainer & languir, & ne doit estre violenté; car ceste trop grande contention d'esprit trop bandé, tendu & pressé, le rompt & le trouble.

Il est aussi universel qui se mesle par-tout; il n'a point de subject ny de ressort ^{6.}sel. limité; il n'y a chose où il ne puisse jouer son roolle, aussi bien aux subjects vains & de neant, comme aux nobles & de poids, & en ceux que nous pouvons entendre, que ceux que nous n'entendons : car reconnoistre que l'on ne le peust entendre ny penetrer au dedans, & qu'il faut demeurer au bord & à l'escorce, c'est très beau traict de jugement; la science, voire la verité, peuvent loger chez nous sans jugement, & le jugement sans elles; voire

reconnoître son ignorance, c'est un beau tesmoignage de jugement.

7. **Prompt & soudain.** Tiercement, il est prompt & soudain, courant en un moment d'un bout du monde à l'autre, sans arrest, sans repos, s'agitant, penetrant & perçant par-tout : *Nobilis & inquieta mens homini data est : nunquam se tenet, spargitur vaga, quietis impatiens, novitate rerum latissima : non mirum, ex illo caelesti spiritu descendit, caelestium autem natura semper in motu est.* Ceste si grande soudaineté & vitesse, ceste poincte & agilité est d'une part admirable & des plus grandes merveilles qui soient en l'esprit ; mais c'est d'ailleurs chose très-dangereuse, une grande disposition & propension à la folie & manie, comme se dira tantost.

Pour ces trois conditions, d'agent perpetuel sans repos, universel, si prompt & soudain, il a esté estimé immortel, & avoir en soy quelque marque & estincelle de divinité.

8. **Son action est questet.** Or son action est tousiours quester, fureter, tournoyer sans cesse comme affamé de sçavoir, enquerir & rechercher,

ainſi appelle Homere les hommes *ἀλλοτριος*. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : les pourſuittes de l'eſprit humain ſont ſans terme, ſans forme : ſon aliment eſt doute, ambiguité ; c'eſt un mouvement perpetuel, ſans arreſt & ſans but : le monde eſt une eſchole d'inquiſition ; l'agitation & la chaffe eſt proprement de noſtre gibbier : prendre ou faillir à la prinſe, c'eſt autre choſe.

Mais il agiſt & pourſuit ſes entreprinſes temerairement & deſreiglement, ſans ordre & ſans meſure : c'eſt un outil vagabond, muable, divers, contournable : c'eſt un instrument de plomb & de cire ; il plie, s'allonge, s'accorde à tout, plus ſouple, plus facile que l'eau, que l'air. *Flexibilis, omni humore obſequentior, & ut ſpiritus qui omni materia facilior, ut tenuior.* C'eſt le ſoulier de Theramenes bon à tous pieds : il ne reſte que la ſuffiſance de le ſçavoir contourner ; il va touſiours, & de tort & de travers, avec le menſonge comme avec la verité. Il ſe donne beau jeu, & trouve raiſon apparente par-tout, teſmoin que ce qui eſt impie, injuſte, abominable en un lieu, eſt pieté, juſtice, &

9.
Ce qu'il
fait te-
meraire-
ment.

honneur ailleurs ; & ne se sçauoit nommer une loy, coustume, creance receuë ou reiettée generalmente par-tout, les mariages entre les proches, les meurtres des enfans, des parens vieils, communication des femmes, condamnez en un lieu, legitimes en d'autres. Platon refusa la robe brodée & parfumée que luy offrist Dionysius, disant estre homme & ne se vouloir vestir en femme; Aristippus l'accepta, disant que l'accoustrement ne peult corrompre un chaste courage : Diogenes lavant ses choux, & le voyant passer, luy dict : Si tu sçavois vivre de choux, tu ne ferois la cour à un tyran : Aristippus luy respond : Si tu sçavois vivre avec les Roys, tu ne laverois pas des choux. On preschoit Solon de ne pleurer point la mort de son fils, car e'estoient larmes inutiles & impuissantes. C'est pour cela, dict-il, qu'elles sont plus justes & que j'ai raison de pleurer. La femme de Socrates redoubloit son deuil de ce que les Juges le faisoient mourir injustement. Comment ! feist-il, aimerois-tu mieux que ce fust justement ? Il n'y a aucun bien, dict un Sage, sinon celuy à la perte du-

quel l'on est préparé, *in aquo enim est doctor amiffa rei & timor amittenda*. Au rebours, diét l'autre, nous ferrons & embrassons le bien d'autant plus estroit & avec plus d'affection, que nous le voyons moins seur, & craignons qu'il nous soit osté. Un Philosophe Cynique demandoit à Antigonus une dragme d'argent : ce n'est pas present de Roy, respondist-il : donne-moy donc un talent, diét le philosophe : ce n'est pas present pour un Cynique. Quelqu'un disoit d'un Roy de Sparte fort clement & debonnaire : Il est fort bon ; car il l'est mesme aux meschans. Comment seroit-il bon, diét l'autre, puis qu'il n'est pas mauvais aux meschans ? Voilà comme la raison humaine est à tous visages, un glaive double, un baston à deux bouts, *ogni medaglia ha il suo riverfo*. Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, diét la plus saine & plus seur philosophie : ce qui se montreroit par tout qui voudroit. Or ceste grande volubilité & flexibilité vient de plusieurs causes ; de la perpetuelle alteration & mouvement du corps, qui jamais n'est deux fois en la vie en mesme estat ;

des objects qui sont infinis , de l'air mef-
me & serenité du ciel ,

Tales sunt hominum mentes , quali pater ipse
Juppiter , au&ifera lustravit lampade terras ;

& de toutes choses externes ; internement,
des secouffes & branles que l'ame se donne
elle-mefme par son agitation , & meue par
ses propres passions ; auffi qu'elle regarde
les choses par divers visages , car tout ce
qui est au monde a divers lustres & diverses
considerations. C'est un pot à deux anses ,
disoit Epictete ; il eust mieux dict à plu-
sieurs.

10. Il advient de là qu'il s'empestre en sa be-
Dont il songne , comme les vers de soye , il s'em-
s'empef- barrasse : car comme il pense remarquer
tre. de loing je ne sçay quelle apparence de
clarté & verité imaginaire , & y veust cou-
rir , voyci tant de difficultez qui luy tra-
versent la voye , tant de nouvelles questes
l'esgarent & l'enyvrent.

11. Sa fin à laquelle il vise est double ; l'une,
Sa fin est plus commune & naturelle , est la verité
la veri- où tend sa queste & sa poursuite. Il n'est
té , la- desir plus naturel que le desir de cognoistre
quelle il ne peust la verité. Nous essayons tous les moyens
acquérir

que nous pensons y pouvoir servir : mais ny trou-
 enfin tous nos efforts sont courts, car la ^{ver.}
 verité n'est pas un acquest, ny chose qui ^{Voyez}
 se laisse prendre & manier, & encore moins ^{fus c. 9.}
 posséder à l'esprit humain. Elle loge de- ^{ait. 8.}
 dans le sein de Dieu, c'est là son giste &
 sa retraicte : l'homme ne sçait & n'entend
 rien à droict, au pur & au vray comme il
 faut, tournoyant tousiours, & tastonnant
 à l'entour des apparences qui se trouvent
 par tout aussi bien au fauls qu'au vray :
 nous sommes nais à quester la verité : la
 posséder appartient à une plus haute &
 grande puissance. Ce n'est pas à qui mettra
 dedans, mais à qui fera de plus belles
 courses. Quand il adviendrait que quelque
 verité se rencontrast entre ses mains, ce
 seroit par hazard, il ne la sçauroit tenir,
 posséder, ny distinguer du mensonge. Les
 erreurs se reçoivent en nostre ame par
 mesme voye & conduicte que la verité ;
 l'esprit n'a pas de quoy les distinguer &
 choisir : autant peust faire le sot que le
 sage, celuy qui dict vray, comme celuy
 qui dict fauls : les moyens qu'il employe
 pour la descouvrir, sont raison & expe-

rience, tous deux très foibles, incertains, divers, ondoyans. Le plus grand argument de la verité, c'est le general consentement du monde. Or le nombre des fols surpasse de beaucoup celuy des sages : & puis comment est-on parvenu à ce consentement, que par contagion & applaudissement donné sans jugement & cognoissance de cause, mais à la suite de quelques-uns qui ont commencé la danse ?

11. Et l'invention. L'autre fin moins naturelle, mais plus ambitieuse, est l'invention, à laquelle il tend comme au plus haut poinct d'honneur, pour se monstrier & faire valoir ; c'est ce qui est plus estimé & semble estre une image de divinité. De ceste suffisance d'inventer sont produicts les ouvrages qui ont ravy tout le monde en admiration : & s'ils ont esté avec utilité publique, ils ont deifié leurs auteurs. Ceux qui ont esté en subtilité seule sans utilité, ont esté en la peinture, statuaire, architecture, perspective, comme la vigne de Zeuxis, la Venus d'Appelles, la statue de Memnon, le cheval d'airain, la colombe de bois d'Archytas, la sphere de Sapor Roy de Perse, & tant

d'autres. Or l'art & l'invention semblent non seulement imiter nature, mais la passer, & ce non seulement en particulier & individu (car il ne se trouve point de corps d'homme ou beste en nature si universellement bien fait, comme il se peust représenter par les ouvriers); mais encore plusieurs choses se font par art, qui ne se font point par nature : j'entends outre les compositions & mixtions, qui est le vray gibbier & le propre subject de l'art, tel-moin les extractions & distillations des eaux & des huiles faictes de simples, ce que nature ne faict point. Mais en tout cela il n'y a pas lieu de si grande admiration que l'on pense; & à proprement & løyablement parler, il n'y a point d'invention que celle que Dieu revele : car celles que nous estimons & appellons telles, ne sont qu'observations des choses naturelles, argumentations & conclusions tirées d'icelles, comme la peinture & l'optique des ombres, les horloges solaires des ombres des arbres, l'imprimerie des marques & sceaux des pierres precieuses.

De tout cela il est aisé à voir combien

^{13.}
L'esprit

est très
dange-
reux.

Voyez
sus c. 8.
sur la fo-
lic.

l'esprit humain est temeraire & dangereux, mesmement s'il est vif & vigoureux : car estant si remuant, si libre & universel, & faisant ses remuemens si desreiglement, usant si hardiment de sa liberté par tout, sans s'asservir à rien, il vient à secouer aisement les opinions communes & toutes reigles par lesquelles l'on le veust brider & contraindre, comme une injuste tyrannie : entreprendra d'examiner tout, & juger la plupart des choses plaufiblement receuës du monde, ridicules & absurdes, trouvant par tout de l'apparence, passera par dessus tout : & ce faisant, il est à craindre qu'il s'esgare & se perde : & de faict, nous voyons que ceux qui ont quelque vivacité extraordinaire, & quelque rare excellence, comme ceux qui sont au plus haut estage de la moyenne classe cy-dessus dicte, sont le plus souvent desreiglés en opinions & en mœurs. Il y en a bien peu à qui l'on se puisse fier de leur conduicte propre, & qui puissent sans temerité voguer en liberté de leurs jugemens au-delà les opinions communes. C'est miracle de trouver un grand & vif esprit bien reiglé & modéré;

c'est un très dangereux glaive qui ne le sçait bien conduire : & d'où viennent tous les desordres, revoltes, heresies & troubles au monde, que de là ? *Magni errores non nisi ex magnis ingeniis. Nihil sapientia odiosus acumine nimio.* Sans doubte celui a meilleur temps, plus longue vie, est plus heureux & beaucoup plus propre au regime de la Repub. dict Thucydide, qui a l'esprit mediocre, voire au-dessous la mediocrité, que qui l'a tant eslevé & transcendant, qui ne sert qu'à se donner du tourment & aux autres. Des grandes amitez naissent les grandes inimitiez ; des santez vigoureuses les mortelles maladies : aussi des rares & vives agitations de nos ames les plus excellentes manies & plus detraquées. La sagesse & la folie sont fort voisines. Il n'y a qu'un demy tour de l'une à l'autre : cela se voit aux actions des hommes insensés. La philosophie nous apprend que la melancholie est propre à tous les deux. De quoy se fait la subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? C'est pourquoy, dict Aristote, il n'y a point de grand esprit sans quelque meylange de folie ; & Platon,

qu'en vain un esprit rassis & sain frappe aux portes de la Poësie. C'est en ce sens que les sages & plus braves Poëtes ont approuvé de folier & sortir des gonds quelquesfois. *Insanire jucundum est ; dulce desipere in loco : non potest grande & sublime quidquam nisi mota mens , & quoad apud se est.*

14. Parquoy le faut brider & retenir. C'est pourquoy on a eu bonne raison de lui donner des barrières étroites : on le bride & le garotte de religions , loix , coutumes , sciences , preceptes , menaces , promesses mortelles & immortelles ; encore voit-on que par sa desbauche il franchit tout , il échappe à tout , tant il est de nature reveche , fier , opiniastre , dont le faut mener par artifice : l'on ne l'aura pas de force , *naturâ contumax est animus humanus , in contrarium atque arduum nitens , sequiturque facilius quam ducitur , ut generosi & nobiles equi melius facili freno reguntur.* Il est bien plus seur de le mettre en tutelle , & le coucher , que le laisser aller à sa poste : car s'il n'est bien nay , bien fort & bien reiglé , comme ceux de la plus haute classe qu'avons dict cy-dessus , ou

Senec.

bien foible, mol, & mouffe, comme ceux de la plus basse marche, certes il se perdra en la liberté de ses jugemens : parquoy il a besoing d'estre retenu, plus besoing de plomb que d'aïles, de bride que d'espe-
 ron : à quoy principalement ont regardé les grands légistateurs & fondateurs d'estats : les peuples sont mediocrement spirituels vivent en plus de repos que les ingenieux. Il y a eu plus de troubles & feditions en dix ans en la seule ville de Florence, qu'en cinq cens ans aux pais des Suyffes & Grisons : & en particulier les hommes d'une commune suffisance sont plus gens de bien, meilleurs citoyens, sont plus souples, & sont plus volontiers joug aux loix, aux superieurs, à la raison, que ces tant vifs & clair-voyans, qui ne peuvent demourer en leur peau : l'affinement des esprits n'est pas l'affagissement.

L'esprit a ses maladies, ses defauts & ses tares aussi bien que le corps, & beaucoup plus, & plus dangereux & plus incurables : mais pour les cognoistre il les faut distinguer. Les uns sont accidentaux & qui luy arrivent d'ailleurs. Nous en pouvons

14.
 Defauts
 de l'es-
 prit.

**Acciden- remarquer trois causes: la disposition du
taux pro- corps, car les maladies corporelles qui al-
venants terent le temperament, alterent aussi tout
de trois manifestement l'esprit & le jugement: ou
causes. bien la substance du cerveau & des orga-**

Du corps. nes de l'ame raisonnable est mal composée,
soit dès la premiere conformation, comme
en ceux qui ont la teste mal faite, toute
ronde, ou trop petite, ou par accident de
heur ou blessure.

**Du mon- La seconde est la contagion universelle
de. des opinions populaires & erronées, re-
ceuës au monde, de laquelle l'esprit pre-
venu & atteint, ou, qui pis est, abbrevé
& coiffé de quelques opinions fantasques,
va toujours & juge selon cela, sans regarder
plus avant ou reculer en arriere: or
tous les esprits n'ont pas assez de force &
vigueur pour se garantir & sauver d'un tel
deluge.**

**Des pas- La troisieme beaucoup plus voisine est
sions. la maladie & corruption de la volonté, &
la force des passions, c'est un monde ren-
versé: la volonté est née pour suivre l'en-
tendement comme son guide, son flam-
beau: mais estant corrompue & saisie par**

la force des passions, force aussi & corrompt l'entendement, & c'est d'où vient la plupart des faulx jugemens; l'envie, la malice, la haine, l'amour, la crainte, nous font regarder, juger & prendre les choses toutes autres & tout autrement qu'il ne faut, dont l'on crie tant (juger sans passion) : de là vient que l'on obscurcist les belles & genereuses actions d'autrui par des viles interpretations; l'on controuve des causes, occasions & intentions mauvaises ou vaines, c'est un grand vice & preuve d'une nature maligne, & jugement bien malade : il n'y a pas grande subtilité ny suffisance en cela, mais de malice beaucoup. Cela vient d'envie qu'ils portent à la gloire d'autrui, ou qu'ils jugent des autres selon eux, ou bien qu'ils ont le goust alteré & la veüe si troublée qu'ils ne peuvent concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve. De ceste mesme cause & source vient que nous faisons valoir les vertus & les vices d'autrui, & les estendons plus qu'il ne faut, des particularités en tirons des conséquences & conclusions generales : s'il est amy tout luy sied bien,

les vices mesmes seront vertus ; s'il est ennemy ou particulier , ou de party contraire, il n'y a rien de bon. Tellement que nous faisons honte à nostre jugement , pour assouvir nos passions. Mais cecy va bien encore plus loing , car la pluspart des impietez , heresies , erreurs en la creance & religion , si nous y regardons bien , est née de la mauuaise & corrompue volonté , d'une passion violente & volupté , qui puis attire à foy l'entendement mesme , *sedit populus manducare & bibere , &c. quod vult non quod est credit , qui cupit errare* . tellement que ce qui se faisoit au commencement avec quelque scrupule & doubte , a esté puis tenu & maintenu pour une verité & revelation du ciel : ce qui estoit seulement en la sensualité a prins place au plus haut de l'entendement : ce qui n'estoit que passion & volupté a esté faict creance religieuse & article de foy , tant est forte & dangereuse la contagion des facultez de l'ame entre elles. Voylà trois causes externes des fautes & mescomptes de l'esprit , jugement & entendement humain ; le corps , mesmement la teste malade , ou blessée , ou mal faicte ;

Exod. 32.
6. Aug
lib. 1. de
civit.
Dei.

le monde avec ses opinions anticipées & suppositions ; le mauvais estat des autres facultez de l'ame raisonnable, qui luy sont toutes inferieures. Les premiers defaillans sont pitoyables, & aucuns d'iceux sont curables, les autres non : les seconds sont excusables & pardonnables : les troisiemes sont accusables & punissables, qui souffrent un tel desordre chez eux, que ceux qui devoient recevoir la loy entreprennent de la donner.

Il y a d'autres defauts qui luy sont plus naturels & internes, car ils naissent de luy & dedans luy : le plus grand & la racine de tous les autres est l'orgueil & la presumption, (premiere & originelle faute du monde, peste de tout esprit, & cause de tous maux) par laquelle l'on est tant content de soy, l'on ne veult ceder à autrui, l'on desdaigne ses advis, l'on se repose en ses opinions, & l'on entreprend de juger & condamner les autres, & encore celles que l'on n'entend pas. L'on dict bien vray que le plus beau & heureux partage que Dieu aye fait, est du jugement ; car chascun se contente du sien, & en pense avoir assez.

16.
Natu-
rels.

Or ceste maladie vient de la mesconnoissance de soy : nous ne sentons jamais assez au vray la foiblesse de nostre esprit : ainsi la plus grande maladie de l'esprit c'est l'ignorance, non pas des arts & sciences & de ce qui est dedans les livres, mais de soy-mesme, à cause de quoy ce premier livre a esté fait.

De la Memoire.

C H A P I T R E X V I I .

LA memoire est souvent prinse par le vulgaire pour le sens & entendement : mais c'est à tort; car & par raison, comme a esté dict, & par experience l'excellence de l'un est ordinairement avec la foiblesse de l'autre. C'est à la verité une faculté fort utile pour le monde, mais elle est de beaucoup au-dessous de l'entendement, & est de toutes les parties de l'ame la plus delicate & plus fresse. Son excellence n'est pas fort requise, si ce n'est à trois sortes de gens, aux negociateurs, aux ambitieux de parler (car le magasin de la memoire est volon-

tiers plus plein & forny que celui de l'invention ; or qui n'en a demoure court , & faut qu'il en forge & parle de soy) , & aux menteurs , *mendacem oportet esse memorem*. Le defaut de memoire est utile à ne mentir gueres , ne parler gueres , oublier les offenses. La mediocrité est suffisante par tout.

De l'Imagination & Opinion.

C H A P I T R E X V I I I.

L'IMAGINATION est une très puissante chose , c'est celle qui faict tout le bruiet , l'esclat : le remuement du monde vient d'elle (comme nous avons dict cy-dessus estre la faculté de l'ame seule , ou bien la plus active & remuante). Ses effects sont merveilleux & estranges : elle agist non seulement en son corps & son ame propre , mais encore en celle d'autrui : & produit effects contraires. Elle faict rougir , pallir , trembler , tremousser , tressuer , ce sont les moindres & plus doux : elle oste la puissance & l'usage des parties genitales , voire

1.
Effects de
l'imagination.

Ch. 15.
art. 8.

lors qu'il en est plus besoing, & que l'on y est plus aspre, non seulement à soy-mesme, mais à autruy; tesmoin les liaisons dont le monde est plein, qui sont pour la plupart impressions de l'apprehension & de la crainte: & au contraire sans effort, sans object & en songe, elle assouvisit les amoureux desirs, faict changer de sexe; tesmoin Lucius Cossitius, que Pline dict avoir veu estre changé de femme en homme le jour de ses nopces, & tant d'autres: marque honteusement, voire tue & avorte le fruit dedans le ventre: faict perdre la parole, & la donne à qui ne l'a jamais eue, comme au fils de Cresus: oste le mouvement, sentiment, respiration. Voilà au corps. Elle faict perdre le sens, la cognoissance, le jugement: fait devenir fol & insensé; tesmoin Gallus Vibius, qui pour avoir trop bandé son esprit à comprendre l'essence & les mouvemens de la folie, disloca & desnoua son jugement si qu'il ne le peust remettre: faict deviner les choses secretes & à venir, & cause les enthousiasmes, les predictions & merueilleuses inventions, & ravit en extase: réellement

tue & faiçt mourir ; tefmoin celui à qui l'on desbanda les yeux pour luy lire fa grace , & fust trouvé roide mort fur l'efchafaut. Bref c'eft d'elle que vient la plupart des chofes que le vulgaire appelle miracles , vifions , enchantemens. Ce n'eft point le diable ny l'efprit , comme il penfe , mais c'eft l'effect de l'imagination ou de celle de l'agent qui faiçt telles chofes , ou du patient & fpectateur qui penfe voir ce qu'il ne voit point.

En cefte partie fe tient & loge l'opinion, qui eft un vain & leger , crud & impar-faiçt jugement des chofes , tiré & puisé des fens exterieurs , & du bruiçt commun & vulgaire , s'arrestant & tenant bon en l'imagination , & n'arrivant jamais jusques à l'entendement , pour y eftre examiné , cuiçt & elabouré , & en eftre faiçt raifon , qui eft un vray , entier & folide jugement des chofes : dont elle eft inconstante , incertaine , volage , trompeufe , un très mauvais & dangereux guide , & qui faiçt teſte à la raifon , de laquelle elle eft une ombre & image , mais vaine & faulſe : elle eft mere de tous maux , confufions , defordres :

d'elle viennent toutes passions & les troubles ; c'est le guide des fols , des sots , du vulgaire , comme la raison des sages & habiles.

3.
Le monde est
mené
par opi-
nion.

Ce n'est pas la vérité ni le naturel des choses qui nous remuë & agite ainfi l'ame, c'est l'opinion selon un dire ancien : Les hommes sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes : *opinione sapius quam re laboramus : plura sunt qua nos tenent quam qua premunt.* La vérité & l'estre des choses n'entre ny ne loge chez nous de soy-mesme, de sa propre force & autorité : s'il estoit ainfi, toutes choses seroient receuës de tous, toutes pareilles & de mesme façon, fauf peu plus, peu moins ; tous seroient de mesme creance : & la vérité qui n'est jamais qu'une & uniforme, seroit embrasée de tout le monde. Or il y a si grande diversité, voire contrariété d'opinions par le monde, & n'y a chose aucune de laquelle tous soient generalement d'accord, pas mesmes les sçavans & les mieux nais : qui montre que les choses entrent en nous par composition, se rendent à nostre

mèrcy & devotion , & logent chez nous comme il nous plaist , selon l'humeur & la trempe de nostre ame. Ce que je crois , je ne le puis faire croire à mon compagnon : mais qui plus est , ce que je crois aujourd'hui si fermement , je ne puis respondre que je le croiray encore ainsi demain ; voire il est certain que je le trouveray & jugeray tout autre & autrement une autre fois. Certes les choses prennent en nous telle place , tel goust & couleur que nous leur en donnons , & telle qu'elle est la constitution interne de l'ame : *omnia munda mundis , immunda immundis*. Comme les accoustremens nous eschaufent , non de leur chaleur , mais de la nostre qu'ils conservent , comme aussi ils nourrissent la froideur de la neige & de la glace , nous les eschaufons premierement de nostre chaleur , & puis en recompense ils nous conservent la nostre.

Presque toutes les opinions que nous avons , nous ne les avons que par autorité : nous croyons , jugeons , agissons , vivons , & mourons à credit , selon que l'usage public nous apprend : & faisons bien ,

L. 2. c. 1. & 2. car nous sommes trop foibles pour juger & choisir de nous-mêmes : mais les sages ne font pas ainsi, comme sera dict.

Volonté.

CHAPITRE XIX.

1. *Préeminence & importance de la volonté.* LA volonté est une grande piece de très grande importance, & doibt l'homme estudier sur tout à la bien reigler ; car d'icelle depend presque tout son estat & son bien : elle seule est vrayement nostre & en nostre puissance ; tout le reste, entendement, memoire, imagination, nous peust estre osté, alteré, troublé par mille accidens, & non la volonté. Secondement c'est elle qui entraîne & emporte l'homme tout entier : qui a donné sa volonté n'est plus à soy, & n'a plus rien de propre. Tiercement c'est celle qui nous rend & nous denomme bons ou meschans, qui nous donne la trempe & la teincture. Comme de tous les biens qui sont en l'homme, la preud'homme est le premier & principal, & qui de loin passe la science, l'habilité ; aussi faut-il dire que

Comparaïson d'icelle avec l'entendement.

la volonté où loge la bonté & vertu est la plus excellente de toutes : & de fait pour entendre & sçavoir les belles , bonnes & honnestes choses , ou meschantes & des-honestes , l'homme n'est bon ny meschant, honneste ny deshonneste , mais pour les vouloir & aymer : l'entendement a bien d'autres préeminences ; car il est à la volonté comme le mary à la femme , le guide & flambeau au voyageur , mais en celles icy il cede à la volonté.

La vraye difference de ces facultez est en ce que par l'entendement les choses entrent en l'ame, & elle les reçoit, comme portent les mots d'apprendre , concevoir , comprendre, vrays offices d'icelui : & y entrent non entieres & telles qu'elles sont, mais à la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes se racourcissent & abaissent aucunement par ceste entrée, comme l'Ocean n'entre tout entier en la Mer Mediterranée, mais à la proportion de l'emboucheure du destroit de Gibraltar. Par la volonté au contraire, l'ame sort hors de soy & va se loger & viyre ailleurs en la chose aimée, en laquelle

elle se transforme, & en porte le nom, le tiltre & la livrée, estant appellée vertueuse, vitieuse, spirituelle, charnelle; dont s'ensuit que la volonté s'anoblit ayment les choses dignes & hautes, s'avilit s'adonnant aux moindres & indignes, comme la femme selon le party & mary qu'elle prend.

3. L'expérience nous apprend que trois choses esguisent nostre volonté, la difficulté, la rareté & l'absence, ou bien crainte de perdre la chose; comme les trois contraires la relaschent, l'aisance, l'abondance ou facilité, & l'assiduele presence & jouissance assurée: les trois premiers donnent prix aux choses, les autres trois engendrent mespris. Nostre volonté s'esguise par le contraste, se despice contre le desny: au rebours nostre appetit mesprise & outre-passe ce qui luy est en main, pour courir à ce qu'il n'a pas, *Quod licet ingratum est, quod non licet acrius urit*; voire cela se voit en toutes sortes de voluptez, *Omniū rerum voluptas ipso quo debet fugari periculo, crescit*. Tellement que les deux extremités, la faulte & l'abondance, le desir & la jouissance, nous mettent en mesme peine:

çela faiçt que les choses ne sont pas estimées justement comme il faut, & que nul prophete en son pays.

Comment il faut mener & reigler sa volonté se dira cy après.

L. 2. ch.
2. L. 3.
ch. 6.

PASSIONS ET AFFECTIONS.

A D V E R T I S S E M E N T.

LA matiere des passions de l'esprit est très-grande & plantureuse, tient un grand lieu en ceste doctrine de la sagesse : à les sçavoir bien cognoistre & distinguer, ce qui se fera maintenant en ce livre : aux remedes de les brider, regir & moderer generaux, c'est pour le second livre : aux remedes particuliers d'une chascune au troisieme livre, suyvant la methode de ce livre mise au peface. Or pour en avoir icy la cognoissance nous en parlerons premicrement en general en ce chapitre, puis particulièrement de chascune aux chapitres suyvans. Et n'ai point veu qui les despeigne plus naïvement & richement que le sieur du Vair en ses petits livrets moraux, desquels je me suis fort servy en ceste matiere passionnée.

L. 2. ch.
6. & 7.
L. 3. ès
vertus
de force
& tem-
perance.

Des Passions en general.

CHAPITRE XX.

1. *Descrption de passion.* PASSION est un mouvement violent de l'ame en sa partie sensitive, lequel se fait ou pour suyvre ce que l'ame pense luy estre bon, ou pour fuyr ce quelle pense luy estre mauvais.

2. Mais il est requis de bien sçavoir comment se font ces mouvements, & comment ils naissent & s'eschauffent en nous; ce que l'on peust représenter par divers moyens & comparaisons, premierement pour le regard de leur esmotion & impetuosité. L'ame, qui n'est qu'une au corps, a plusieurs & très diverses puissances, selon les divers vaisseaux où elle est retenue, instruments desquels elle se sert, & objects qui luy sont proposez. Or quand les parties où elle est encluse, ne la tiennent & occupent qu'à proportion de leur capacité, & selon qu'il est necessaire pour leur droict usage, ses effects sont doux, benins & bien reiglez: mais quand au contraire les parties prennent plus de mouvement & de chaleur qu'il ne leur

en faut, elles s'alterent & deviennent dommageables; comme les rayons du soleil, qui vaguans à leur naturelle liberté eschauffent doucement & tiedement; s'ils sont recueillis & remis au creux d'un miroir ardent, brulent & consomment ce qu'ils avoient accoustumé de nourrir & vivifier. Au reste elles ont divers degrez en leur force & esmotion, & sont en ce distinguées par plus & moins: les mediocres se laissent gouster & digerer, s'expriment par paroles & par larmes; les grandes & extremes estonnent toute l'ame, l'accablent & luy empeschent la liberté de ses actions: *cura leves loquuntur, ingentes stupent.*

Secondement pour le regard du vice, desfreiglement & injustice qui est en ces passions, nous pouvons à peu près comparer l'homme à une republique, & l'estat de l'ame à un estat royal, auquel le souverain pour le gouvernement de tant de peuples a des magistrats, auxquels pour l'exercice de leurs charges il donne loix & reiglemens, se reservant la cognoissance des plus grands & importans accidens. De cest ordre depend la paix & prosperité de l'es-

3.
De leur
vice &
desfrei-
glement.

rat : au contraire , si les magistrats , qui sont comme mitoyens entre le prince & le peuple , se laissent tromper par facilité , ou corrompre par faveur , & que sans deferer à leur souverain , & aux loix par luy establies , ils employent leur autorité à l'exécution des affaires , ils remplissent tout de desordre & confusion. Ainsi en l'homme l'entendement est le souverain , qui a sous soy une puissance estimative & imaginative comme un magistrat pour cognoistre & juger par le rapport des sens , de toutes choses qui se presenteront , & mouvoir nos affections pour l'exécution de ses jugemens. Pour sa conduite & reiglement en l'exercice de sa charge , la loy & lumiere de nature luy a esté donnée : & puis il a moyen en tout doubte de recourir au conseil de son superieur & souverain , l'entendement. Voilà l'ordre de son estre heureux ; mais le malheur est , que ceste puissance qui est au dessous de l'entendement , & au dessus des sens , à laquelle appartient le premier jugement des choses , se laisse la pluspart du temps corrompre ou tromper , dont elle juge mal & temerairement , puis elle manie

& remuë nos affections mal à propos & nous remplit de trouble & d'inquietude. Ce qui trouble & corrompt ceste puissance, ce sont premierement les sens, lesquels ne comprennent pas la vraye & interne nature des choses, mais seulement la face & forme externe, rapportant à l'ame l'image des choses, avec quelque recommandation favorable, & quasi un préjugé de leurs qualitez, selon qu'ils les trouvent plaisans & agreables à leur particulier, & non utiles & necessaires au bien universel de l'homme : puis s'y mesle le jugement souvent fauls & indiscret du vulgaire. De ces deux fauls advis & rapports des sens & du vulgaire, se forme en l'ame une inconsiderée opinion que nous Opinion. prenons des choses, qu'elles sont bonnes ou mauvaises, utiles ou damageables, à suivre ou fuyr : qui est certainement une très-dangereuse guide, & temeraire maistresse : car aussi-tost qu'elle est conceuë, sans plus rien deferer au discours & à l'entendement, elle s'empare de nostre imagination, & comme dedans une citadelle, y tient fort contre la droicte raison, puis elle descend en nostre cœur & remuë nos affections, avec

des mouvemens violens d'esperance , de crainte , de tristesse , de plaisir ; bref fait & soulever tous les fols & seditieux de l'ame, qui sont les passions.

Je veux encore declarer la mesme chose, par une autre similitude de la police militaire. Les sens sont & sentinelles de l'ame, veillans pour sa conservation, & messagers ou courriers, pour servir de ministres & instrumens à l'entendement, partie souveraine de l'ame : & pour ce faire ils ont receu puissance d'appercevoir les choses, en tirer les formes, & les embrasser ou rejeter, selon qu'elles leur semblent agreables ou fascheuses, & qu'elles consentent ou s'accordent à leur nature : or en exerçant leur charge, ils se doivent contenter de recognoistre & donner advis de ce qui se passe, sans vouloir entreprendre de remuer les hautes & fortes puissances, & par ce moyen mettre tout en allarme & confusion. Ainsi qu'en une armée souvent les sentinelles, pour ne sçavoir pas le dessein du chef qui commande, peuvent estre trompez, & prendre pour secours les ennemis desguisez qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent

à leur secours : aussi les sens pour ne pas comprendre tout ce qui est de la raison sont souvent deçus par l'apparence, & jugent pour amy ce qui nous est ennemy. Quand sur ce pensément, & sans attendre le commandement de la raison, ils viennent à remuer la puissance concupiscible & l'irascible, ils font une sedition & un tumulte en nostre ame, pendant lequel la raison n'y est point ouye, ny l'entendement obey.

Voyons maintenant leurs regimens, leurs rangs, genres & especes. Toute passion s'esmeur sur l'apparence & opinion ou d'un bien ou d'un mal : si d'un bien, & que l'ame le considere tel tout simplement, ce mouvement s'appelle amour ; s'il est present & dont l'ame jouyffe en soy-mesme, il s'appelle plaisir & joye ; s'il est à venir, s'appelle desir : si d'un mal, comme tel simplement, c'est haine ; s'il est present en nous-mesmes, c'est tristesse & douleur ; si en autruy, c'est pitié ; s'il est à venir, c'est crainte. Et celles-cy qui naissent en nous par l'object du mal apparent, que nous fuyons & abhorrons, descendent plus avant en nostre cœur, & s'enlevent plus difficilement. Voilà la

4.
Distinction des passions selon l'object & le subject. En la concupiscible, 1. de bien & 3. de mal.

premiere bande des seditieux qui troublent le repos de nostre ame, sçavoir en la partie concupiscible; desquels encore que les effects soient très-dangereux, si ne sont ils pas si violens, que de ceux qui les suyvent : car ces premiers mouvemens-là, formez en ceste partie par l'object qui se presente, passent incontinent en la partie irascible, c'est-à-dire, en cest endroict où l'ame cherche les moyens d'obtenir ou esviter ce qui luy semble bon ou mauvais. Et lors tout ainsi comme une rouë qui est desia esbranlée venant à recevoir un nouveau mouvement, tourne de grande vitesse, aussi l'ame desia esmuë de la premiere apprehension, adjoustant un second effort au premier, se manie avec beaucoup plus de violence qu'auparavant, & souleve des passions bien plus puissantes & plus difficiles à dompter ; d'autant qu'elles sont doubles, & ja accouplées aux premieres, se liant & soustenant les unes les autres par un mutuel consentement; car les premieres qui se forment sur l'object du bien apparent, entrant en consideration des moyens de l'acquérir, excitent en nous ou l'espoir ou le desespoir. Celles qui se for-

En l'irascible
cinq ; 2.
du bien
& 3. du
mal.

ment sur l'object du mal à venir, font naistre ou la peur, ou au contraire l'audace : du mal present, la cholere, & le courroux, lesquelles passions sont estrangement violentes, & renversent entierement la raison qu'elles trouvent desia esbrankée. Voylà les principaux vents d'où naissent les tempêtes de nostre ame : & la caverne d'où ils sortent n'est que l'opinion (qui est ordinairement faulse, vague, incertaine, contraire à nature, verité, raison, certitude) que l'on a, que les choses qui se presentent à nous, sont bonnes ou mauvaises : car les ayant apprehendées telles, nous les recherchons ou fuyons avec vehemence, ce sont nos passions.

DES PASSIONS EN PARTICULIER.

ADVERTISSEMENT.

Il sera traité de leur naturel, pour y voir la folie, vanité, misere, injustice, & laidur, qui est en elles, afin de les cognoistre & apprendre à les justement hayr. Les avis pour s'en garder seront aux livres suyvens ; ce sont les deux parties du medecin, decla-

L. 3. aux
vertus
de force
& tem-
perance.

rer la maladie, & donner les remedes. Voyci les maladies de l'esprit. Au reste nous parlerons icy premierement de toutes celles qui regardent le bien apparent, qui sont amour & ses especes, desir, espoir, desespoir, joie; & puis toutes celles qui regardent le mal, qui sont plusieurs; cholere, hayne, envie, jalousie, vengeance, cruauté, crainte, tristesse, compassion.

De l'Amour en general.

CHAPITRE XXI.

Distinction de l'amour & comparaison. Liv. 3.

LA premiere maistresse & capitale de toutes les passions est l'amour, qui est de divers subjects, & de diverses sortes & degrez. Il y en a trois principaux, auxquels tous se rapportent; (nous parlons du vitieux & passionné; car du vertueux, qui est amitié, charité, dilection; sera parlé en la vertu de la justice;) sçavoir l'ambition ou superbe, qui est l'amour de grandeur & honneur; l'avarice, amour des biens; & l'amour voluptueux & charnel. Voylà les trois goulphes & precipices d'où peu de gens se sauvent, les

trois pestes & corruptions de tout ce qu'avons en maniement, esprit, corps, & biens; les armeures des trois capitaux ennemis du salut & repos humain, le diable, la chair, le monde. Ce sont à la verité trois puissances les plus communes & universelles passions, dont l'Apostre a party en ces trois tout ce qui est au monde : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vita.* L'ambition comme spirituelle est plus noble & hautaine que les autres. L'amour voluptueux comme plus naturel & universel, (car mesme aux bestes où les autres ne se trouvent point) il est plus violent & moins vicieux; je dis violent tout simplement, car quelquesfois l'ambition l'emporte : mais c'est une maladie particuliere; l'avarice est la plus sottise & malade de toutes.

De l'Ambition.

CHAPITRE XXII.

L'AMBITION (qui est une faim d'honneur & de gloire, un desir glouton, & excessif de grandeur) est une bien douce passion qui

1.
Description.

se coule aisément ès esprits plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous pensons devoir embrasser le bien, & entre les biens nous estimons l'honneur plus que tout; voylà pourquoy nous le courons à force. L'ambitieux veust estre le premier; jamais ne regarde derriere, mais tousiours devant, à ceux qui le precedent: & luy est plus grief d'en laisser passer un devant, qu'il ne prend de plaisir d'en laisser mille derriere. *Habet*

Senec.
liv. 3.

hoc vitium omnis ambitio, non respicit. Elle est double, l'une de gloire & honneur, l'autre de grandeur & commandement; celle-là est utile au monde, & en certains sens permise, comme il sera dict; ceste-cy pernicieuse.

2.
Est natu-
relle.

L'ambition a sa semence & sa racine naturelle en nous: il y a un proverbe qui dict que nature se contente de peu, & un autre tout contraire, que nature n'est jamais saoule ny contente, tousiours desire, veust monter & s'enrichir, & ne va point seulement le pas, mais court à bride abbatue, & se rue à la grandeur & à la gloire. *Natura nostra imperii est avida, & ad implendam cupiditatem praceps.* Et de force qu'ils

Tacit.

edurent, souvent se rompent le col, comme tant de grands hommes à la veille & sur le point d'entrer & jouir de la grandeur qui leur avoit tant cousté ; c'est une passion naturelle , très puissante , & enfin qui nous laisse bien tard , dont quelqu'un l'appelle la chemise de l'ame ; car c'est le dernier vice duquel elle se despouille. *Etiam sapientibus cupido gloria novissima exuitur.*

L'ambition, comme c'est la plus forte & puissante passion qui soit, aussi est-elle la plus noble & hautaine ; sa force & puissance se montre en ce qu'elle maîtrise & surmonte toutes autres choses , & les plus fortes du monde , toutes autres passions & cupiditez, mesmes celle de l'amour, qui semble toutesfois contester de la primauté avec ceste-cy. Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipion, Pompée, & tant d'autres qui ont courageusement refusé de toucher les plus belles Dames qui estoient en leur puissance, bruslant au reste d'ambition : voire ceste victoire de l'amour servoit à leur ambition, sur-tout en Cesar ; car jamais homme ne fut plus adonné aux plaisirs amoureux, & de tout sexe & de

3.
Sa force
& pri-
mauté.

Surmon-
tant l'a-
mour.

toutes fortes, tesmoins tant d'exploits, & à Rome & aux pays estrangers, ny aussi plus soigneux & curieux de sa personne : toutesfois l'ambition l'emportoit tousiours, jamais les plaisirs amoureux ne luy firent perdre une heure de temps qu'il pouvoit employer à son agrandissement : l'ambition regentoit en luy souverainement, & le possedoit pleinement. Nous trouvons au rebours qu'en Marc Antoine, & autres, la force de l'amour a fait oublier le soin & la conduite des affaires. Mais quand toutes deux seroient en esgale balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, disent qu'elle tient à l'ame & au corps, & que tout l'homme en est possédé, voire que la santé en despend. Mais au contraire il semble que l'ambition est plus forte, à cause qu'elle est toute spirituelle. Et de ce que l'amour tient aussi au corps, elle en est plus foible, car elle est subjecte à satieté, & puis est capable de remedes corporels, naturels & estranges, comme l'experience le monstre de plusieurs, qui par divers moyens ont adoucy, voire esteint l'ardeur & la force de

cette passion. Mais l'ambition n'est capable de satiété, voire elle s'esguise par la jouissance, & n'y a remede pour l'esteindre, estant toute en l'ame mesme & en la raison.

Elle vainq aussi l'amour, non seulement de sa santé, de son repos, (car la gloire & le repos sont choses qui ne peuvent loger ensemble) mais encore de sa propre vie, comme monstra Agrippina, mere de Neron, laquelle desirant & consultant pour faire son fils Empereur, & ayant entendu qu'il le feroit, mais qu'il luy cousteroit la vie, respondist le vray mot d'ambition : *Occidat, modo imperet.*

Tiercement l'ambition force toutes les loix, & la conscience mesme, disant les docteurs de l'ambition, qu'il faut estre partout homme de bien, & perpetuellement obeyr aux loix, sauf au poinct de regner, qui seul merite dispense, estant un si friand morceau, qu'il vaut bien que l'on en rompe son jeusne : *Si violandum est jus, regnandi causâ violandum est, in cateris pietatem colas.*

Elle foule & mesprise encore la reverence & le respect de la religion, tesmoins

4.
Le soin
de sa vic.

5.
Les loix.

6.
La reli-
gion.

Hieroboam, Mahumet, qui ne se soucie, & permet toute religion, mais qu'il regne: & tous les Heresiarches, qui ont mieux aimé estre chefs de party en erreur & men-
terie, avec mille desordres, qu'estre dis-
ciples de verité: dont a dict l'Apostre, que
ceux qui se laissent embabouiner à ceste
passion & cupidité, font naufrage & s'esgar-
rent de la foy, & s'embarassent en diverses
peines.

7. Force la nature. Bref elle force & emporte les propres loix de nature; les meurtres de parens, en-
fants, freres, sont venus de là; tesmoins
Absalon, Abimelech, Athalias, Romulus,
Sei Roy des Perles, qui tua son pere &
son frere, Soliman Turc ses deux freres.
Ainsi rien ne peult resister à la force de
l'ambition, elle met tout par terre: aussi
est-elle hautaine, ne loge qu'aux grandes
ames, voire aux Anges.

8. Est pas-
son hau-
taine. Ambition n'est pas vice ny passion de
petits compagnons, ny de petits & com-
muns efforts, & actions journalieres: la re-
nommée & la gloire ne se prostitue pas à si
vil prix; elle ne se donne & ne suit pas les
actions, non seulement bonnes & utiles,

mais encore rares, hautes, difficiles, estranges & inusitées. Ceste grande faim d'honneur & reputation basse & belistresse, qui la fait coquiner envers toutes sortes de gens, & par tous moyens, voire abjects, à quelque vil prix que ce soit, est vilaine & honteuse : c'est honte d'estre ainsi honoré : il ne faut point estre avide de gloire plus que l'on en est capable : de s'enfler & s'eslever pour toute action utile & bonne, c'est montrer le cul en haussant la teste.

L'ambition a plusieurs & divers chemins, & s'exerce par divers moyens. Il y a un chemin droit & ouvert, tel qu'ont tenu Alexandre, Cesar, Themistocles, & autres. Il y en a un autre oblique & couvert que tiennent plusieurs Philosophes & Professeurs de pieté, qui viennent au devant par derriere ; semblables aux tireurs d'aviron, qui tirent & tendent au port luy tournant le dos. Ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils mesprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs qu'à les desirer & jouir, comme dict Platon à Diogenes ; & l'ambition ne se conduict jamais mieux selon soy que par une voye esgarée & inusitée.

S'exerce
diverse-
ment.

10. C'est une vraye folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumée au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement de son esprit à l'opinion du vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté pour suivre la passion des autres, se contraindre à desplaire à soy-mesme pour plaire aux regardans, faire pendre ses affections aux yeux d'autrui; n'aimer la vertu qu'autant qu'elle plaist au vulgaire; faire du bien non pour l'amour du bien, mais pour la reputation. C'est ressembler aux tonneaux qu'on perce: l'on n'en peut rien tirer qu'on ne leur donne du vent.

11. L'ambition n'a point de borne; c'est un gouffre qui n'a ny fond ny rive; c'est le vuide que les Philosophes n'ont encore pu trouver en la nature, un feu qui s'augmente avec la nourriture que l'on luy donne. En quoy elle paye justement son maistre, car l'ambition est juste seulement en cela, qu'elle suffit à sa propre peine, & se met elle-mesme au tourment. La roue d'Ixion est le mouvement de ses desirs, qui tournent & retournent continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos à son esprit.

Infatigable.

Ceux qui veulent flatter l'ambition di-^{12.}
 sent qu'elle sert à la vertu, & est un ai-^{Ses ex-}
 guillon aux belles actions; car pour elle on ^{cuses}
 quitte les autres vices, & enfin elle-mesme ^{vaines.}
 pour la vertu: mais tant s'en faut, l'ambi-
 tion cache bien quelquefois les vices, mais
 ne les oste pas pourtant, ains les couve pour
 un temps, sous les trompeuses cendres
 d'une malicieuse feintise, avec esperance
 de les renflammer tout à fait quand ils au-
 ront acquis assez d'autorité pour les faire
 regner publiquement & avec impunité. Les
 serpens ne perdent pas leur venin pour estre
 engourdis par le froid; ny l'ambitieux ses
 vices pour les couvrir par une froide dissi-
 mulation. Car quand il est parvenu où il
 se demandoit, il fait sentir ce qu'il est; &
 quand l'ambition quitteroit tous ses autres
 vices, si ne quitte-elle jamais soy-mesme.
 Elle pousse aux belles & grandes actions, le
 profit en revient au public: mais qui les
 fait n'en vaut pas mieux; ce ne sont œuvres
 de vertu, mais de passion. Elle se targue
 aussi de ce beau mot: Nous ne sommes pas
 nais pour nous, mais pour le public; les
 moyens que nous tenons à monter, & après

estre arrivez aux estats & charges, montrent bien ce qui en est : que ceux qui sont en la danse se battent la conscience, & trouveront qu'il y a autant ou plus du particulier que du public.

Advis & remedes particuliers contre ce mal seront Liv. 3, Chap. 42.

De l'Avarice & sa contraire passion.

C H A P I T R E XXIII.

1. *Qu'est-ce.* **A**YMER & affectionner les richesses, c'est avarice ; non seulement l'amour & l'affection, mais encore tout soing curieux entour les richesses, sent son avarice, leur dispensation mesme, & la liberalité trop attentivement ordonnée & artificielle ; car elles ne valent pas une attention, ny un soing penible.

2. Le desir des biens & le plaisir à les posséder, n'a racine qu'en l'opinion ; le desreglé desir d'en avoir est une gangrene en nostre ame, qui, avec une venimeuse ardeur, consume nos naturelles affections pour nous remplir de virulentes humeurs.

Sitost qu'elle s'est logée en nostre cœur, l'honneste & naturelle affection que nous devons à nos parens & amis, & à nous-mesmes, s'enfuit. Tout le reste comparé à nostre profit ne nous semble rien : nous oublions enfin & mesprisons nous-mesmes nostre corps & nostre esprit pour ces biens ; & comme l'on dict, nous vendons nostre cheval pour avoir du foin.

Avarice est passion vilaine & lasche des sots populaires, qui estiment les richesses comme le souverain bien de l'homme, & craignent la poureté comme son plus grand mal, ne se contentent jamais des moyens necessaires qui ne sont refusez à personne ; ils poisent les biens dedans les balances des orphevres, mais nature nous apprend à les mesurer à l'aune de la necessité. Mais quelle folie que d'adorer ce que nature mesme a mis sous nos pieds, & caché sous terre, comme indigne d'estre veu, mais qu'il faut fouler & mespriser ; ce que le seul vice de l'homme a arraché des entrailles de la terre, & mis en lumiere pour s'entretuer ! *In lucem propter que pugnaremus excutimus : non erubescimus summa apud*

3.
Folie &
misere
de l'ava-
rice en
cinq
pointes.

nos haberi, qua fuerunt ima terrarum. La nature semble en la naissance de l'or avoir aucunement presagi la misere de ceux qui le devoient aimer : car elle a fait qu'ès terres où il croist, il ne vient ny herbes, ny plantes, ny autre chose qui vaille, comme nous annonçant qu'ez esprits où le desir de ce metal naistra, il ne demeurera aucune scintille d'honneur ny de vertu. Que se degrader jusques-là que de servir & demourer esclave de ce qui nous doit estre subject!

Seneca. *Apud sapientem divitia sunt in servitute, apud stultum in imperio.* Car l'avare est aux richesses, non elles à luy ; & il est dict avoir des biens comme la fievre, laquelle tient & gourmande l'homme, non luy elle. Que d'aymer ce qui n'est bon, ny ne peult faire l'homme bon, voire est commun & en la main des plus meschans du monde, qui pervertissent souvent les bonnes mœurs, n'amendent jamais les mauvaises, sans lesquelles tant de sages ont rendu leur vie heureuse, & pour lesquelles plusieurs meschans ont eu une mort malheureuse ! bref attacher le vif avec le mort, comme faisoit Mezentius, pour le faire

languir & plus cruellement mourir, l'esprit avec l'excrement & escume de la terre, & embarrasser son ame en mille tourmens & traverses qu'ameine ceste passion amoureuse des biens, & s'empescher aux filets & cordages du maling, comme les appelle l'Escriture Saincte, qui les descric fort, les appellant iniques, espines, lartou du cœur humain, lacqs & filets du diable, idolatrie, racine de tous maux! Et certes qui verroit aussi bien la rouille des ennuis qu'engendrent les richesses dedans les cœurs, comme leur esclat & splendeur, elles seroient autant haïes, comme elles sont aymées.

C'est une autre contraire passion vitieuse de hayr & rejeter les biens & richesses, c'est refuser les moyens de bien faire, & practiquer plusieurs vertus. Qui ne sçait qu'il y a beaucoup plus à faire à bien commander & user des richesses que de n'en avoir point, se gouverner bien en l'abondance qu'en la poureté? En ceste-cy n'y a qu'une espede de vertu, qui est ne ravaller point de courage, mais se tenir ferme. En l'abondance y en a plusieurs, temperance, moderation, liberalité, diligence, pruden-

4.
Passion
contrai-
re à l'a-
varice.

ce, &c. Là il n'y a qu'à se garder; icy il y a aussi à se garder, & puis à agir. Qui se despoille des biens, se descharge de tant de devoirs & de difficultez, qu'il y a à bien & loyalement se gouverner aux biens en leur acquisition, conservation, distribution, usage & employs. C'est donc fuir la besongne; & leur dirois volontiers: Vous les quittez, ce n'est pas qu'ils ne soient utiles, mais c'est que ne sçavez vous en servir & en bien user. Ne pouvoir souffrir les richesses, c'est plustost foiblesse d'ame que sagesse, dict Seneque.

De l'Amour charnel.

C H A P I T R E X X I V .

1. **C'EST** une fièvre & furieuse passion que l'amour charnel, & très dangereuse à qui s'y laisse transporter; car où en est-il? il n'est plus à soy; son corps aura mille peines à chercher le plaisir; son esprit mille gehennes à servir son desir; le desir croissant deviendra fureur: comme elle est naturelle, aussi est-elle violente & commune à tous.

Elle est forte, naturelle, & commune.

dont en son action elle esgale & apparie les fols & les sages, les hommes & les bestes : elle abestist & abrutist toute la sagesse, resolution, prudence, contemplation & toute operation de l'ame. De là Alexandre cognoissoit qu'il estoit mortel, comme aussi du dormir, car tous deux suppriment les facultez de l'ame.

La Philosophie se messe & parle librement de toutes choses pour en trouver les causes, les juger & reigler, si faiçt bien la Theologie, qui est encore plus pudique & retenue. Pourquoy non, puisque tout est de sa jurisdiction & cognoissance ? le soleil esclaire sur les fumiers sans en rien tenir ou sentir : s'effaroucher ou s'offenser des paroles, est preuve de grande foiblesse, ou d'estre touché de la maladie. Cecy soit dict pour ce qui suit, & autres pareils s'il y en a. Nature d'une part nous pousse avec violence à ceste action : tout le mouvement du monde se resoult & se rend à cest accouplage de masse & de femelle, & d'autre part nous laisse accuser, cacher, & rougir pour icelle, comme insolente, deshonneste. Nous l'appellons honteuse, & les

2.
Pour-
quoy
honteuse

parties qui y servent honteuses. Pourquoi donc tant honteuse, puisque tant naturelle, & (se tenant en ses bornes) si juste, legitime, necessaire, & que les bestes sont exemptes de ceste honte? Est-ce à cause de la contenance qui semble laide? Pourquoi laide, puisque naturelle? au pleurer, rire, mascher, baïller, le visage se contrefaict encore plus. Pour servir de bride & d'arrest à une telle violence? Pourquoi donc nature cause-elle telle violence? Mais c'est au contraire, la honte sert d'aiguillon & d'alumette. A cause que les instrumens d'icelles se remuent sans nostre consentement, voire contre nostre volonté? Pour ceste raison aussi les bestes en devroient avoir honte: & tant d'autres choses se remuent de soy-mesmes en nous sans nostre consentement, qui ne sont vitieuses ny honteuses, non seulement internes & cachées, comme le poulx & mouvement du cœur, arteres, poulmons, les outils & parties qui servent à l'appetit du manger, boire, descharger le cerveau, le ventre, & sont leurs compressions & dilatations outre & souvent contre nostre advis & volonté, tesmoin les

esternuemens, baaillemens, saignées, larmes, hoquets & fluxions, qui ne sont de nostre liberté; l'esprit qui oublie, se souvient, croit, mefcroit, & la volonté mesme qui veult souvent ce que nous voudrions qu'elle ne voulust pas : mais externes & apparentes; le visage rougist, pallist, blesmist, le corps engraisse & amaigrist, le poil grisonne, noircist, blanchist, croist, se herisse, la peau fremist, sans & contre nostre consentement. A cause qu'en cela se monstre plus au vray la poureté & foiblesse humaine? Si faict-elle au manger, boire, douloir, lasser, se descharger, mourir, dont l'on n'a pas de honte. Quoy que soit, l'action n'est aucunement en soy & par nature honteuse; elle est vrayement naturelle, & non la honte, tesmoin les bestes : que dis-je les bestes ! la nature humaine, dict la Theologie, se maintenant en son premier originel estat, n'y eust senty aucune honte; comme de faict, d'où vient la honte que de foiblesse, & la foiblesse que du peché, n'y ayant rien en nature & de soy honteux?

Ceste action donc en soy & simplement prinse n'est point honteuse ny vitieuse, ^{3.} En quel

sens vicieufe.

puisque naturelle & corporelle, non plus que les autres pareilles actions : mais ce qui la fait tant descrier est que très rarement y est gardée moderation, & que pour se faire valoir & parvenir à ses exploits, elle fait de grands remuemens, se sert de très mauvais moyens ; & entraîne après, ou bien fait marcher devant, grande suite de maux, tous pires que l'action voluptueuse : les despens montent plus que le principal ; c'est pescher, comme l'on dict, en filets d'or & de pourpre. Et tout cela est purement humain ; les bestes qui suivent la simple nature sont nettes de tout ce tracas : mais l'art humain d'une part en fait un grand guare, guare ; plante à la portè la honte pour en desgouter : d'autre part y eschaufe & esguise l'envie, invente, remue, trouble, & renverse tout pour y arriver (tesmoin la poësie qui ne rit point comme en ce subject, & ses inventions sont mouffes en toute autre chose) & trouve meilleure toute autre entrée que par la porte & legitime voye, & tout autre moyen escarté, que le commun du mariage.

Advis & remedes partiéuliers contre ce vice sont au Liv. 3. Chap. 41.

Desirs , cupiditez.

C H A P I T R E XXV.

IL ne naist & ne s'esleve point tant de flots & d'ondes en la mer, comme de desirs au cœur de l'homme; c'est un abyfme, il est infiny, divers, inconstant, confus & irresolu, souvent horrible & detestable, mais ordinairement vain & ridicule en ses desirs.

1.
Abyfme
infiny de
desirs.

Mais avant toute œuvre, ils sont bien à distinguer. Les uns sont naturels, ceux cy sont justes & legitimes, sont mesmes aux bestes, sont limitez & courts, l'on en voit le bout, selon eux personne n'est indigent, de ceux-cy sera parlé cy-après au long, car ce ne sont à vray dire passions.

2.
Distinc-
tion de
desirs.

Les autres sont outre nature, procedans de nostre opinion & fantasie, artificiels, superflus, que nous pouxons, pour les distinguer par nom des autres, appeller cupiditez. Ceux-cy sont purement humains, les bestes ne sçavent que c'est, l'homme seul est desreiglé en ses appetits, ceux-cy n'ont point de bout, sont sans fin, ce n'est que confusion. *Naturalia desideria finita*

Nature's
necessai-
res, l. 2.
c. 6.

Non na-
turels.

Senec.

sunt : ex falsa opinione noscentia , ubi desinant non habent : nullus enim terminus falso est. Vid eunti aliquid extremum est , error immensus est. Dont selon eux personne ne peust estre riche & content. C'est d'eux proprement ce que nous avons dict au commencement de ce chapitre , & que nous entendons icy en ceste matiere des passions. C'est pour ceux-cy que l'on sue & travaille , *ad supervacua sudatur* , que l'on voyage par mer & par terre , que l'on guerroye , que l'on se tue , l'on se noye , l'on se trahist , l'on se perd , dont a esté très bien dict , que cupidité estoit racine de tous maux. Or il advient souvent (juste punition) que cherchant d'assouvir ses cupiditez & se saouler des biens & plaisirs de la fortune , l'on perd & l'on se prive de ceux de la nature ; dont disoit Diogenes à Alexandre , après avoir refusé son argent , que pour tout bien il se retirast de son soleil.



Espoir, Desespoir.

C H A P I T R E X X V I .

LES desirs & cupiditez s'eschauffent & redoublent par l'esperance, laquelle allume de son doux vent nos fols desirs, embrase en nos esprits un feu d'une espaisse fumée, qui nous esblouit l'entendement, & emportant avec soy nos pensées, les tient pendues entre les nues, nous fait songer en veillant. Tant que nos esperances durent, nous ne voulons point quitter nos desirs; au contraire quand le desespoir s'est logé chez nous, il tourmente tellement nostre ame de l'opinion de ne pouvoir obtenir ce que nous desirons, qu'il faut que tout luy cede, & que pour l'amour de ce que nous pensons ne pouvoir obtenir, nous perdions mesme le reste de ce que nous possedons. Ceste passion est semblable aux petits enfans qui par despit de ce que l'on leur oste un de leurs jouets, jettent les autres dedans le feu: elle se fasche contre soy-mesme, & exige de soy la peine de son mal-

heur. Après les passions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.

De la Cholere.

CHAPITRE XXVII.

1. Description. LA cholere est une folle passion qui nous pousse entierement hors de nous, & qui cherchant le moyen de repousser le mal qui nous menace, ou qui nous a desia atteint, fait bouillir le sang en nostre cœur, & leve des furieuses vapeurs en nostre esprit, qui nous aveuglent & nous precipitent à tout ce qui peust contenter le desir que nous avons de nous venger. C'est une courte rage, un chemin à la manie; par sa prompte impetuositè & violence, elle emporte & surmonte toutes passions: *repentina & universa vis ejus est.*

2. Ses causes. Les causes qui disposent à la cholere, sont foiblesse d'esprit, comme nous voyons par experience les femmes, vieillards, enfans, malades estre plus choleres. *Invalidum omne naturâ querulum est.* L'on se trompe

de penser qu'il y a du courage où y a de la violence ; les mouvemens violens ressemblent aux efforts des enfans & des vieillards, qui courent quand ils pensent cheminer ; il n'y a rien si foible qu'un mouvement desreiglé, c'est lascheté & foiblesse que se cholere. Maladie d'esprit qui le rend tendre & facile aux coups , comme les parties ulcerées au corps , où la santé interessée s'estonne & blesse de peu de chose : *nusquam sine querelâ agra tanguntur* ; la perte d'un denier , ou l'omission d'un gain , met en cholere un avare ; un rire , ou regard de sa femme , courrouce un jaloux. Le luxe , la vaine delicatesse , ou amour particulier , qui rend l'homme chagrin & despitieux , le met en cholere , pour peu qu'il luy arrive mal à propos : *nulla res magis iracundiam alit quam luxuria*. Cest amour de petites choses , d'un verre , d'un chien , d'un oyseau , est une espece de folie qui nous travaille & nous jette souvent en cholere. Curiosité trop grande. *Qui nimis inquirit , seipsum inquietat* : c'est aller quester , & de gayeté de cœur se jeter en la cholere , sans attendre qu'elle vienne. *Sape ad nos*

ira venit, sapius nos ad illam. Legereté à croire le premier venu. Mais la principale & formelle, c'est l'opinion d'estre mesprisé, & autrement traicté que ne devons, ou de faict ou de parole & contenance; c'est d'où les choleres se pretendent justifier.

3.
Ses si-
gnes.

Ses signes & symptomes sont très manifestes, & plus que de toute autre passion, & si estranges qu'ils alterent & changent l'estat entier de la personne, le transforment & defigurent : *ut sit difficile utrum magis detestabile vitium, aut deforme.* Les uns sont externes, la face rouge & difforme, les yeux enflambez, le regard furieux, l'oreille sourde, la bouche escumante, le cœur haletant, le pouls fort esmeu, les veines enflées, la langue begayante, les dents serrées, la voix forte & enroutée, le parler precipité, bref elle met tout le corps en feu & en fievre. Aucuns s'en sont rompu les veines; l'urine leur a esté supprimée; la mort s'en est ensuivie. Quel doit estre l'estat de l'esprit au dedans, puisqu'il cause un tel desordre au dehors! La cholere du premier coup en chasse & bannist loing la raison & le jugement, afin que la place luy

demeure toute entiere : puis elle remplit tout de feu, fumée, tenebres, bruiet, semblable à celuy qui mist le maistre hors la maison, puis y mist le feu, & se brusta vif dedans, & comme un navire qui n'a ny gouvernail, ny patron, ny voiles, ny aviron, qui court fortune à la mercy des vagues, vents & tempestes, au milieu de la mer courroucée.

Les effects sont grands, souvent bien miserables & lamentables. La cholere premierement nous pousse à l'injustice, car elle se despire & s'esguise par opposition juste, & par la cognoissance que l'on a de s'estre courroucé mal à propos. Celuy qui est esbranlé & courroucé sous une faulse cause, si l'on luy presente quelque bonne deffense ou excuse, il se despire contre la verité & l'innocence. *Pertinaciores nos facit iniquitas ira, quasi argumentum sit juste irascendi, graviter irasci.* L'exemple de Piso sur ce propos est bien notable, lequel, excellent d'ailleurs en vertu (ceste histoire est assez connue), meü de cholere, en fist mourir trois injustement, & par une trop subtile accusation les rendist culpa-

4.
Ses of-
fects.

bles pour en avoir trouvé un innocent contre sa première sentence. Elle s'esguise aussi par le silence & la froideur, par où l'on pense estre desdaigné, & soy & sa cholere : ce qui est propre aux femmes, lesquelles souvent se courroucent, afin que l'on se contre-courrouce, & redoublent leur cholere jusqu'à la rage, quand elles voyent que l'on ne daigne nourrir leur courroux : ainsi se monstre bien la cholere estre beste sauvage, puisque ny par defense ou excuse, ny par non defense & silence, elle ne se laisse gagner ny adoucir. Son injustice est aussi en ce qu'elle veult estre juge & partie, qu'elle veult que tous soient de son party, & s'en prend à tous ceux qui ne luy adherent. Secondement, pource qu'elle est inconsiderée & estourdie, elle nous jette & precipite en de grands maux, & souvent en ceux mesmes que nous furyons ou procurons à autruy, *dat panas dum exigit*, ou autres pires. Ceste passion ressemble proprement aux grandes ruines, qui se rompent sur ce sur quoy elles tombent : elle desire si violemment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde

à esviter le sien : elle nous entrave & nous enlace, nous fait dire & faire choses indignes, honteuses & messeantes. Finalement elle nous emporte si outrement qu'elle nous fait faire des choses scandaleuses & irreparables, meurtres, empoisonnemens, trahisons, dont après s'ensuivent de grands repentirs : tesmoin Alexandre le Grand, dont disoit Pythagoras, que la fin de la cholere estoit le commencement du repentir.

Ceste passion se paist en foy, se flatte & se chatouille, voulant persuader qu'elle a raison ; qu'elle est juste, s'excusant sur la malice & indiscretion d'autrui : mais l'injustice d'autrui ne la scauroit rendre juste, ny le dommage que nous recevons d'autrui nous la rendre utile : elle est trop estourdie pour rien faire de bien ; elle veult guarir le mal par le mal : donner à la cholere la correction de l'offense, seroit corriger le vice par foy-mesme. La raison qui doit commander en nous ne veult point de ces officiers là, qui font de leur teste sans attendre son ordonnance ; elle veult tout faire par compas comme la nature, & pour

ce la violence ne luy est pas propre. Mais quoy ! direz-vous, la vertu verra-elle l'insolence du vice sans se despiter ? aura-elle si peu de liberté, qu'elle ne s'ose courroucer contre les meschans ? La vertu ne veust point de liberté indecente ; il ne faut pas qu'elle tourne son courage contre soy, ny que le mal d'autruy la puisse troubler : le sage doibt aussi bien supporter les vices des meschans sans cholere, que leur prosperité sans envie. Il faut qu'il endure les indiscretions des temeraires avec la mesme patience que le medecin faiét les injures du phrenetique. Il n'y a pas plus grande sagesse ny plus utile au monde que d'endurer la folie d'autruy ; car autrement il nous arrive que pour ne la vouloir pas endurer nous la faisons nostre. Cecy qui a esté dict si au long de la cholere, convient aussi aux passions suivantes, hayne, envie, vengeance, qui sont choleres formées.

Advis & remedes particuliers contre ce mal sont Liv. 3, Chap. 31.



Hayne.

CHAPITRE XXVIII.

HAYNE est une estrange passion qui nous trouble estrangement & sans raison : & qu'y a-il au monde qui nous tourmente plus que cela ? Par ceste passion nous mettons en la puissance de ce que nous hayssons , de nous affliger & vexer ; la veue nous en esmeut les sens , la souvenance nous en agite l'esprit , & veillant & dormant. Nous nous le representons avec un despit & grincement de dents , qui nous met hors de nous , & nous deschire le cœur , & par ce moyen recevons en nous-mesmes la peine du mal que nous voulons à autruy : celui qui hayt est patient , le hay est agent , au rebours du son des mots : le hayneur est en tourment , le hay est à son aise. Mais que hayssons-nous ? les hommes , les affaires ? Certes nous ne hayssons rien de ce que nous debvons : car s'il y a quelque chose à hayr en ce monde , c'est la hayne mesme , & semblables passions con-

236 DE LA SAGESSE,
traies à ce qui doit commander en nous :
il n'y a au monde que cela de mal pour
nous.

Avis particuliers contre ce mal sont
Liv. 3, Chap. 32.

Envie.

CHAPITRE XXIX.

ENVIE est sœur germaine de la hayne,
miserable passion & beste farouche qui
passe en tourment toutes les gehennes : c'est
un regret du bien que les autres possèdent,
qui nous ronge fort le cœur; elle tourne
le bien d'autrui en nostre mal. Comment
nous doit-elle tourmenter, puisque & le
bien & le mal y contribuent! Pendant que
les envieux regardent de travers les biens
d'autrui, ils laissent gaster le leur, & en
perdent le plaisir.

Avis & remedes particuliers contre ce
mal sont Liv. 3, Chap. 33.



Jalousie.

C H A P I T R E XXX.

JALOUSIE est passion presque toute semblable, & de nature & d'effect, à l'envie, ^{1.} Qu'est-
 finon qu'il semble que par l'envie nous ne ^{cc.}
 considerons le bien qu'en ce qu'il est arrivé
 à un autre, & que nous le desirons pour
 nous; & la jalousie est de nostre bien pro-
 pre, auquel nous craignons qu'un autre
 participe.

Jalousie est maladie d'ame foible, fotte ^{2.} Sa foi-
 & inepte, maladie terrible & tyrannique; ^{bleffe.}
 elle s'insinue sous tiltre d'amitié, mais
 après estre en possession, sur les mesmes
 fondemens de bienveillance, elle bastit une
 hayne capitale; la vertu, la santé, le me-
 rite, la reputation sont les boute-feus de
 ceste rage.

C'est aussi un fiel qui corrompt tout le
 miel de nostre vie: elle se mesle ordina- ^{3.} Son ve-
 rement ez plus douces & plaisantes actions, ^{nin.}
 lesquelles elle rend si aigres & si ameres
 que rien plus: elle change l'amour en
 hayne, le respect en desdain, l'assurance

en defiance. Elle engendre une curiosité pernicieuse de se vouloir esclaircir de son mal, auquel il n'y a point de remede qui ne l'empire & ne l'engrege : car ce n'est que le publier, arracher de l'ombre & du doubte pour le mettre en lumiere, & le trompetter par-tout, & estendre son malheur jusques à ses enfans.

Advis & remedes particuliers contre ce mal sont Liv. 3, Chap. 35.

Vengeance.

CHAPITRE XXXI.

1. **LE** desir de vengeance est premierement
 Passion lasche. passion lasche & effeminée d'ame foible & basse, pressée & foulée, tesmoin que les plus foibles ames sont les plus vindicatives & malicieuses, comme des femmes & enfans; les fortes & genereuses n'en sentent gueres, la mesprisent & desdaignent, ou pource que l'injure ne les touche pas, ou pource que l'injuriant n'est digne qu'on s'en remue; l'on se sent beaucoup au-dessus de tout cela, *indignus Caesaris ira*. Les gresles, tonnerres & tempestes, & tout

le bruit qui se fait en l'air ne trouble ny ne touche les corps superieurs & celestes, mais seulement les inferieurs & caduques : ainsi les indiscretions & petulances des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames. Tous les grands, Alexandre, Cesar, Epaminondas, Scipion, ont esté si esloignez de vengeance, qu'au contraire ils ont bienfait à leurs ennemis.

Secondement elle est cuisante & mordante, comme un ver qui ronge le cœur de ceux qui en sont infectez, les agite de jour, les resveille de nuit. ^{2.} Cuisante.

Elle est aussi pleine d'injustice, car elle tourmente l'innocent, & adjouste affliction. ^{3.} Injuste. C'est à faire à celuy qui a fait l'offense de sentir le mal & la peine que donne au cœur le desir de vengeance; & l'offensé s'en va charger, comme s'il n'avoit pas assez de mal de l'injure ja receue; tellement que souvent & ordinairement, cependant que cestuy-cy se tourmente à chercher les moyens de la vengeance, celuy qui a fait l'offense rit & se donne du bon temps. Mais elle est bien plus injuste encore aux moyens de son execution, laquelle souvent se fait par trahisons & vilains artifices.

4.
Dange-
seuse.

Finally l'execution, outre qu'elle est penible, elle est très-dangereuse, car l'experience nous apprend que celuy qui cherche à se venger, il ne fait pas ce qu'il veult, & son coup ne porte pas; mais ordinairement il advient ce qu'il ne veult pas, & pensant crever un œil à son ennemy, il se creve tous les deux; le voylà en crainte de la Justice & des amis de sa partie, en peine de se cacher & fuyr de lieu en autre.

5.
Tuer
n'est pas
se ven-
ger.

Au reste tuer & achever son ennemy ne peult estre vengeance, mais pure cruauté qui vient de couardise & de crainte; se venger c'est le battre, le faire bouquer, & non pas l'achever: le tuant l'on ne luy fait pas ressentir son courroux, qui est la fin de la vengeance. Voylà pourquoy l'on n'attaque pas une pierre, une beste, car elles sont incapables de gouter nostre revanche. En la vraye vengeance il faut que le vengeur y soit pour en recevoir du plaisir, & le vengé pour sentir & souffrir du desplaisir & de la repentance. Estant tué il ne s'en peult repentir, voire il est à l'abry de tout mal, ou au rebours le vengeur est souvent en peine & en crainte. Tuer donc

est tesmoignage de couardise & de crainte que l'offensé se ressentant du desplaisir nous recherche de pareille : l'on s'en veust defaire du tout ; & ainsi c'est quitter la fin de la vengeance & blesser sa reputation ; c'est un tour de precaution & non de courage ; c'est y proceder seulement, & non honorablement. *Qui occidit longè non ulciscitur, nec gloriam assequitur.*

Avis & remedes particuliers contre ce mal sont Liv. 3, Chap. 34.

Cruauté.

CHAPITRE XXXII.

C'EST un vilain & detestable vice que la cruauté, & contre nature, dont aussi est-il appellé inhumanité.

La cruauté vient de foiblesse & lascheté, & est fille de couardise ; la vaillance s'exerce seulement contre la resistance, & s'arreste voyant l'ennemy à sa mercy : *Romana virtus parcere subjētis, debellare superbos.* La lascheté ne pouvant estre de ce roolle, pour dire qu'elle en est, prend pour sa part le sang & le massacre : les meurtres des vic-

toires s'exercent ordinairement par le peuple & officiers du bagage. Les cruels, aspres & malicieux, sont lasches & poultrons: les tyrans sont sanguinaires, pource qu'ils craignent, & ne peuvent s'asseurer qu'en exterminant ceux qui les peuvent offenser, dont ils s'attaquent à tous jusques aux femmes; car ils craignent tous. *Cuncta ferit dum cuncta timet.* Les chiens couards mordent & deschirent dans la maison les peaux des bestes sauvages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qui rend les guerres civiles & populaires si cruelles, sinon que c'est la canaille & lie du peuple qui les meine? L'Empereur Maurice adverty qu'un soldat Phocas le devoit tuer, s'enquit qui il estoit, & de quel naturel; & luy ayant esté dict par son gendre Philippes qu'il estoit lasche & couard, il conclud qu'il estoit meurtrier & cruel. Elle vient aussi de malignité interne d'ame, qui se paist & delecte au mal d'autrui; monstres, comme Caligula.



Tristesse.

CHAPITRE XXXIII.

TRISTESSE est une langueur d'esprit & un descouragement engendré par l'opinion que nous sommes affligés de grands maux : c'est une dangereuse ennemie de nostre repos qui flestrit incontinent nostre ame si nous n'y prenons garde , & nous oste l'usage du discours , & le moyen de pourvoir à nos affaires , & avec le temps enrrouille & moisist l'ame , abatardist tout l'homme , endort & assoupist sa vertu , lorsqu'il se faudroit esveiller pour s'opposer au mal qui le meine & le presse. Mais il faudroit descouvrir la laideur & folie , & les pernicious effets , voire l'injustice qui est en ceste passion couarde , basse & lasche , afin d'apprendre à la hayr & fuir de toute sa puissance , comme très-indigne des sages , selon la doctrine des Stoiciens. Ce qui n'est pas du tout tant aisé à faire , car elle s'excuse & se couvre de belles couleurs , de nature , pieté , bonté , voire la

Description.

pluspart du monde tâche à l'honorer & favoriser : ils en habitent la sagesse, la vertu, la conscience.

2. Or premierement tant s'en faut qu'elle soit naturelle comme elle veust faire croire, qu'elle est partie formelle & ennemie de la nature, ce qui est aisé à monstrier. Quant aux tristesses ceremonieuses & deuils publics tant affectez & practiquez par les anciens, & encore à present presque partout, quelle plus grande imposture & plus vilaine happelourde pourroit-on trouver par-tout ailleurs? Combien de feinctes & mines contrefaictes & artificielles, avec coust & despense, & en ceux-là à qui le faict touche & qui jouent le jeu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux! Mais encore pour accroistre la fourbe on loue des gens pour venir pleurer & jeter des cris & des plainctes qui sont, au sceu de tous, toutes feinctes & extorquées avec argent; larmes qui ne sont jettées que pour estre veues, & tarissent sitost qu'elles ne sont plus regardées; où est-ce que nature apprend cela? Mais qu'est-ce que nature abhorre & condamne plus? c'est l'o-

Non naturelle.

Deuils publics.

opinion (mere nourrice, comme dict est; de la plupart des passions) tyrannique, faulſe & populaire, qui enseigne qu'il faut pleurer en tel cas. Et si l'on ne peult trouver des larmes & tristes minés chez soy; il en faut acheter à beaux deniers comptans chez autruy; tellement que pour bien satisfaire à ceste opinion, faut entrer en grande despense, de laquelle nature, si nous la voulions croire, nous deschargeroit volontiers. Est-ce pas volontairement & tout publiquement trahir la raison, forcer & corrompre la nature, prostituer sa virilité, & se mocquer du monde & de soy-mesme, pour s'asservir au vulgaire, qui ne produict qu'erreur, & n'estime rien qui ne soit fardé & desguisé? Les autres tristesses particulières ne sont non plus de la nature comme il semble à plusieurs; car si elles procedoient de la nature, elles seroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu près tous esgaleme[n]t: or nous voyons que les mesmes choses qui attristent les uns resjouissent les autres, qu'une province & une personne rient de ce dont l'autre pleure; que ceux qui sont près des

Particuliers.

autres qui se lamentent, les exhortent à se resouldre & quitter leurs larmes. Escoutez la plupart de ceux qui se tourmentent, quand vous avez parlé à eux, qu'ils eux-mêmes ont prins le loisir de discourir sur leurs passions : ils confessent que c'est folie que de s'attrister ainsi ; & loueront ceux qui en leurs adversitez auront fait teste à la fortune, & opposé un courage masle & genereux à leurs afflictions. Et il est certain que les hommes n'accomodent pas leur deuil à leur douleur, mais à l'opinion de ceux avec lesquels ils vivent : & si l'on y regarde bien, l'on remarquera que c'est l'opinion qui pour nous ennuyer nous represente les choses qui nous tourmentent, ou plustost qu'elles ne doivent, mais par anticipation, crainte & apprehension de l'advenir ; ou plus qu'elles ne doivent.

3.
 Contre nature. Mais elle est bien contre nature, puisqu'elle enlaidit & efface tout ce que nature a mis en nous de beau & d'aymable, qui se fond à la force de ceste passion, comme la beauté d'une perle se dissout dedans le vinaigre : c'est pitié de nous voir

lors que nous nous en allons la teste baiffée, les yeux fichez en terre, la bouche sans parole, les membres sans mouvemens, les yeux ne nous servent que pour pleurer; & diriez que nous ne sommes rien que des statues suantes, & comme Niobé, que les Poëtes disent avoir esté convertie en pierre par force de pleurer.

Or elle n'est pas seulement contraire & ennemie de nature, mais elle s'attaque encore à Dieu; car qu'est-elle autre chose qu'une plainte temeraire & outrageuse contre le Seigneur de l'univers, & la loy commune du monde, qui porte que toutes choses qui sont sous le ciel de la lune sont muables & perissables? Si nous sçavons ceste loy, pourquoy nous tourmentons-nous? si nous ne la sçavons, de quoy nous plaignons-nous, sinon de nostre ignorance de ne sçavoir ce que nature a escrit par tous les coings du monde? Nous sommes icy, non pour donner la loy, mais pour la recevoir, & suyvre ce que nous y trouvons estably; & nous tourmentant au contraire, ne sert que nous donner double peine.

Après tout cela elle est très pernicieuse

4.
Injuste
& impie.

5.
Perni-
cieuse.

& dommageable à l'homme, & d'autant plus dangereuse, qu'elle nuit sous couleur de profiter; sous un faux semblant de nous secourir, elle nous offense; de nous tirer le fer de la playe, l'enfonce jusques au cœur: & ses coups sont d'autant plus difficiles à parer, & ses entreprises à rompre, que c'est un ennemy domestique, nourry & eslevé chez nous, que nous avons mesme engendré pour nostre peine.

6.
Externe-
ment.
Messean-
te, effé-
minée.

Au dehors par sa deformité & contenance nouvelle, toute alterée & contrefaite, elle deshonne & infame l'homme: prenez garde quand elle entre chez nous, elle nous remplit de honte tellement que n'osons nous monstrier au public, voir mesme en particulier à nos amis: depuis que nous sommes une fois saisis de ceste passion, nous ne cherchons que quelque coing pour nous accroupir & mussier de la veue des hommes. Qu'est-ce à dire cela, sinon qu'elle se condamne soy-mesme, & recognoist combien elle est indecente? ne diriez-vous pas que c'est quelque femme surprinse en desbauche, qui se cache & craint d'estre reconnue? Après regardez ses

vestemens & les habits de deuil, estranges & effeminez, qui monstrent que la tristesse oste tout ce qu'il y a de masse & genereux, & nous donne toutes les contenances & infirmités des femmes. Aussi les Thraces habilloient en femmes les hommes qui estoient en deuil : & dict quelqu'un que la tristesse rend les hommes eunuques. Les loix romaines premieres plus masses & genereuses defendoient ces effeminées lamentations, trouvant horrible de se desnaturer de ceste façon, & faire chose contraire à la virilité, permettant seulement ces premieres larmes qui sortent de la premiere poincte, d'une fresche & recente douleur, qui peuvent tomber mesme des yeux des Philosophes qui gardent avec l'humanité la dignité, qui peuvent tomber des yeux sans que la vertu tombe du cœur.

Or non seulement elle fane le visage, change & desguise deshonnestement l'homme au-dehors ; mais penetrant jusques à la mouelle des os, *tristitia exsiccat ossa*, fletrist aussi l'ame, trouble son repos, rend l'homme inepte aux choses bonnes & dignes d'honneur, luy ostant le goust, l'en-

7.
Interne-
ment.

vie, & la disposition à faire chose qui vaille, & pour soy & pour autrui, & non seulement à faire le bien, mais encore à le recevoir. Car mesme les bonnes fortunes qui luy arrivent luy desplaissent, tout s'aigrift en son esprit comme les viandes en l'estomach desbauché; bref elle enfielle nostre vie & empoisonne toutes nos actions.

8. Elle a ses degrez. La grande & extrême, Distinction. ou bien qui n'est pas du tout telle de soy, mais qui est arrivée subitement par surprise & chaulde allarme, saisit, transfit, rend perclus de mouvement & sentiment comme une pierre, à l'instar de ceste miserable mere Niobé :

*Dirigit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.*

Dont le peintre representant diversement & par degrez le deuil des parens & amis d'Iphigenia en son sacrifice, quand ce vint au pere, il le peignist le visage couvert, comme ne pouvant l'art suffisamment exprimer ce dernier degre de deuil. Voire quelquesfois tue tout à fait. La mediocre, ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'est relaschée,

s'exprime par larmes, sanglots, souspirs, plainctes. *Cura leves loquuntur, ingentes stupent.*

Avis & remedes particuliers contre ce mal sont Liv. 3, Chap. 29.

Compassion.

CHAPITRE XXXIV.

Nous souspirons avec les affigez, compatissons à leur mal, ou pource que par un secret consentement nous participons au mal les uns des autres, ou bien que nous craignons en nous-mesmes ce qui arrive aux autres. 1.

Or c'est passion d'ame foible; c'est une sottise & feminine pitié qui vient de mollesse & foiblesse d'ame esmeue & troublée; elle loge volontiers aux femmes, enfans, aux ames cruelles & malicieuses (qui sont par consequent lasches & couardes, comme a esté dict en la cruauté), qui ont pitié des meschans qui sont en peine, dont elle produict des effects injustes, ne regardant qu'à la fortune, estat & condition presente, & non au fonds & merite de la cause. 2. Foible & injuste.

Advis & remedes contre ce mal sont
Liv. 3, Chap. 30.

Crainte.

CHAPITRE XXXV.

1. **LA** crainte est l'apprehension du mal ad-
venir, laquelle nous tient perpetuellement
en cervelle, & devance les maux dont la
fortune nous menace.

2. C'est une passion faulſe & malicieuſe,
& ne peut rien ſur nous qu'en nous trom-
pant & ſeduifant : elle ſe fert de l'advenir
où nous ne voyons goutte, & nous jette
là dedans comme dedans un lieu obſcur :
ainſi que les larrons font la nuit, afin
d'entreprendre ſans eſtre recognus, & don-
ner quelque grand effroy avec peu de ſub-
ject; & là elle nous tourmente avec des
maſques de maux, comme l'on faiſt des
fées aux petits enfans : maux qui n'ont
qu'une ſimple apparence, & n'ont rien en
foy pour nous nuire, & ne ſont maux que
pource que nous les penſons tels. C'eſt la
ſeule apprehenſion que nous en avons qui

nous rend mal ce qui ne l'est pas, & tire de nostre bien mesme du mal pour nous en affliger. Combien en voyons-nous tous les jours, qui, de crainte de devenir miserables, le sont devenus tout à fait, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miseres! combien qui ont perdu leurs amis pour s'en defier! combien de malades de peur de l'estre! Tel a tellement apprehendé que sa femme lui faulsoit la foy, qu'il en est seiché de langueur; tel a tellement apprehendé la pauvreté, qu'il en est tombé malade; bref il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir: & ainsi peust-on dire de tout ce que nous craignons, ou de la pluspart: la crainte ne sert qu'à nous faire trouver ce que nous fuyons. Certes la crainte est de tous maux le plus grand & le plus fascheux; car les autres maux ne sont maux que tant qu'ils sont, & la peine n'en dure que tant que dure la cause: mais la crainte est de ce qui est, & de ce qui n'est-point, & de ce qui par adventure ne sera jamais, voire quelquesfois de ce qui ne peust du tout estre. Voylà donc une passion ingenieusement ma-

licieuse & tyrannique, qui tire d'un mal imaginaire des vrayes & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuse de courir au devant des maux & les devancer par pensée & opinion.

3. La crainte non seulement nous remplit de maux, & souvent à faulſes enſeignes, mais encore elle gaste tout le bien que nous avons, & tout le plaisir de la vie, ennemie de nostre repos : il n'y peult avoir plaisir de jouyr du bien que l'on craint de perdre ; la vie ne peult estre plaisante si l'on craint de mourir. Le bien, disoit un ancien, ne peult apporter plaisir, sinon celui à la perte duquel l'on est préparé.

4. Son in-
discre-
tion. C'est aussi une estrange passion, indiscrete & inconsiderée ; elle vient aussi souvent de faute de jugement que de faute de cœur : elle vient des dangers, & souvent elle nous jette dedans les dangers ; car elle engendre une faim inconsiderée d'en sortir, & ainsi nous estonne, trouble & empesche de tenir l'ordre qu'il faut pour en sortir ; elle apporte un trouble violent par lequel l'ame effrayée se retire en soy-mesme, & se debat pour ne voir le moyen

d'eviter le danger qui se presente. Outre le grand descouragement qu'elle apporte, elle nous faist d'un tel estonnement que nous en perdons le jugement, & ne se trouve plus de discours en nous, nous faict fuyr sans qu'aucun nous poursuive, voire souvent nos amis & le secours : *adeo pavor etiam auxilia formidat*. Il y en a qui en sont venus insensez : voire mesme les sens n'ont plus leur usage ; nous avons les yeux ouverts & n'en voyons pas, on parle à nous & nous n'escoutons pas, nous voulons fuyr & ne pouvons marcher.

La mediocre nous donne des aisles aux talons ; la plus grande nous choue les pieds & les entrave. Ainsi la peur renverse & corrompt l'homme entier & l'esprit, *pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat* ; & le corps, *obstupui, steteruntque coma, vox faucibus haest*. Quelquesfois tout à coup pour son service elle se jette au desespoir, nous remet à la vaillance, comme la legion romaine sous le Consul Sempronius contre Annibal. Il y a bien des peurs & frayeurs sans aucune cause apparente, & comme d'une impulsion celeste,

qu'ils appellent terreurs paniques : *terrores*
Luc. 21. *de cœlo, arescentibus hominibus pra timo-*
re, telle qu'advint une fois en la ville de Car-
thage : des peuples & des armées entieres
en font quelquesfois frappées.

Advis & remedes particuliers contre ce
mal font Liv. 3, Chap. 28.



QUATRIESME CONSIDERATION

DE L'HOMME,

QUI EST PAR SA VIE.

Estimation, breveté, description de la vie humaine, & ses parties.

CHAPITRE XXXVI.

C'EST un premier & grand point de sagesse de sçavoir bien justement estimer la vie, la tenir & conserver, la perdre ou quitter, la garder & conduire autant & comme il faut : il n'y a peust-estre chose en quoy l'on faille plus, & où l'on soit plus empesché. Le vulgaire sot, imperit, l'estime un souverain bien, & la prefere à toutes choses, jusques à la racheter & l'allonger de quelque delay, à toutes les conditions que l'on voudra, pensant qu'elle ne sçauroit estre trop chèrement achetée; car c'est tout : c'est son mot, *vitâ nihil carius*; il estime & ayme la vie pour l'amour d'elle-mesme, il ne vit que pour vivre. Ce n'est merueille s'il faut en tout le reste, & s'il est tout confit en erreurs, puis que dès l'en-

De l'estimation & valeur de la vie.

trée & en ce premier poinct fondamental, il se mesconte si lourdement. Elle pourroit bien aussi estre trop peu estimée par insuffisance ou orgueilleuse mescognoissance : car tombant en bonnes & sages mains, elle peult estre instrument très-utile à soy & à autruy. Et ne puis estre de cest advis prins tout simplement, qui dict qu'il est très bon de n'estre point, & que la meilleure vie est la plus courte : *optimum non nasci aut quam citissime aboleri*. Et n'est assez ny sagement dict, Quel mal & qu'importe quand je n'eusse jamais esté ? On luy peult repliquer : Où seroit le bien qui en est venu ? & n'estant advenu, ne fust-ce pas esté mal ? C'est espece de mal que faute de bien, quel qu'il soit, encore que non necessaire : ces extremitez sont trop extremes & vicieuses, bien qu'inesgalemment : mais semble-il bien vray ce qu'a dict un Sage, que la vie est un tel bien que personne n'en voudroit si l'on estoit bien adverty que c'est, avant la prendre. *Vitam nemo acciperet si daretur scientibus*. Bien va que l'on y est dedans avant qu'en voir l'entrée ; l'on y est porté tout aveugletté. Or se trouvant de-

dans, les uns s'y accoquinent si fort, qu'à quelque prix que ce soit ils n'en veulent pas sortir; les autres ne font que gronder & se despiter; mais les Sages voyant que c'est un marché qui est fait sans eux (car l'on ne vit ny l'on ne meurt pas quand ny comme l'on veult), que bien qu'il soit rude & dur, ce n'est toutesfois pour tousiours; sans regimber & rien troubler, s'y accommodent comme ils peuvent, & s'y conduisent tout doucement, faisant de necessité vertu, qui est le traict de sagesse & habileté, & ce faisant vivent autant qu'ils doivent, & non pas tant qu'ils peuvent comme les sots: car il y a temps de vivre & temps de mourir: & un bon mourir vaut mieux qu'un mal vivre, & vit le Sage tant que le vivre vaut mieux que mourir: la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure.

De cecy
voyez
chap. 11.
du 2. l.

Tous se plaignent fort de la brevété de la vie humaine, non seulement le simple populaire, qui n'en voudroit jamais sortir, mais encore, qui est plus estrange, les grands & sages en font le principal chef de leurs plainctes. A vray dire, la plus grande partie d'icelle estant divertie & employée

2.
De la
longueur
& brevété de
vie.

ailleurs, il ne reste quasi rien pour elle ; car le temps de l'enfance , vieillesse , dormir , maladies d'esprit ou de corps , & tant d'autre inutile & impuissant à faire chose qui vaille , estant defalqué & rabattu , le reste est peu : toutesfois sans y opposer l'opinion contraire , qui tient la brevreté de la vie pour un très grand bien & don de nature , il semble que ceste plaincte n'a gueres de justice ne de raison , & vient plustost de malice. Que serviroit une plus longue vie , pour simplement vivre , respirer , manger , boire , voir ce monde ? que faut-il tant de temps ? Nous avons tout veu , sceu , gousté en peu de temps ; le sçachant , le vouloir tousiours ou si long-temps pratiquer & tousiours recommencer , à quoy est bon cela ? Qui ne se saouleroit de faire tousiours une mesme chose ? s'il n'est facheux , pour le moins est il superflu : c'est un cercle roulant où les mesmes choses ne font que reculer & s'approcher , c'est tousiours recommencer & retistre mesme ouvrage. Pour y apprendre & profiter davantage , & parvenir à plus ample cognoissance & vertu ? O les bonnes gens que nous sommes ,

qui ne nous cognoistroit ; nous mesnageons très mal ce que l'on nous baille , & en perdons la pluspart , l'employant non seulement à vanité & inutilité , mais à malice & au vice , & puis nous allons crier & nous plaindre que l'on ne nous en baille pas assez. Et puis que sert ce tant grand amas de science & d'expérience , puis qu'il en faut enfin desloger , & deslogeant tout à un coup oublier & perdre tout , ou bien mieux & autrement sçavoir tout ? Mais , dis-tu , il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme. Je laisse les fables qui sont en cela : mais soit ainsi ; aussi y en a-il , & en plus grand nombre , qui n'en approchent pas , & ne vivent le quart de l'homme , & peu y en a-il qui arrivent à son terme. Par quel droict , raison , ou privilege , faut-il que l'homme vive plus long-temps que tous ? Pource qu'il employe mieux & à choses plus hautes & plus dignes sa vie ? Par ceste raison il doit moins vivre que tous ; il n'y a point de pareil à l'homme à mal employer sa vie en meschanceté , ingratitude , dissolution , intemperance , & tout desfreiglement de mœurs ,

de miseres diverses , enchainées de tous costez ; il n'y a que mal qui coule , que mal qui se prepare , & le mal pousse le mal , comme la vague pousse l'autre ; la peine est toujours presente , & l'ombre de bien nous deçoit ; la bestise & l'aveuglement possede le commencement de la vie ; le milieu est tout en peine & travail , la fin en douleur , mais toute entiere en erreur.

La vie humaine a ses incommoditez & miseres communes , ordinaires & perpetuelles : elle en a aussi de particulieres & distinctes , selon que ses parties , aage & saisons , sont differentes ; enfance , jeunesse , virilité , vieillesse , chacune à ses propres & particulieres tares.

4. La pluspart du monde parle plus honorablement & favorablement de la vieillesse ,
 Compara-
 raison de
 la jeu-
 nesse à la
 vieillesse.
 comme plus sage , meure , moderée , pour
 accuser & faire rougir la jeunesse comme
 vicieuse , fole , desbauchée : mais c'est injustement ; car à la verité les defauts & vices de la vieillesse sont en plus grand nombre , & plus grands & importuns que de la jeunesse ; elle nous attache encore plus de rides en l'esprit qu'au visage , & ne

se voit point d'ames qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le moisi : avec le corps l'esprit s'use & s'empire, & vient enfin en enfantillage : *bis pueri senes*. La vieillesse est une maladie necessaire & puissante, qui nous charge imperceptiblement de plusieurs imperfections. On veult appeller sagesse une difficulté d'humeurs, un chagrin & degoust des choses presentes, une impuissance de faire comme devant : la sagesse est trop noble pour se servir de tels officiers ; vieillir n'est pas assagir ny quitter les vices, mais seulement les changer, & en pires. La vieillesse condamne les voluptez, c'est pource qu'elle est incapable de les gouter, comme le chien d'Esope ; elle dict qu'elle n'en veult point, c'est pource qu'elle n'en peult jouyr ; elle ne les laisse pas proprement, ce sont elles qui la desdaignent ; elles sont toujours enjouées & en feste ; il ne faut pas que l'impuissance corrompe le jugement, lequel doit en la jeunesse cognoistre le vice en la volupté, & en la vieillesse la volupté au vice. Les vices de la jeunesse sont temerité, promptitude indiscrete, desbauche, & débordement aux voluptez, qui sont choses

naturelles, provenantes de ce sang bouillant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainsi excusables; mais ceux de la vieillesse sont bien autres. Les legers sont une vaine & caduque fierté, babil ennuyeux, humeurs espineuses & infociables, superstition, soïn des richesses lors que l'usage en est perdu, une sottise avarice & crainte de la mort, qui vient proprement non de faute d'esprit & de courage, comme l'on dict, mais de ce que le vieillard s'est longuement accoustumé, accommodé, & comme accouquiné à ce monde, dont il l'ayme tant, ce qui n'est aux jeunes. Outre ceux-cy il y a envie, malignité, injustice. Mais ce qu'il y a de plus sot & ridicule en elle, est qu'elle se veust faire craindre & redouter, & pour ce tient-elle une morgue austere & desdaigneuse, pensant par là extorquer crainte & obeissance: mais elle se fait mocquer d'elle; car ceste mine fiere & tyrannique est receue avec mocquerie & risée de la jeunesse, qui s'exerce à l'affiner & l'amuser, & par dessein & complot luy celer & desguiser la verité des choses. Il y a tant de fautes d'une part en la vieillesse, & tant

d'impuissance de l'autre, & est si propre au mépris, que le meilleur acquiesce qu'elle puisse faire, c'est d'affection & amitié, car le commandement & la crainte ne sont plus ses armes. Il lui sied tant mal de se faire craindre ! & quand elle le pourroit, encore doibt-elle plustost se faire aymer & honorer.



CINQUIESME ET DERNIERE
CONSIDERATION DE L'HOMME,
par les varietez & differences grandes qui
font en luy, & leurs comparaisons.

*De la difference & inégalité des hommes
en general.*

CHAPITRE XXXVII.

IL n'y a rien en ce bas monde où il se trouve tant de difference qu'entre les hommes, & differences si esloignées en mesme subject & espece. Si l'on en veult croire Pline, Herodote, Plutarque, il y a des formes d'hommes en certains endroits qui ont fort peu de ressemblance à la nostre : & y en a de mestissés & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a des contrées où les hommes sont sans teste, portant les yeux & la bouche en la poitrine; où ils sont androgynes; où ils marchent de quatre pattes; où ils n'ont qu'un œil au front, & la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par en bas, & vivent en l'eau; où les femmes

açcouchent à cinq ans & n'en vivent que huit ; où ils ont la teste si dure & le front , que le fer n'y peust mordre & rebrouffe contre ; où ils se changent naturellement en loups , en jumens , & puis encore en hommes ; où ils sont sans bouche , se nourrissant de la senteur de certaines odeurs ; où ils rendent la semence de couleur noire. Et de nostre temps nous avons descouvert & touché à l'œil & au doigt , où les hommes sont sans barbe , sans usage de feu , de bled , de vin , où est tenue pour la plus grande beauté ce que nous estimons la plus grande laideur , comme a esté dict devant. Quant Chap. 11. à la diversité des mœurs , se dira ailleurs. 1. 2. c. 8.

Et sans parler de toutes ces estrangetez , nous sçavons que quant au visage , il n'est possible trouver deux visages en tout & par tout semblables. Il peust advenir de se mescompter & prendre l'un pour l'autre , à cause de la ressemblance grande : mais c'est en l'absence de l'un ; car en presence de tous deux , il est aisé de remarquer la difference , quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande difference : car non seulement elle est plus grande sans

comparaison d'homme à homme, que de beste à beste : mais (qui est bien encherir) il y a plus grande difference d'homme à homme, que d'homme à beste ; car un excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche, que n'est cest homme d'un autre grand & excellent. Ceste grande difference des hommes vient des qualitez internes, & de la part de l'esprit, où y a tant de pieces, tant de ressorts, que c'est chose infinie, & des degrez sans nombre. Il nous faut icy pour le dernier apprendre à cognoistre l'homme par les distinctions & differences qui sont en luy : or elles sont diverses selon qu'il y a plusieurs pieces en l'homme, plusieurs raisons & moyens de les considerer & comparer. Nous en donnerons icy cinq principales, auxquelles toutes les autres se pourront rapporter, & generalement tout ce qui est en l'homme, esprit, corps, naturel, acquit, public, privé, apparent, secret : & ainsi ceste cinquiesme & derniere consideration de l'homme aura cinq parties, qui seront cinq grandes & capitales distinctions des hommes, sçavoir,

La premiere, naturelle & essentielle, & universelle de tout l'homme, esprit & corps.

La seconde, naturelle & essentielle principalement, & aucunement acquise, de la force & suffisance de l'esprit.

La tierce, accidentale, de l'estat, condition & debvoir, tirée de la superiorité & inferiorité.

La quatriesme, accidentale, de la condition & profession de vie.

La cinquieme & derniere, des faveurs & desfaveurs de la nature & de la fortune.

Premiere distinction & difference des hommes, naturelle & essentielle, tirée de la diverse assiette du monde.

CHAPITRE XXXVIII.

LA premiere, plus notable & universelle distinction des hommes, qui regarde l'esprit & le corps, & tout l'estre de l'homme, se prend & tire de l'assiette diverse du monde, selon laquelle le regard & l'influence du ciel & du soleil, l'air, le climat, le terroir, sont divers. Aussi sont divers non seulement le teinct, la taille, la complexion,

^{1.}
Diversité des hommes vient de la diverse assiette du monde.

la contenance, les mœurs, mais encore les facultez de l'ame. *Plaga cœli non solum ad robur corporum, sed & animorum, facit. Athenis tenue cœlum, ex quo etiam acutiores Attici; crassum Thebis, ideo pingues Thebani & valentes.* Dont Platon remercioit Dieu qu'il estoit né Athenien & non Thebain :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter au&iferâ lustravit lampade terras.

Ainsi que les fruit&ts & les animaux naissent divers selon les diverses contrées ; aussi les hommes naissent plus ou moins belliqueux, justes, temperans, dociles, religieux, chastes, ingenieux, bons, obeissans, beaux, sains, forts. C'est pourquoy Cyrus ne voulut accorder aux Per&ses d'abandonner leur pays aspre & bossu pour aller en un autre doux & plain, disant que les terres grasses & molles font les hommes mols, & les fertiles les esprits infertils.

2.
Partage
du mon-
de en
trois.

Suivant ce fondement nous pouvons en gros partager le monde en trois parties, & tous les hommes en trois sortes de naturel : nous ferons donc trois assiettes generales du monde, qui sont les deux extremittez de

Midy & Nord, & la moyenne. Chafque partie & affiette fera de foixante degrez ; l'une de Midy eft foubz l'Æquateur, trente degrez deçà & trente delà , c'eft-à-dire tout ce qui eft entre les deux Tropiques , un peu plus , où font les regions ardentes & les Meridionaux , l'Afrique , & l'Ethiopie au milieu d'Orient & d'Occident ; l'Arabie , Calicut , les Moluques, les Iaves, la Taprobane, vers Orient ; le Peru & grands mers vers Occident. L'autre moyenne eft de trente degrez outre les Tropiques , tant deçà que delà vers les Poles , où font les regions moyennes & temperées , toute l'Europe avec la mer Mediterranée , au milieu d'Orient & Occident ; toute l'Asie tant petite que grande , qui eft vers Orient , avec la Chine & le Jappon, & l'Amérique occidentale. La tierce qui eft de trente degrez , qui font les plus près des deux Poles de chafque costé , où font les regions froides & glaciales , peuples feptentrionaux , la Tartarie , Mofcovie , Estotilam , & la Magellane , qui n'eft pas encore bien defcouverte.

Suivant ce partage general du monde ,
 auffi font differents les naturels des hom-^{3.} naturels.

mes en toutes choses, corps, esprit, religion, mœurs, comme se peut voir en ceste petite table. Car les

SEPTENTRIONAUX

1. Au corps. Sont hauts & grands, pituiteux, sanguins, blancs & blonds, sociables, la voix forte, le cuir mol & velu, grands mangeurs & buveurs, & puissans.
2. Esprit. Grossiers, lourds, stupides, fots, faciles, legers, inconstans.
3. Religion. Peu religieux & devotieux.
4. Mœurs. Guerriers, vaillans, penibles, chastes, exempts de jalousie, cruels & inhumains.

M O Y E N S

Sont mediocres & temperez en toutes ces choses, comme neutres, ou bien participans un peu de toutes ces deux extremitez, & tenans plus de la region de laquelle ils sont plus voisins.

M E R I D I O N A U X

1. Au corps. Sont petits, melancholiques, froids & secs, noirs, solitaires, la voix gresse, le cuir dur avec peu de poil & crespu, abstiniens, foibles.
2. Esprit. Ingenieux, sages, prudens, fins, opiniastres.

Superstitieux, contemplatifs.

Non guerriers, & lâches, paillards, jaloux, cruels & inhumains.

3. Religion.
4. Mœurs.

Toutes ces différences se prouvent aisément. Quant à celles du corps, elles se connoissent à l'œil ; & s'il y a quelques exceptions, elles sont rares & viennent du mélange des peuples, ou bien des vents, des eaux, & de la situation particulière des lieux, dont une montagne fera une notable différence en même degré, voire même pays & ville : ceux de la ville haute d'Athènes estoient tout d'autre humeur, dit Plutarque, que ceux du port de Pirée : une montagne du côté de septentrion rendra la vallée qui sera vers le midy toute méridionale, & au contraire aussi.

1. Preuves de ces différences du corps.

Quant à celles de l'esprit, nous sçavons que les arts mécaniques & ouvrages de main sont de Septentrion, où ils sont pénibles : les sciences spéculatives sont venues du Midy. César & les Anciens appellent les Egyptiens très ingénieux & subtils. Moysé est dit instruit en leur sagesse ; la Philosophie est venue de là en Grece ; la majorité commence plustost chez eux à cause

2. Esprit.

de l'esprit & finesse : les gardes des Princes, mesme meridionaux, sont de Septentrion, comme ayant plus de force & moins de finesse & de malice : ainsi les Meridionaux sont subjects à grandes vertus & grands vices, comme il est dict d'Annibal : les Septentrionaux ont la bonté & simplicité. Les sciences moyennes & mixtes, politiques, loix & eloquence, sont aux nations mi-toyennes, ausquels ont fleury les grands empires & polices.

3.
Religion. Pour le troisieme point, les religions sont venues du Midy, Egypte, Arabie, Chaldée : plus de superstition en Afrique qu'au reste du monde ; tescmoin les vœux tant frequens, les temples tant magnifiques. Les Septentrionaux, dict Cesar, peu soucieux de religion, sont attentifs à la guerre & à la chasse.

4.
Mœurs. Quant aux mœurs, premierement touchant la guerre, il est certain que les grandes armées, arts, instrumens & inventions militaires, sont venues de Septentrion. Les peuples de là, Scythes, Gots, Vandales, Huns, Tartares, Turcs, Germains, ont battu & vaincu toutes les autres nations, &

ravagé tout le monde, dont est tant souvent dict, que tout mal vient d'Aquilon. Les duels & combats sont venus de là. Les Septentrionaux adorent le glaive fiché en terre, dict Solinus, invincibles aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reste, & ont esté destruits par eux : aussi s'affoiblissent & s'alangourissent au vent de Su, & allant vers Midy; comme les Meridionaux venant au Nord, redoublent leurs forces. A cause de leur fierté guerriere, ils ne peuvent souffrir qu'on leur commande par braverie; ils veulent la liberté, au moins les commandemens electifs. Touchant la chasteté & la jalousie, en Septentrion une seule femme à un homme, dict Tacitus; encore suffit-elle pour plusieurs, dict Cesar; nulle jalousie, dict Munster, où les hommes & femmes se baignent ensemble avec les estrangers. En Midy la polygamie est par-tout receue. Toute l'Afrique adore Venus, dict Solinus. Les Meridionaux meurent de jalousie, à cause de quoy ils ont les Eunuques gardiens de leurs femmes, que les grands Seigneurs ont en grand nombre comme des haras.

Quant à la cruauté, les extremitéz sont semblables, mais pour diverses causes, comme se verra tantost aux causes : les punitions de la roue, & les empakemens des vifs, venus de Septentrion : les inhumanitez des Moscovites & Tartares sont toutes notoires. Les Allemans, dict Tacite, ne punissent les coupables juridiquement, mais les tuent cruellement comme ennemis. Ceux de Midy aussi escorchent tout vifs les criminels, & leur appetit de vengeance est si grand, qu'ils en deviennent furieux s'ils ne l'assouvissent. Au milieu sont benins & humains. Les Romains punissoient les plus grands crimes du bannissement simple ; les Grecs usoient de breuvage doux de ciguë pour faire mourir les condamnez. Et Cicéron dict que l'humanité & la courtoisie est partie de l'Asie mineure & derivée au reste du monde.

5. La cause des susdites différences. La cause de toutes ces différences corporelles & spirituelles est l'inequalité & différence de la chaleur naturelle interne, qui est en ces pays & peuples, sçavoir forte & vehemente aux Septentrionaux, à cause du grand froid externe, qui la resserre & ren-

ferme au dedans, comme les caves & lieux profonds sont chauds en hyver, & les estomachs, *ventres hyeme calidiores*; foible aux Meridionaux, estant dissipée & attirée au dehors par la vehemence de l'externe, comme en esté les ventres & lieux de dessous terre sont froids; moyenne & temperée en ceux du milieu. De ceste diversité, dis-je, & inequalité de chaleur naturelle, viennent ces differences, non seulement corporelles, ce qu'il est aisé de remarquer, mais encore spirituelles; car les Meridionaux, à cause de leur temperament froid, sont melancholiques, & par ainsi arrestez, constans, contemplatifs, ingenieux, religieux, sages. Car la sagesse est aux animaux froids comme aux elephans; qui, comme le plus melancholique de tous animaux, est le plus sage, docile, religieux, à cause du sang froid. De ce temperament melancholique advient aussi que les Meridionaux sont paillards à cause de la melancholie spumeuse, abradente, & salace, comme il se voit aux lievres; & cruels, parce que ceste melancholie abradente presse violemment les passions & la vengeance. Les

Septentrionaux, pituiteux & sanguins, de temperament tout contraire aux Meridionaux, ont les qualitez toutes contraires, fauf qu'ils conviennent en une chose, c'est qu'ils font aussi cruels & inhumains, mais c'est par une autre raison, sçavoir par defect de jugement, dont comme bestes ne se sçavent commander & se contenir. Ceux du milieu, sanguins & choleres, sont temperes, d'une belle humeur, joyeux, disposés, actifs.

Nous pourrons encore plus exquisément & subtilement représenter le divers naturel de ces trois sortes de peuples, par application & comparaison de toutes choses, comme se pourra voir en ceste petite table, où se voit que proprement appartient, & se peut rapporter aux

S E P T E N T R I O N A U X

Le sens commun.

Force comme des ours & bestes.

Mars, Lune : guerre, chasse.

Arts & manufacture.

Ouvriers, artisans, soldats. Executer & obeir.

Jeunes mal-habiles.

M O Y E N S

Discours & ratiocination.

Raison & justice d'hommes.

Jupiter, Mercure: Empereurs, Orateurs.

Prudence, cognoissance du bien & du mal.

Magistrats pourvoyans : juger, commander.

Hommes faits, manieurs d'affaires.

M E R I D I O N A U X

Intellect.

Finesse de renards, & religion de gens divins:

Saturné, Venus: contemplation, amour.

Science du vray & du faux.

Pontifes, Philosophes, contempler.

Vieillards graves, sages, pensifs.

Les autres distinctions plus particulieres se peuvent rapporter à ceste-cy generale de Midy & Nord: car l'on peust rapporter aux conditions des Septentrionaux, ceux d'Occident, & ceux qui vivent aux montagnes, guerriers, fiers, amoureux de liberté, à cause du froid qui est aux mon-

tagnes. Aussi ceux qui sont esloignez de la mer, plus simples & entiers. Et au contraire aux conditions des Meridionaux l'on peult rapporter les Orientaux, ceux qui vivent aux vallées, effeminez, delicats, à cause de la fertilité d'où vient la volupté. Aussi les maritimes trompeurs & fins à cause du commerce & du trafic avec diverses sortes de gens & nations.

Par tout ce discours il se voit qu'en general ceux de Septentrion sont plus avantagez aux corps, & ont la force pour leur part; & ceux du Midy en l'esprit, & ont pour eux la finesse; ceux du milieu ont de tout, & sont temperez en tout. Aussi s'apprend par là que leurs mœurs ne sont à vray dire ny vices ny vertus, mais œuvres de nature: laquelle du tout corriger & du tout renoncer, il est plus que difficile; mais adoucir, temperer, ramener à peu près les extremités à la mediocrité, c'est l'œuvre de vertu.



*Seconde distinction & difference plus subtile
des esprits, & suffisances des hommes.*

CHAPITRE XXXIX.

CESTE seconde distinction, qui regarde l'esprit & la suffisance, n'est si apparente & perceptible comme les autres, & vient tant du naturel que de l'acquis; selon laquelle y a trois sortes de gens au monde, comme trois classes & degrez d'esprits. En l'un & le plus bas sont les esprits foibles & plats, de basse & petite capacité, nais pour obeir, servir & estre menez, qui en effect sont simplement hommes. Au second & moyen estage sont ceux qui sont de mediocre jugement, font profession de suffisance, science, habilité : mais qui ne se sentent & ne se jugent pas assez, s'arrestent à ce que l'on tient communement & l'on leur baille du premier coup, sans davantage s'enquerir de la verité & source des choses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis : & ne regardent point plus loin que là où ils se trouvent; pensent que par-tout est ainsi, ou doit estre; que si c'est autre

Trois
sortes &
degrez
de gens
au monde.

ment, ils faillent & sont barbares. Ils s'afservissent aux opinions & loix municipales du lieu où ils se trouvent deslors qu'ils sont esclous, non seulement par observance & usage, ce que tous doibvnt faire, mais encore de cœur & d'ame, & pensent que ce que l'on croit en leur village est la vraye touche de verité, & la seule, ou bien la meilleure reigle de bien vivre. Ces gens sont de l'eschole & du ressort d'Aristote, affirmatifs, positifs, dogmatistes, qui regardent plus l'utilité que la verité, ce qui est propre à l'usage & trafic du monde, qu'à ce qui est bon & vray en soy. En ceste classe y a très grand nombre & diversité de degtez; les principaux & plus habiles d'entr'eux gouvernent le monde, & ont les commandemens en main. Au troisieme & plus haut estage sont les hommes douez d'un esprit vif & clair, jugement fort, ferme & solide, qui ne se contentent d'un ouy dire, ne s'arrestent aux opinions communes & receues, ne se laissent gagner & preoccuper à la creance publique, de laquelle ils ne s'estonnent point, sçachant qu'il y a plusieurs bourdes, faulsetez &

impostures receues au monde avec approbation & applaudissement, voire adoration & reverence publique : mais examinent toutes choses qui se proposent, sondent murement, & cherchent sans passion les causes, motifs, & ressorts, jusques à la racine, aimant mieux doubter & tenir en suspens leur creance, que par une trop molle & lasche facilité, ou legereté, ou precipitation de jugement, se paistre de faulseté, & affirmer ou se tenir assurez de chose de laquelle ils ne peuvent avoir raison certaine. Ceux-cy sont en petit nombre, de l'eschole & ressort de Socrates & Platon, modestes, sobres, retenus, considerant plus la verité & realité des choses que l'utilité ; & s'ils sont bien nais, ayant avec ce dessus la probité & le reiglement des mœurs, ils sont vrayement sages & tels que nous cherchons icy. Mais pource qu'ils ne s'accordent pas avec le commun quant aux opinions, voyent plus clair, penetrent plus avant, ne sont si faciles, ils sont soupçonnez & mal estimez des autres qui sont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantasques & Philosophes ; c'est par injure.

qu'ils usent de ce mot. En la premiere de ces trois classes y a bien plus grand nombre qu'en la seconde, & en la seconde qu'en la troisieme. Ceux de la premiere & derniere, plus basse & plus haute, ne troublent point le monde, ne remuent rien, les uns par insuffisance & foiblesse, les autres par grande suffisance, fermeté & sagesse. Ceux du milieu font tout le bruiet & les disputes qui sont au monde, presumptueux, toujours agitez & agitants. Ceux de la plus basse marche, comme le fond, la lie, la sentine, ressemblent à la terre, qui ne fait que recevoir & souffrir ce qui vient d'en haut. Ceux de la moyenne ressemblent à la region de l'air en laquelle se forment tous les meteoires & se font tous les bruiets & alterations qui puis tombent en terre. Ceux du plus haut estage ressemblent à l'ether & plus haute region voisine du ciel, seraine, claire, nette & paisible. Ceste difference d'hommes vient en partie du naturel, de la premiere composition & temperament du cerveau, qui est fort different, humide, chaud, sec, & par plusieurs degrez; dont les esprits & ju-

gements sont ou fort solides, courageux, ou foibles, craintifs, plats : en partie de l'instruction & discipline ; aussi de l'expérience & hantise du monde, qui sert fort à se desfiaiser & mettre son esprit hors de page. Au reste il se trouve de toutes ces trois sortes de gens, sous toute robe, forme & condition, & des bons & des mauvais, mais bien diversément.

L'on fait encore une autre distinction d'esprits & suffisances, car les uns se font voye eux-mesmes & ouverture, se conduisent seuls. Ceux-cy sont heureux de la plus haute taille, & bien rares ; les autres ont besoin d'aide, mais ils sont encore doubles ; car les uns n'ont besoin que d'estre esclairez ; c'est assez qu'il y aie un guide & un flambeau qui marche devant, ils suivront volontiers & bien aisément ; les autres veulent estre tirez, ont besoin de compulsoire, & que l'on les prenne par la main. Je laisse ceux qui par grande foiblesse, comme ceux de la plus basse marche, ou par malignité de nature, comme il y en a en la moyenne, qui ne sont bons à suivre, ny ne se laissent tirer & conduire, gens desesperez.

2.
Autre
distinction.

Troisiesme distinction & difference des hommes accidentale, de leurs degrez, estats, & charges.

C H A P I T R E X L.

CESTE distinction accidentale, qui regarde les estats & charges, est fondée sur deux principes & fondemens de la société humaine, qui sont commander & obeyr, puissance & subjection, superiorité & inferiorité : *imperio & obsequio omnia constant*. Ceste distinction se verra premièrement mieux en gros en ceste table.



Division premiere & generale.

Toute puissance & subjection est ou

1. Privée, laquelle est aux

Familles & mefnages, & est de quatre
façons.

Mariage, du mary à la femme : ceste-cy
est la source de la société humaine.

Paternelle, des parens sur les enfans :
ceste-cy est vrayement naturelle.

Herile, double, sçavoir des
Seigneurs sur leurs esclaves.
Maîtres sur leurs serviteurs.

Patronelle, des patrons sur leurs affran-
chis, de laquelle l'usage est peu frequent.

Corps & colleges, communautéz ci-
viles, sur les particuliers membres
de la communauté.

2. Publique, laquelle est ou

Souveraine, qui est de trois façons, &
sont trois sortes d'estats, *cunctas na-
tiones & urbes, populus, aut primores,
aut singuli regunt*, sçavoir,
Monarchie d'un,
Aristocratie de peu,
Démocratie de tous.

Subalterne, qui est en ceux qui sont su-
perieurs & inferieurs pour diverses rai-
sons, lieux, personnes, comme sont les
Seigneurs particuliers en plusieurs
degrez.

Officiers de la Souveraineté, qui
sont en grande diversité.

Subdivi-
sion de
la souve-
raine.

Ceste puissance publique, soit souveraine, soit subalterne, reçoit des subdivisions qu'il faut sçavoir. La souveraine, qui est triple, comme dict est, pour le regard de la maniere du gouvernement, est encore triple, c'est-à-dire chascune de ces trois est conduite en trois façons, dont est dictée royale, ou seigneuriale, ou tyrannique. Royale, en laquelle le souverain (soit il un, ou plusieurs, ou tous) obeissant aux loix de nature, garde la liberté naturelle & la propriété des biens aux subjects. *Ad reges potestas omnis pertinet, ad singulos proprietas. Omnia rex imperio possidet, singuli dominio.* Seigneuriale, où le souverain est seigneur des personnes & des biens, par le droict des armes, gouvernant ses subjects comme esclaves. Tyrannique, où le souverain, mesprisant toutes les loix de nature, abuse des personnes & des biens de ses subjects, differant du seigneur, comme le voleur de l'ennemi de guerre. Des trois estats souverains le monarchique, & des trois gouvernements le seigneurial, sont les plus anciens, grands, durables, augustes, comme anciennement Assyrie, Perse,

Ægypte, & maintenant *Æthiopie*, la plus ancienne qui soit, *Moscovie*, *Tartarie*, *Turquie*, le *Peru*. Mais le meilleur & plus naturel estat & gouvernement est la monarchie royale : les aristocraties fameuses sont jadis *Lacedemone* & maintenant *Venise* ; les democraties, *Rome*, *Athenes*, *Carthage*, royales en leur gouvernement.

La puissance publique subalterne, qui est aux seigneurs particuliers, est de plusieurs fortes & degrez, principalement cinq : sçavoir, seigneurs

^{3.}
Des Sei-
gneurs
particu-
liers.

Tributaires, qui doivent tribut seulement. Feudataires, Vassaux simples, qui doivent foy & hommage pour le fief : ces trois peuvent estre souverains.

Vassaux liges, qui, outre la foy & hommage, doivent encore service personnel, dont ils ne peuvent estre vrayement souverains.

Subjects naturels soit vassaux ou censiers, ou autrement, lesquels doivent subjection & obeysance, & ne se peuvent exempter de la puissance de leur souverain, & sont seigneurs.

La puissance publique subalterne, qui

est aux officiers de la souveraineté, est de plusieurs sortes, & pour le regard de l'honneur & de la puissance, reviennent à cinq degrez.

4.
Des Of-
ficiers.

Premier & plus bas des infames, qui doivent demourer hors la ville, executeurs derniers de la justice.

2. De ceux qui n'ont ny honneur ny infamie, sergents, trompettes.

3. Qui ont honneur sans cognoissance & puissance, notaires, receveurs, secretaires.

4. Qui ont avec honneur, puissance & cognoissance, mais sans jurisdiction, les gens du Roy.

5. Qui ont jurisdiction, & par ainsi tout le reste; & ceux-cy s'appellent proprement magistrats; desquels y a plusieurs distinctions, & principalement ces cinq, qui sont toutes doubles.

1. En majeurs, senateurs; mineurs, juges.

2. En politiques, militaires.

3. En civils, criminels.

4. En titulaires en office formé, commissaires.

5. En perpetuels, comme doivent estre les moindres, & en nombre; temporels & muables, comme doivent estre les grands.

Des estats & degrez des hommes en particulier, suyvant ceste precedente table.

ADVERTISSEMENT.

ICY est parlé en particulier des pieces de ceste table & distinction de puissances & subjections (commençant par les privées & domestiques) c'est-à-dire de chaque estat & profession des hommes, pour les cognoistre: c'est icy le livre de la cognoissance de l'homme; car les debvoirs d'un chascun seront au troisieme livre en la vertu de justice, où de mesme ordre tous ces estats & chapitres se reprendront. Or avant y entrer faut sommairement parler du commander & obeir, deux fondemens & causes principales de ces diversités d'estats & charges.

Du commander & obeir.

CHAPITRE XLI.

CE sont, comme a esté dict, deux fondemens de toute societé humaine, & de la diversité des estats & professions. Ces deux

sont relatifs, se regardent, requierent, engendrent, & conservent mutuellement l'un l'autre, & sont pareillement requis en toute assemblée & communauté, mais qui sont obligez à une naturelle envie, contestation & mesdisance ou plaincte perpetuelle. La populaire rend le souverain de pire condition qu'un charretier; la monarchique le met au-dessus de Dieu. Au commander est la dignité, la difficulté (ces deux vont ordinairement ensemble), la bonté, la suffisance, toutes qualités de grandeur. Le commander, c'est-à-dire la suffisance, le courage, l'autorité est du ciel & de Dieu: *imperium non nisi divino fato datur: omnis potestas a Deo est*: dont dict Platon que Dieu n'establit point des hommes, c'est-à-dire de la commune sorte & suffisance, & purement humaine, par dessus les autres; mais ceux qui d'une touche divine, & par quelque singuliere vertu & don du ciel, surpassent les autres, dont ils sont appelez *heroes*. En l'obeir est l'utilité, l'aisance, la necessité, tellement que pour la conservation du public, il est encore plus requis que le bien commander; & est beaucoup

plus dangereux le desny d'obeir, ou le mal obeir, que le mal commander. Tout ainsi qu'au mariage bien que le mary & la femme soient également obligez à la loyauté & fidelité, & l'ayent tous deux promis par mesmes mots, mesmes ceremonies & solemnités, si est-ce que les inconveniens sortent sans comparaison plus grands de la faute & adultere de la femme que du mary : aussi, bien que le commander & obeir soient pareillement requis en tout estat & compagnie, si est-ce que les inconveniens sont bien plus dangereux de la desobeissance des subjects que de la faute des commandans. Plusieurs estats ont longuement roulé & assez heureusement duré sous de très meschans princes & magistrats, les subjects s'y accommodans & obeissans ; dont un sage interrogé pourquoy la republique de Sparte estoit si florissante, si c'estoit pource que les Roys commandoient bien : mais plustost, dict-il, pource que les citoyens obeissent bien. Mais si les subjects refusent. d'obeir & secouent le joug, il faut que l'estat donne du nez à terre.

Du Mariage.

CHAPITRE XLII.

1. COMBIEN que l'estat du mariage soit le premier & plus ancien, le plus important, & comme le fondement & la fontaine de la société humaine, d'où sourdent les familles, & d'elles les republicues; *prima societas in conjugio est, quod principium urbis, seminarium reipublicæ*: si est-ce qu'il a esté desestimé & descrié par plusieurs grands personages, qui l'ont jugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces objects contre luy.

1. Premièrement ils ont estimé son lien & son obligation injuste, une dure & trop rude captivité, d'autant que par mariage l'on s'attache & s'assubjectit par trop au soin & aux humeurs d'autrui; que s'il advient d'avoir mal rencontré, s'estre mescompté au choix & au marché, & que l'on aye prins plus d'os que de chair, l'on demeure miserable toute sa vie. Quelle iniquité & injustice pourroit estre plus grande que pour une heure de fol marché, pour

1. Objects
contre le
mariage.

une faute faicte sans malice & par mesgarde , & bien souvent pour obeir & suivre l'advis d'autruy , l'on soit obligé à une peine perpetuelle ? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col & se jeter en la mer la teste la premiere , pour finir ses jours bientoist , que d'estre tousiours aux peines d'enfer , & souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'une jalousie , d'une malice , d'une rage & manie , d'une bestise opiniastre , & autres miserables conditions : dont l'un a dict que qui avoit inventé ce nœud & lien de mariage , avoit trouvé un bel & specieux expedient pour se venger des humains , une chaussetrappe ou un filet pour attraper les bestes , & puis les faire languir à petit feu. L'autre a dict que marier un sage avec une folle , ou au rebours , c'estoit attacher le vif avec le mort ; qui estoit la plus cruelle mort inventée par les tyrans pour faire languir & mourir le vif par la compagnie du mort.

Par la seconde accusation ils disent que le mariage est une corruption & abastardissement des bons & rares esprits , d'autant que les flatteries & mignardises de la

partie que l'on aime, l'affection des enfans, le soin de sa maison & advancement de sa famille, relâchent, destrempernt & ramolissent la vigueur & la force du plus vif & genereux esprit qui puisse estre, telmoins Samson, Salomon, Marc Antoine, dont au pis aller il ne faudroit marier que ceux qui ont plus de chair que d'esprit, vigoureux au corps & foibles d'ame, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choses petites & basses, selon leur portée. Mais ceux qui, foibles de corps, ont l'esprit grand, fort & puissant, est-ce pas grand dommage de les enfermer & garotter à la chair & au mariage, comme l'on fait les bestes à l'estable? Nous voyons mesme cela aux bestes; car les nobles qui sont de valeur & de service, chevaux, chiens, l'on les esloigne de l'accointance de l'autre sexe; l'on ne met aux haras que les bestes de moindre estime. Aussi ceux qui sont destinez, tant hommes que femmes, à la plus venerable & sainte vacation, & qui doivent estre comme la cresse & la mouelle de la Chrestienté, les gens d'Eglise & de religion, sont exclus du mariage. Et c'est

pource que le mariage empesche & destourne les belles & grandes elevations d'ame, la contemplation des choses hautes, celestes & divines, qui est incompatible avec le tabut des affaires domestiques; à cause de quoy l'Apostre prefere la solitude de la continence au mariage. L'utile peust bien estre du costé du mariage, mais l'honneste est de l'autre costé.

Puis il trouble les belles & sainctes entreprinſes, comme sainct Augustin recite, qu'ayant deseigné avec quelques autres siens amis, dont il y en avoit de mariez, de se retirer de la ville & des compagnies pour vaquer à l'estude de sagesse & de vertu, leur dessein fut bientost rompu & interverty par les femmes de ceux qui en avoient; & a dict aussi un sage que si les hommes se pouvoient passer de femmes, qu'ils seroient visitez & accompagnez des Anges.

Plus, le mariage empesche de voyager parmy le monde & les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage ou pour enseigner les autres à l'estre, & publier ce que l'on sçait: bref le mariage non seulement apoltronit ou accroupit les bons & grands es-

prits, mais prive le public de plusieurs belles & grandes choses qui ne peuvent s'exploicter demeurant au sein & au gyron d'une femme & autour des petits enfans. Mais ne faict-il pas beau voir, & n'est-ce pas grand dommage que celuy qui est capable de gouverner & policer tout un monde, s'amuse à conduire une femme & des enfans ? Dont respondit un grand personnage, quand l'on luy parla de se marier, qu'il estoit né pour commander aux hommes & non à une femmelette, pour conseiller & gouverner les Roys & Princes, & non pas de petits enfans.

A tout cela l'on peust dire que la nature humaine n'est pas capable de perfection & de chose où n'y ait à redire, comme a esté dict ailleurs; ses meilleurs remedes & expediens sont tousiours un peu malades, meslez d'incommoditez : ce sont tous maux necessaires : ç'a esté le meilleur que l'on a peu adviser pour sa conservation & multiplication. Aucuns, comme Platon & autres, ont voulu subtiliser & inventer des moyens pour eviter ces espines : mais outre qu'ils ont faict & forgé des choses en l'air,

^{3.}
Respon-
se à ceux
ch. 4.

qui ne se pouvoient bien tenir longuement en usage; encore leurs inventions, quand elles seroient mises en pratique, ne seroient pas sans plusieurs incommoditez & difficultez. L'homme les cause & les produit luy-mesme par son vice & intemperance, & par ses passions contraires; & n'en faut pas accuser l'estat, ny autre que l'homme qui ne sçait bien user d'aucune chose. Et peust-on dire encore qu'à cause de ces espines & difficultez, c'est une eschole de vertu, un apprentissage, & un exercice familier & domestique: & disoit Socrates, le Docteur de sagesse, à ceux qui luy ob-jectoient la teste de la femme, qu'il apprenoit par là en sa maison à estre constant & patient par-tout ailleurs, & à trouver douces les poinctures de la fortune. Et puis enfin on ne contredit pas que celuy qui s'en passe ne fasse encore mieux. Mais à l'honneur du mariage, le Chrestien dict que Dieu l'a institué au paradis terrestre avant toute autre chose, en l'estat d'innocence & perfection; voylà quatre recommandations, la quatriesme passe tout & sans repliche. Despuis le fils de Dieu l'a

approuvé & honoré de sa presence, son premier miracle, & miracle fait en faveur dudit estat & des gens mariez, & l'a honoré de ce privilege, qu'il sert de figure de ceste grande union de luy avec son Eglise, & pour ce il a esté appelé mystere & grand.

4. A la verité le mariage n'est point chose
 Du tout grand bien ou grand mal, un grand
 repos ou un grand trouble, un paradis ou
 un enfer; c'est une très douce & plaisante
 vie, s'il est bien fait; un rude & dange-
 reux marché, & une bien espineuse & poi-
 sante liaison, s'il est mal rencontré; c'est
 une convention où se verifie bien à point
 ce que l'on dict: *homo homini deus, aut
 lupus.*

5. Mariage est un ouvrage basti de plusieurs
 Le bon est un rare bien. pieces; il y faut un rencontre de beaucoup
 de qualitez; tant de considerations, outre
 & hors les personnes mariées. Car quoy
 qu'on die, l'on ne se marie seulement pour
 foy; la posterité, la famille, l'alliance, les
 moyens y poissent beaucoup: voylà pour-
 quoy il s'en trouve si peu de bons; & ce
 qui s'en trouve si peu, c'est signe de son

prix & de sa valeur, c'est la condition des plus grandes charges. La royauté est aussi pleine de difficultez, & peu l'exercent bien & heureusement. Mais ce que nous voyons souvent qu'il ne se porte pas bien, cela vient de la licence & desbauche des personnes, & non de l'estat & institution du mariage, dont il se trouve plus commode aux ames bonnes, simples & populaires, où les delices, la curiosité, l'oyfiveté, le troublent moins: les humeurs desbauchées, les ames turbulentes & detraquées ne sont pas propres à ce marché.

Mariage est un sage marché, un lien & une cousture sainte & inviolable, une convention honorable: s'il est bien façonné & bien prins, il n'y a rien plus beau au monde; c'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance, & d'un nombre infini d'utiles & solides offices & obligations mutuelles: c'est une compagnie non point d'amour mais d'amitié. Ce sont choses fort distinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fièvre & maladive, & la chaleur naturelle & saine. Le mariage a pour sa part l'amitié, l'utilité,

6.
Description
simple &
sommaire
de ma-
riage.

la justice, l'honneur, la constance; un plaisir plat voirement, mais sain, ferme & plus universel. L'amour se fonde au seul plaisir, & l'a plus vif, aigu & cuisant: peu de mariages succedent bien, qui sont commencez & acheminez par les beautez & desirs amoureux; il y faut des fondemens plus solides & constants; & y faut aller d'aguet: ceste bouillante affection n'y vaut rien, voire est mieux conduict le mariage par main tierce.

7.
Plus
exacte.

Cecy est bien dict sommairement & simplement. Pour une plus exacte description nous sçaurons qu'au mariage y a deux choses qui luy sont essentielles, & semblent contraires, mais ne le sont pas; sçavoir une equalité, comme sociale & entre pareils; & une inequalité, c'est-à-dire superiorité & inferiorité. L'equalité consiste en une entiere & parfaicte communication & communauté de toutes choses, ames, volontés, corps, biens; loy fondamentale du mariage, laquelle en aucuns lieux s'estend jusques à la vie & la mort, tellement que le mary mort, faut que la femme suive incontinent. Cela se pratique en aucuns

lieux par loix publiques du pays , & souvent de si grand'ardeur , qu'estant plusieurs femmes à un mary , elles contestent & plaident publiquement à qui aura l'honneur d'aller dormir (c'est leur mot) avec leur espoux , alleguant pour l'obtenir & y estre preferées, leur bon service, qu'elles estoient les mieux aimées , & ont eu de luy le dernier baiser , ont eu enfans de luy.

Et certamen habent lethi , quæ viva sequatur
 Conjugium ; pudor est non licuisse mori.
 Ardent victrices , & flammæ pectora præbent,
 Imponuntque suis ora perusta viris.

En autres lieux s'observoit , non par les loix publiques, mais par les pactes & conventions du mariage, comme fust entre Marc Antoine & Cleopatra. Ceste equalité aussi consiste en la puissance qu'ils ont sur la famille en commun , dont la femme est dictée compaignonne du mary , dame de la maison & famille , comme le mary , le maistre & seigneur : & leur autorité conjointe sur toute la famille est comparée à l'aristocratie.

La distinction de superiorité & inferiorité consiste en ce que le mary a puissance ^{8.} Inequalité.

sur la femme, & la femme est subiecte au mary : cecy est selon toutes loix & polices, mais plus ou moins selon la diversité d'icelles. Par-tout la femme, bien qu'elle soit beaucoup plus noble & plus riche, est subiecte au mary : ceste superiorité & inferiorité est naturelle, fondée sur la force & suffisance de l'un, foiblesse & insuffisance de l'autre. Les Theologiens la fondent bien sur d'autres raisons tirées de la bible ; l'homme a esté fait le premier, de Dieu seul & immédiatement, par exprès, pour Dieu son chef, & à son image, & parfait, car nature commence toujours par chose parfaite : la femme faite en second lieu, après l'homme, de la substance de l'homme, par occasion & pour autre chose, *mulier est vir occasionatus*, pour servir d'aide & de second à l'homme qui est son chef, & par ainsi imparfaite. Voilà par l'ordre de la generation. Celuy de la corruption & de peché prouve le mesme ; la femme a esté la premiere en prevarication, & de son chef a peché, l'homme second, & à l'occasion de la femme ; la femme donc dernière au bien, & en la generation & occa-

tionnée, première au mal, & occasion d'iceluy, est justement assubjectie à l'homme premier au bien & dernier au mal.

Ceste superiorité & puissance maritale a esté en aucuns lieux telle que la paternelle, sur la vie & la mort, comme aux Romains par la loy de Romulus; & le mary pouvoit tuer sa femme en quatre cas, adultere; supposition d'enfans, fausses clefs, & avoir beu du vin. Aussi chez les Grecs, dict Polybe, & les anciens Gaulois, dict Cesar, la puissance maritale estoit sur la vie & la mort de la femme. Ailleurs, & la mesme despuis, ceste puissance a esté moderée: mais presque par-tout la puissance du mary & la subjection de la femme porte que le mary est maistre des actions & vœus de sa femme, la peust corriger de paroles & tenir aux ceps, (la battre de coups est indigne de femme d'honneur, dict la loy) & la femme est tenue de tenir la condition, suivre la qualité, le pays, la famille, le domicile & le rang du mary, doit accompagner & suivre le mary par-tout, en voyage, en exil, en prison, errant, vagabond, fugitif. Les exemples sont beaux de

9.
Puis-
sance
ce mari-
tale.

Dion.
Halicar.
lib. 2.

Lib 2.

Lib. 6.
Bel. Gal.

Corn.
Tacit. Sulpitia, suivant son mary Lentulus, pros-
cript & relegué en Sicile; Ærithrée, son
mary Phalaris banni; Ipsicrates, femme du
Roy Mythridates, vaincu par Pompée, s'en
allant & errant par le monde. Aucuns ad-
joustent à la guerre & aux provinces où le
mary est envoyé avec charge publique. Et
la femme ne peust ester en jugement, soit
en demandant ou deffendant, sans l'au-
thorité de son mary, ou du Juge à son
refus; & ne peust appeller son mary en
jugement sans permission du Magistrat.

10. Ses rel-
gles di-
verses. Le mariage ne se porte pas de mèsme
façon, & n'a pas mèsmes loix & reigles par-
tout; selon les diverses religions & nations
il a ses reigles ou plus lasches & larges, ou
plus estroictes: selon la Chrestienté la plus
estroicte de toutes, le mariage est fort
subject & tenu de court. Il n'a que l'entrée
libre; sa durée est toute contraincte, de-
pendant d'ailleurs que de nostre vouloir.

De la polyga-
mie &
repudia-
tion. Les autres nations & religions, pour ren-
dre le mariage plus aisé, libre, & fertile,
reçoivent & pratiquent la polygamie & la
repudiation, liberté de prendre & laisser
femmes, accusent la Chrestienté d'avoir

tollu ces deux, & par ce moyen prejudicié à l'amitié & multiplication, fins principales du mariage ; d'autant que l'amitié est ennemie de toute contraincte, & se maintient mieux en une honneste liberté. Et la multiplication se faiçt par les femmes : comme nature nous monstre richement aux loups, desquels la race est si fertile en la production de leurs petits, jusques au nombre de douze ou treize, & surpassant de beaucoup les autres animaux utiles, desquels on tue si grand nombre tous les jours, & si peu de loups ; & toutesfois c'est la plus sterile de toutes. Ce qui vient de ce que de si grand nombre il y a une seule femelle qui le plus souvent profite peu, & ne porte point, eslouffée par la multitude des masles concurrens & affamez ; la plus grande partie desquels meurt sans produire à faute de femelles. Aussi voit-on combien la polygamie profite à la multiplication parmy les nations qui la reçoivent, Juifs, Mahumetans, & autres Barbares, qui font des amas de trois à quatre cents mille combattans. Au contraire le Christianisme tient plusieurs personnes attachées ensemble,

l'une des parties estant sterile, quelques-fois toutes les deux: lesquels colloquez avec d'autres, l'un & l'autre laisseroit grande posterité. Mais au mieux toute la fertilité consiste en la production d'une seule femme. Finalement reprochent que ceste restriction chrestienne produict des desbauches & adulteres. Mais à tout cela l'on respond que le Christianisme ne considere pas le mariage par des raisons purement humaines, naturelles, temporelles; mais le regarde d'un autre visage, & a ses raisons plus hautes & nobles, comme il a esté dict: joint que l'experience monstre en la plupart des mariages que la contraincte sert à l'amitié, principalement aux ames simples & debonnaires, qui s'accommodent facilement où ils se trouvent attachez. Et quant aux desbauches, elles viennent du desfreignement des mœurs qu'aucune liberté n'arreste. Et de fait les adulteres se trouvent en la polygamie & repudiation, tesmoin chez les Juifs, & David, qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il eust: & au contraire ont esté long-temps incognus en des polices bien reiglées, où n'y avoit polyga-

mie ny repudiation; telmoin Sparte & Rome long-temps après sa fondation. Il ne s'en faut donc pas prendre à la religion qui n'enseigne que toute netteté & continence.

La liberté de la polygamie, qui semble ^{11.} aucunement naturelle, se porte diversement ^{Polygamie diverse.} selon les diverses nations & polices. Aux unes toutes les femmes à un mary vivent en comun, & sont en pareil degré & rang, & leurs enfans de mesme: ailleurs il y en a une qui est la principale & comme maistresse, & les enfans heritent aux biens, honneurs & titre du mary; les autres femmes sont tenues à part, & portent en aucuns lieux titre de femmes legitimes, & ailleurs sont concubines, & leurs enfans pensionnaires seulement.

L'usage de la repudiation de mesme est ^{12.} different; car chez aucuns, comme Hebreux, Grecs, Armeniens, l'on n'exprime ^{Repudiation diverse.} point la cause de la separation; & n'est permis de reprendre la femme une fois repudiée, bien est permis de se remarier à d'autres: mais en la loy Mahumetane, la separation se fait par le Juge, avec cognoissance de cause (sauf que ce fust par con-

sentement mutuel) laquelle doit estre adu-
 tere, sterilité, incompatibilité d'humeurs,
 entreprinse sur la vie de sa partie, choses
 directement & capitalement contraires à
 l'estat & institution du mariage; & est loi-
 sible de se reprendre toutes & quantes fois
 qu'ils voudront. Le premier semble meil-
 leur pour tenir en bride les femmes su-
 perbes & les fascheux marys; le second,
 qui est d'exprimer la cause, deshonne les
 parties, empesche de trouver parti, des-
 couvre plusieurs choses qui devroient de-
 meurer cachées. Et advenant que la cause
 ne soit pas bien verifiée, & qu'il leur faille
 demeurer ensemble, s'ensuivent empoi-
 sonnemens & meurtres souvent incognus
 aux hommes, comme il fust descouvert à
 Rome auparavant l'usage de la repudiation,
 où une femme surprinse d'avoir empoison-
 né son mary en accuse d'autres, & celle-
 cy d'autres, jusques à soixante-dix de mes-
 me crime, qui furent toutes executées.
 Mais le pire a esté que l'adultere demeure
 presque par-tout sans peine de mort, &
 seulement y a divorce & separation de com-
 pagnie, introduict par Justinien, homme

du tout possédé de sa femme, qui fist passer tout ce qu'elle peust à l'avantage des femmes; d'où il sort un danger de perpetuel adultere, desir de la mort de sa partie, le delinquant n'est point puny, l'innocent injurié demeure sans reparation.

Du devoir des mariez, voyez Liv. 3, Chap. 12.

Des parens & enfans.

CHAPITRE XLIII.

IL y a plusieurs sortes & degrez d'authorité & puissance humaine, publique & privée; mais il n'y en a point de plus naturelle ny plus grande que celle du pere sur les enfans (je dis pere, car la mere qui est subjecte à son mary, ne peust proprement avoir les enfans en sa puissance & subjection); mais elle n'a pas tousiours ny en tous lieux esté pareille. Anciennement presque par-tout elle estoit absolue & universelle sur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honneur, les actions & deportemens des enfans, comme sont de plaider, se marier,

1.
Puissance
paternelle.

Dion.
Halic.
libr. 2.
Antiq.
Rom.

L. in
suis ff. de
lib. &
posth. acquérir biens ; sçavoir est chez les Ro-
mains par la loy expresse de Romulus : *pa-
rentum in liberos omne jus esto relegandi,
vendendi, occidendi*, exceptez seulement
les enfans au-dessous trois ans , qui ne
peuvent encore avoir mesdict ny mesfaict.
Laquelle loy fust renouvellee despuis par
la loy des douze tables , par laquelle estoit
permis au pere de vendre ses enfans jusques
à trois fois ; chez les Perfes selon Aristote,
chez les anciens Gaulois , comme dict Ce-
sar & Prosper ; chez les Moscovites &
Tartares , qui peuvent vendre jusques à la
quatriesme fois. Et semble qu'en la loy de
nature ceste puissance aye esté par le faict
d'Abraham voulant tuer son fils. Car si cela
eust esté contre le devoir , & hors la puis-
sance du pere , il n'y eust jamais consenti ;
& n'eust jamais pensé que ce fust esté Dieu
celuy qui le luy mandoit , s'il eust esté
contre la nature : & puis nous voyons
qu'Isaac n'y a point resisté , ny allegué son
innocence , sçachant que cela estoit en la
puissance du pere. Ce qui ne desroge aucu-
nement à la grandeur de la foy d'Abraham ;
car il ne voulut sacrifier son fils en vertu

Deuter.
21.

de son droit ou puissance, ny pour aucun demerite d'Isaac, mais purement pour obeir au commandement de Dieu. En la loy de Moÿse de mesme, sauf quelque modification. Voylà quelle a esté ceste puissance anciennement en la pluspart du monde, & qui a duré jusques aux Empereurs Romains. Chez les Grecs elle n'a pas esté si grande & absolue, ny aux Ægyptiens: toutesfois s'il advenoit que le pere eust tué son fils à tort & sans cause, il n'estoit point puni, sinon d'estre enfermé trois jours près du corps mort. Diodor.

Or les raisons & fruiçts d'une si grande & absolue puissance des peres sur leurs enfans, très bonne pour la culture des bonnes mœurs, chasser les vices, & pour le bien public, estoient premierement de contenir les enfans en crainte & en debvoir: puis à cause qu'il y a plusieurs fautes grandes des enfans, qui demeureroient impunies, au grand prejudice du public, si la cognoissance & punition n'estoit qu'en la main de l'autorité publique, soit pource qu'elles sont domestiques & secrettes, ou qu'il n'y a point de partie & poursuivant. Car les

2.
Ses raisons & fruiçts.

parens qui le sçavent & y sont plus interessez, ne les descrieront pas, outre qu'il y a plusieurs vices, desbauches, insolences, qui ne se punissent jamais par justice. Joinct qu'il survienne plusieurs choses à desmesler, & plusieurs differends entre les parens & enfans, les freres & sœurs, pour les biens ou autres choses, qu'il n'est pas beau de publier, qui sont assoupies & esteintes par ceste autorité paternelle. Et la loy n'a point pensé que le pere abusast de ceste puissance, à cause de l'amour tant grande qu'il porte naturellement à ses enfans, incompatible avec la cruauté; qui est cause qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedent plustost pour eux quand ils sont en justice, & n'ont plus grand tourment que voir leurs enfans en peine; & bien peu ou point s'en est-il trouvé qui se soit servi de ceste puissance sans très grande occasion, tellement que c'estoit plustost un espouvantail aux enfans, & très utile, qu'une rigueur de fait.

3.
Sa deca-
dence &
ruine. Or ceste puissance paternelle s'est quasi de soy-mesme perdue & abolie, (car ç'a esté plus par defaccoustumance que par loy

expresse) & a commencé de décliner à la venue des Empereurs Romains. Car dès le temps d'Auguste, ou bientôt après, elle n'estoit plus en vigueur : dont les enfans devindrent si fiers & insolens contre leurs peres, que Seneque, parlant à Neron, ui soit qu'on avoit veu punir plus de parricides depuis cinq ans derniers qu'en sept cents ans auparavant, c'est-à-dire depuis la fondation de Rome. Auparavants'il advenoit que le pere tuast ses enfans, il n'estoit point puni, comme nous apprenons par exemples de Fulvius, Sénateur, qui tua son fils pource qu'il estoit participant à la conjuration Catilinaire, & de plusieurs autres Sénateurs qui ont fait les procez criminels à leurs enfans en leurs maisons, & les ont condamnez à mort, comme Cassius Tra-
 tius, ou à exil perpétuel, comme Manlius Torquatus son fils Syllanus. Il y a bien eu des loix après qui enjoignent que le pere doibt presenter à la justice ses enfans delinquans, pour les faire chastier, & que le Juge prononcera la sentence telle que le pere voudra, qui est encore un vestige de l'antiquité; & voulant oster la puissance au

Lib. 1.
de clem.

Sallust.
in bell.
Catilin.
Valer.
Maxim.

L. inau-
ditum
ad leg.
Cornel.
ff. l. in
suis de l.
& posth.
l. 3. Cod.
de parr.
potest.

pere, ils ne l'osent faire qu'à demy, & non
 tout ouvertement. Ces loix posterieures ap-
 Deuter. 21. prochent de la loy de Moyse qui veust qu'à
 la seule plaincte du pere faicte devant le
 Juge sans autre cognoissance de cause, le
 fils rebelle & contumax soit lapidé, reque-
 rant la presence du Juge, afin que la puni-
 tion ne se fasse secrettement ou en cholere,
 mais exemplairement. Et ainsi selon Moyse
 la puissance paternelle est plus libre & plus
 grande qu'elle n'a esté despuis les Empe-
 reurs : mais despuis, sous Constantin le
 grand, & puis Theodoze, finalement sous
 Justinien, elle a esté presque du tout esteinc-
 te. De là est advenu que les enfans ont ap-
 prins à refuser à leurs parens obeissance,
 leurs biens & leurs secours, & à plaider
 contre eux : chose honteuse de voir nos
 palais pleins de tels procez. Et les en a on
 dispensez, sous pretexte de devotion &
 d'offrande, comme chez les Juifs dez au-
 Math. 15. paravant Jesus-Christ, comme il leur re-
 proche : & puis en la Chrestienté, selon
 l'opinion d'aucuns, voire les tuer ou en se
 deffendant, ou s'ils se rendent ennemis de
 la republique : combien que jamais il n'y

ſçauroit avoir aſſez juſte cauſe de tuer ſes parens : *nullum tantum ſcelus admitti poteſt a patre , quod ſit parricidio vindicandum , & nullum ſcelus rationem habet.*

Or l'on ne ſent pas quel mal & prejudice il eſt advenu au monde du ravallement & extinction de la puissance paternelle. Les republicues auſquelles elle a eſté en vigueur, ont fleuri. Si l'on y cognoiſſoit du danger & du mal, l'on la pouvoit aucunement moderer & reigler; mais de l'abolir, comme elle eſt, il n'eſt ny beau, ny honneſte, ny expedient, mais bien dommageable, comme nous venons de dire.

Du deſvoir reciproque des parens & enfans, voyez Liv. 3, chap. 14.

Seigneurs & esclaves, maîtres & ſerviteurs.

CHAPITRE XLIV.

L'USAGE des esclaves & la puissance des seigneurs ou maîtres sur eux, bien que ce ſoit choſe uſitée par tout le monde, & de tout temps (ſauf depuis quatre cents ans qu'elle ſ'eſt relaschée, mais qui ſe retourne

r.
Uſage
des ef-
claves
universel &c

contre nature. mettre sus), la generalité ou universalité n'est pas certaine preuve ny marque infail-
 lible de nature, tesmoin les sacrifices des bestes, spécialement des hommes, observez & tenus pour actes de pieté par tout le monde, qui toutesfois sont contre nature. La malice humaine passe tout, force nature, faict passer en force de loy tout ce qu'elle veust : n'y a cruauté ny meschanceté si grande qu'elle ne fasse tenir pour vertu & pieté.

2. Il y en a de quatre sortes; naturels; nés
 Distinc- d'esclaves; forcez & faicts par droict de
 tion. guerre; justes dictz de peine à cause de crime ou de debte, dont ils sont esclaves de leurs creanciers au plus sept ans selon la loy des Juifs, mais tousiours jusques au payement ailleurs; volontaires, qui sont de plusieurs sortes, comme ceux qui jœuent à trois dez, ou vendent à prix d'argent leur liberté, comme jadis en Allemagne, & encore maintenant en la Chrestienté mesme, ou qui se donnent & vouent esclaves d'autruy à perpetuité, ainsi que practiquoient anciennement les Juifs, qui leur perçoient l'oreille à la porte en signe de perpetuelle

Tacit. de mor. German.

Exod. 21. Deuter. 15.

servitude : & ceste sorte de captivité volontaire est la plus estrange de toutes , & la plus contre nature.

C'est l'avarice qui est cause des esclaves forcez , & la poltronnerie cause des volontaires ; les seigneurs ont esperé plus de gain & de profit à garder qu'à tuer : & de fait la plus belle possession & le plus riche bien estoit anciennement des esclaves. Par là Crassus devint le plus riche des Romains, qui avoit, outre ceux qui le servoient, cinq cents esclaves qui rapportoient tous les jours gain & profit de leurs mestiers & arts questuaires. Après en avoir tiré long service & profit, encore en faisoient-ils argent en les vendant.

C'est chose estrange de lire les cruantez exercées par les seigneurs contre les esclaves, par l'approbation mesme ou permission des loix : ils leur faisoient labourer la terre, enchainez comme encore en Barbarie, coucher dedans les creux & fosses ; estant venus vieils ou impotens & inutiles, estoient vendus ou bien noyez & jettez dedans les estangs pour la nourriture des poissons : non seulement pour une petite

3.
Cause
des esclaves.

4.
Cruantez
des seigneurs
contre
leurs esclaves.

& legere faute, comme casser un verre, on les tuoit; mais pour le moindre soupçon, voire tout simplement pour en avoir le passe-temps, comme fit Flaminius, l'un des hommes de bien de son temps: & pour donner plaisir au peuple, ils estoient contraincts de s'entretuer publiquement aux arenas: si le maistre estoit tué en sa maison, par qui que ce fust, les esclaves innocens estoient tous mis à mort; tellement que Pedanius, Romain, estant tué, bien que l'on sceust le meurtrier, si est-ce que par ordonnance du Senat quatre cents esclaves siens furent tuez.

5.
Et des
esclaves
aussi à
leurs sei-
gneurs.

C'est aussi d'autre part chose estrange d'entendre les rebellions, eslevations & cruautez des esclaves contre les seigneurs en leur rang, quand ils ont peu non seulement en particulier par surprinse, trahison, comme une nuit en la ville de Tyr, mais en bataille rangée par mer & par terre: dont est venu le proverbe, Autant d'ennemis que d'esclaves.

6.
Dimi-
nution
d'escla-
ves.

Or comme la religion chrestienne & puis la mahumetane a creu, le nombre des esclaves a descreu, & la servitude a relasché,